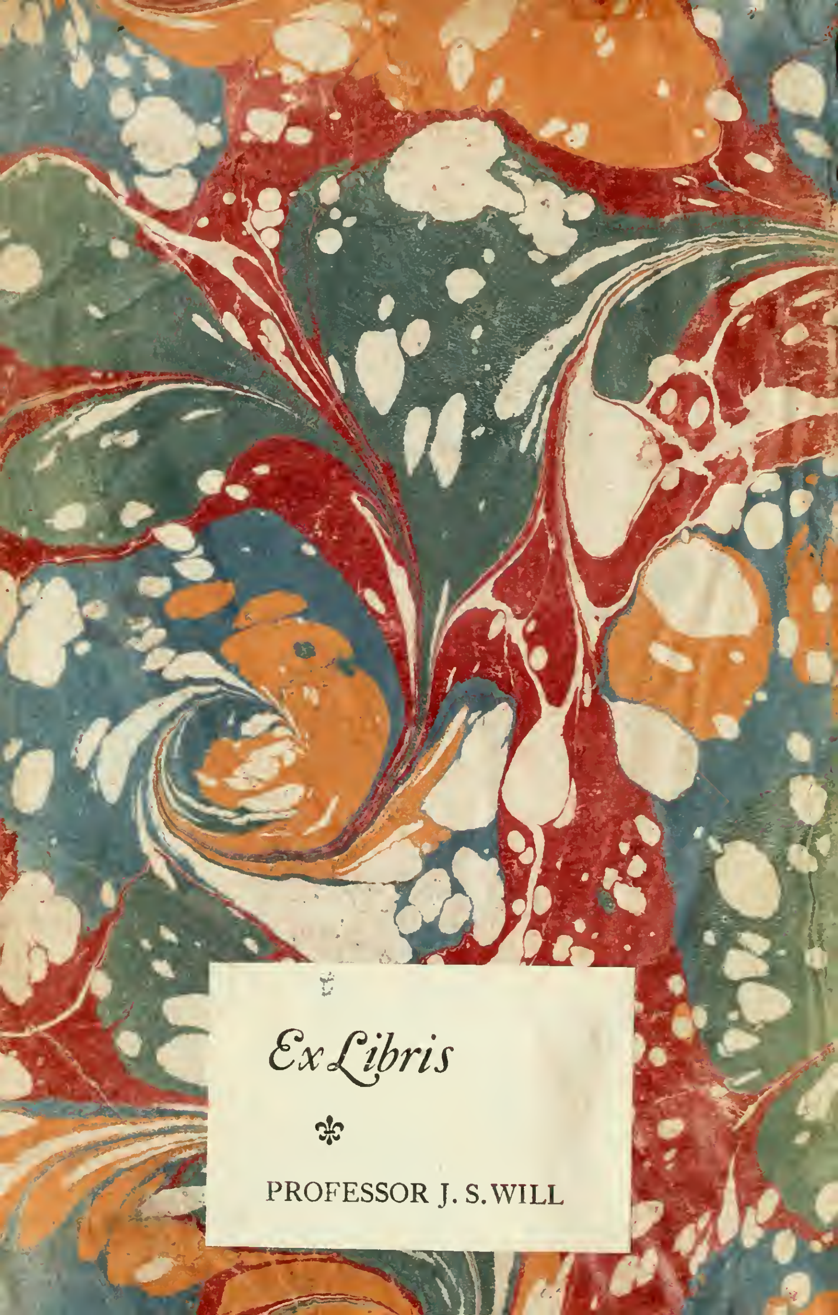



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



# NOUVEAU THEATRE FRANÇOIS,

*OU*

# RECUEIL

DES PLUS NOUVELLES PIECES Repreſentées au Théatre François depuis quelques années.

*TOME TROISIE'ME.*




A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

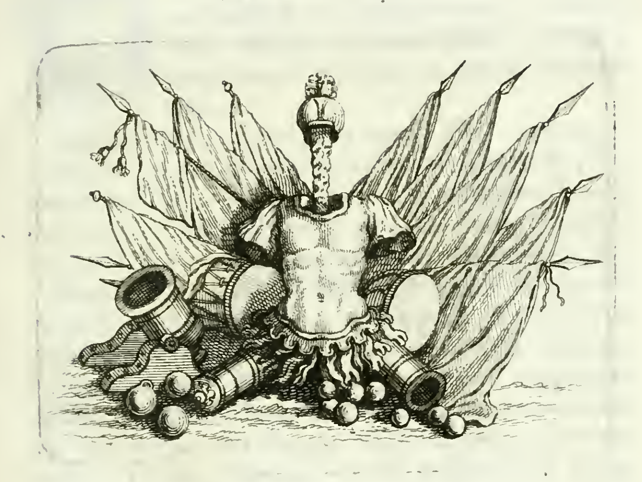
# TABLE
## DES PIECES CONTENUES
dans le Tome troisiéme.

# MEDUS,

## TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 12. Janvier 1739.

*Le prix eſt de trente ſols.*



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# PRÉFACE.



LE ſujet de cette Tragédie avoit été traité par Euripide ; & Hygin nous l'a conſervé dans ſa vingt-ſeptiéme Fable, dont je crois devoir inſérer ici la traduction littérale.

*Persès, fils du Soleil, & frere d'Ætès, interrogea l'Oracle, qui lui répondit qu'il devoit craindre de périr par la poſtérité d'Ætès. Médus, en cherchant ſa mere, fut jetté par la tempête ſur les côtes du Royaume de Persès, & pris par ſes Gardes qui le conduiſirent au Roi. Médus, fils d'Egée & de Médée, ſe voyant au pouvoir de ſon ennemi, ſe fit paſſer pour Hippotès, fils de Créon. Le Roi qui voulut s'informer plus ſûrement de ſa naiſſance, le fit empriſonner. Il y avoit dans ſes Etats une grande diſette des fruits de la terre. Médée y étant arrivée dans un char tiré par des dragons volans, feignit d'être Prêtreſſe de Diane, & promit au Roi de faire ceſſer la ſtérilité. Elle ſçut de lui qu'il tenoit en priſon Hippotès, fils de Créon ; elle crut qu'il venoit ſur elle venger ſon pere, & , par une prudence mal entenduë, elle trahit ſon fils, en perſuadant au Roi qu'il n'étoit pas Hippotès, & qu'il*

*étoit Médus, fils d'Egée, que sa mere avoit envoyé pour tuer Persès; elle le pria de le livrer en ses mains pour lui donner la mort, croyant qu'en effet il étoit Hippotès. Médus fut produit en sa présence, afin que le trépas fût le prix de son mensonge; elle vit qu'il n'étoit pas celui qu'elle croyoit, & dit qu'elle vouloit lui parler en particulier. Ensuite elle lui remit une épée, & lui ordonna de venger la mort de son ayeul. Médus, après cela, tua Persès, recouvra le Royaume de son grand-pere, & Médée donna son nom à ce pays.*

Tel est le sujet qu'Hygin m'a fourni tout entier pour faire la tragédie de Médus, & je n'ai eu besoin d'y ajoûter que l'épisode d'Idalide, fille d'Aloëus, que j'ai nommé Alodétès, & qui, suivant les Mythologues, étoit un autre frere de Persès, lequel avoit possédé la Couronne d'Arménie, que Persès lui avoit arrachée avec la vie. Je n'ai imaginé le personnage épisodique d'Idalide, que pour jetter dans la piéce quelque intérêt d'amour, selon l'usage de notre Théatre.

Si ma Tragédie ne produit pas de grands ébranlemens dans l'ame du spectateur ou du lecteur, je ne l'impute qu'à ma propre foiblesse. Le sujet est dans le genre terrible. Quoi de plus propre à remuer le cœur & à l'attacher, qu'une mere qui par les soins qu'elle prend d'assouvir sa vengeance & de garentir sa vie, se précipite elle-même dans le péril d'immoler son propre fils, & tombe avec lui dans les plus grands dangers?

Je n'ai pas laissé d'être fort embarrassé sur deux points importans, pour arranger un si beau sujet. J'avois de la répugnance à mettre un mensonge dans la bouche de Médus, & je craignois de manquer le cara-

ctére de Médée, en rejettant le ſecours des enchantemens & de la machine, qui ne m'ont jamais paru convenir à la Tragédie. J'ai donc pris le parti de charger du menſonge un ſecond Perſonnage. C'eſt Démarate, le Gouverneur de Médus, qui pour ſauver ce Prince, dit à Persès qu'il eſt fils de Créon ; & Médus, ſans nier ni avouer qui il eſt, ſe contente de laiſſer Persès dans le doute. J'ai crû que, par ce moyen, le menſonge n'aviliroit ni Médus ni Démarate. Pour ce qui eſt de Médée, j'ai tâché de la peindre implacable, diſſimulée, artificieuſe, occupée de ſa vengeance au point d'y ſacrifier les droits les plus ſacrés; enfin j'ai ſubſtitué aux reſſources de l'art magique dont elle ſe ſervoit, celles de ſon courage & de ſon génie. C'eſt au public à juger ſi j'ai réuſſi dans cette double vûë.

On a pû dans les repréſentations me faire quelque reproche de plagiat, faute de connoître la ſource où j'ai puiſé mon ſujet tout entier. Mais comme je n'ai rien pris que d'Hygin & d'Euripide, & que les Auteurs anciens ſont à tout le monde, je me flatte que ce faux préjugé ne tiendra pas contre le paſſage que j'ai rapporté. Les mêmes ſujets Grecs ont été traités par différens Auteurs modernes, qui n'ont pas ſeulement été ſoupçonnés de s'être rien approprié les uns des autres. D'ailleurs, ſi l'on veut bien y regarder de près, on s'apercevra ſans peine, que lorſque mon ſujet m'a indiſpenſablement entraîné vers quelques ſituations dejà miſes ſur la ſcéne, je n'ai fait que les effleurer, & que j'ai pris ſoin non ſeulement d'en montrer les faces nouvelles, mais encore d'y changer l'intérêt dominant.

Quelques perſonnes ont trouvé que Persès ne devoit

pas faire arrêter Médus au ſecond Acte, puiſqu'on vient de lui dire qu'il eſt Iphiclès, fils de Créon. Au lieu de le faire arrêter (diſent-ils) il devroit le bien recevoir & faire alliance avec lui, comme avec le plus grand ennemi de Médée. Je les prie de conſidérer que Persès ne fait arrêter Médus, que parce qu'il ſoupçonne qu'il n'eſt pas Iphiclès, & dans le deſſein d'en approfondir la vérité. Il eſt informé que cet étranger avoit été reçû dans le palais par Idalide, & qu'il y reſtoit caché; il eſt menacé par les Oracles de l'arrivée de Médus; il ſçait que Médus eſt parti d'Athènes pour envahir Colchos; Persès lui-même eſt revenu dans cette ville & y a fait marcher des Troupes pour ſa défenſe; il voit que l'étranger s'obſtine à taire ſa naiſſance; il n'a nulle certitude que cet étranger l'ait ſincérement déclarée à Démarate; il n'y-a perſonne à Colchos qui réponde de l'étranger; Idalide ſeule, Idalide qui entretient parmi les Peuples l'eſprit de ſédition, s'intéreſſe pour lui; cet intérêt même eſt un nouveau ſujet de défiance pour le Tyran, qui craint de trouver à la fois un rival & un ennemi. Tous ces motifs l'engagent à s'aſſurer de l'étranger; & s'il ne prenoit pas cette précaution, ne mériteroit-t-il pas d'être accuſé d'imprudence?

On a blamé dans le cinquiéme Acte, le retour de Persès, qui vient pour convaincre Médée de perfidie & de trahiſon, & l'on a jugé qu'il ne devoit pas quitter le combat pour quelque raiſon que ce pût être. En effet, rien ne pourroit juſtifier ſon retour, s'il abandonnoit le ſoin de ſa défenſe: mais le combat eſt ſuſpendu, les Grecs ſont déconcertés par la priſe de leur Chef, ils ont ceſſé d'attaquer le palais, &

Persès est dans le cas de n'avoir plus à les craindre. N'est-il pas naturel qu'il profite de ce moment d'inaction, pour venir développer les complots de Médée à qui il a confié la garde du Palais & du Temple ? Peut-il employer mieux son premier loisir qu'à prévenir les suites d'une conspiration qui se trame dans l'intérieur des murs qui lui servent de retraite ? A-t-il un intérêt plus pressant dans la conjoncture où il se trouve ? S'il est ensuite envéloppé par ses ennemis, c'est que Médus avec une troupe de soldats conjurés est allé par un côté attaquer la Garde du Palais & en ouvrir une porte aux Grecs, tandis que Persès venoit par un autre dans le lieu où est Médée. Or il n'a pû prévoir cette nouvelle entreprise, la plus funeste de celles qui ont été faites contre lui, & il y succombe sans qu'on puisse lui réprocher d'avoir rien négligé du devoir d'un Prince courageux & prévoyant.

On voudroit qu'il eût péri les armes à la main dans le fort de la mêlée, au lieu qu'il se tuë lui même à la fin de la piéce. Je n'ai choisi cette catastrophe, que pour mettre sa mort en action, & pour éviter la langueur d'un récit. Je m'étois imaginé qu'un grand coupable, comme Persès, conduit par degrés au dernier terme du malheur, abandonné de tout le monde, sans ressource & réduit à se donner la mort, seroit un spectacle frappant & digne du but de la Tragédie, qui est de corriger les mœurs. Pourquoi (a-t-on dit encore) ne cherche-t-il pas à se venger en mourant, & ne se jette-t-il pas l'épée à la main sur Médus ? C'est que se voyant sans défense, trahi de tous côtés, & environné des Grecs & de ses Sujets rebelles, il ne doit pas s'ex-

poser à tomber vivant entre les mains de ses plus cruels ennemis ; comme il le fait entendre par ses dernières paroles. Au reste, il faudroit que le Théatre fût plus libre qu'il ne l'étoit aux premiéres représentations de cette piéce, pour rendre au vrai la précision du dénouement. Il devoit y avoir de grands intervales entre Persès & Médus, & il n'a pas été possible aux Acteurs d'y observer les distances nécessaires, à cause du grand nombre de spectateurs qui étoient debout sur le Théatre.

Enfin, cet ouvrage a paru trop compliqué à quelques personnes, tandis que d'autres avec une attention médiocre en ont retenu toute la suite, dès la premiére fois qu'ils l'ont vû. La lecture fera connoître encore mieux, si la Piéce est obscure & trop chargée, ou si les événemens y sont clairement développés, & bien préparés. Je serai le premier à convenir de mes fautes ; & dans le détail où je viens d'entrer, j'ai moins eû dessein de les justifier, que de rendre compte au Public des fausses lumiéres qui m'ont fait illusion.

Cette Piéce a été retirée du Théatre après la huitiéme représentation, sans qu'elle eût été dans les régles, pour laisser la carriére libre à d'autres ouvrages.

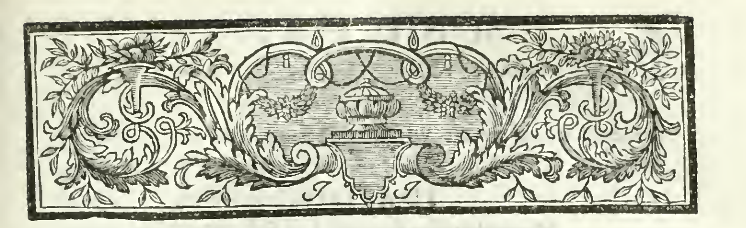
# MEDUS,

## *TRAGEDIE.*

## *ACTEURS,*

| | |
|---|---|
| PERSE'S, Roi d'Iberie, de Colchide & d'Arménie, | *M. Sarrazin.* |
| MEDE'E, Fille du feu Roi de Colchide, & Prêtresse de Diane. | *Mlle. Dumenil.* |
| MEDUS, Fils d'Egée, Roi d'Athênes, & de Medée. | *M. Quinaut Dufresne.* |
| IDALIDE, Fille d'Alodétès qui avoit été Roi d'Arménie. | *Mlle Gossin.* |
| DEMARATE, autrefois Gouverneur de Médus. | *M. le Grand.* |
| PHORBAS, Commandant à Colchos, & Confident de Persés. | *M. Fierville.* |
| NABARSE'S, Lieutenant Général des Armées du Roi. | *M. Dubreuil.* |
| DIRCE', Confidente de Médée. | *Mlle. Jouvenot.* |
| CEPHISE, Confidente d'Idalide. | *Mlle. Dubreuil.* |
| GARDES. | |

*La Scéne est à Colchos dans une Salle du Palais des Rois, laquelle communique au Temple de Diane.*



# MEDUS,

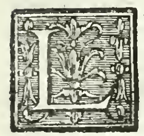
## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

IDALIDE, CEPHISE.

CEPHISE.


L'ETRANGER que vos ſoins ont ſauvé du naufrage,
D'un cœur reconnoiſſant vous apporte l'hommage,
Madame; il ſuit mes pas.

IDALIDE.

O moment que je crains!
Que reſoudre? Où fixer mes eſprits incertains?

Je desire à la fois & redoute sa vûë.

CEPHISE.

De quel trouble subit votre ame est-elle émuë?
Daignez....

IDALIDE.

Ma confiance est égale à ta foi.
Tu chéris Idalide; écoute, & connois-moi.
Cephise, qui croiroit que, de pleurs abreuvée,
Qu'à de nouveaux tourmens sans cesse réservée;
Je pusse être accessible en ce comble d'horreur
A d'autres sentimens que ceux de la fureur?
Hier tu me suivois, quand, sur les bords de l'onde,
Je voulus me soustraire à ma douleur profonde;
Et la foudre & les vents déchaînés dans les airs
Venoient de ravager & la Terre & les Mers;
On entendoit encor frémir l'onde écumante:
Le plus affreux spectacle à mes yeux se présente.
Je ne découvre au loin que débris de Vaisseaux,
Qu'armes & pavillons qui flottent sur les eaux.
De ceux qu'avoient frappés le courroux de Neptune,
Mon cœur, en gémissant, déploroit l'infortune,
Lorsqu'un flot qui se brise apporte sur le bord
Un de ces malheureux luttant contre la mort.
Je m'approche en tremblant, je le trouve immobile;
Un froid mortel couvroit son front pâle & tranquile,
Quel trouble fut le mien! Quel excès de douleur!
Quand j'apperçus des traits trop présens à mon cœur.

CEPHISE.

Quoi! Madame.

IDALIDE.

L'aveu m'en fait rougir, Cephise.
Au pouvoir de l'amour Idalise est soumise.
Lorsque Persés Vainqueur après divers combats,
Signala ses fureurs au sein de nos Etats,
Mon pere qui pour moi craignoit son frere impie,
Eut soin de m'éloigner de la triste Arménie :
Memnon, de ses malheurs comme lui pénétré,
M'ouvrit dans Amasie un asyle sacré.
A peine du repos je ressentois les charmes,
Que mon cœur éprouva de nouvelles allarmes.
Un Héros qui d'Alcide imitant les exploits,
Venoit d'humilier ou secourir vingt Rois,
Qui, de Tyrans sans nombre, avoit purgé l'Asie;
Attendoit un Vaisseau pour quitter Amasie.
Sans dévoiler son sort ni déclarer son nom,
Ses lauriers suffisoient à son ambition.
Il parut à mes yeux, & je devins sensible.
Lui-même en me voyant ne fut pas invincible;
Je lûs dans ses regards qu'épris du même feu,
Il n'osoit à sa bouche en confier l'aveu.
Triomphe peu durable! Inutile victoire!
Eh! qui pourroit fixer un cœur fait pour la gloire?
Le jeune Grec partit, me laissa dans les pleurs....
Mais a-t-il oublié sa flâme & mes malheurs?
Que croire? hélas! C'est lui que la mer en furie
A rendu sur nos bords, près de perdre la vie.
Il expiroit, Cephise; & nos premiers secours
Ont enfin ralumé le flambeau de ses jours.

Son image, en ſecret, me flatte & m'épouvante.
Que n'ai-je triomphé d'une flâme naiſſante !
En vain la majeſté qui brille dans ſes yeux,
Garantit à mon cœur qu'il eſt du ſang des Dieux :
Je me dois toute entiere aux ſoins de la vengeance.

CEPHISE.

Madame, il vient à vous.

IDALIDE.

Que je crains ſa préſence !

## SCENE II.

MEDUS, IDALIDE, CEPHISE.

MEDUS.

Un Grec infortuné, que vos ſoins généreux
Ont arraché des bords du ſéjour ténébreux,
Vous avoit conſacré pour jamais cette vie
Qui, ſans votre ſecours, m'auroit été ravie.
Je vous cherchois, Madame, à travers ces climats ;
La Vengeance & l'Amour y dirigent mes pas.
Depuis long-temps j'aſpire au bonheur de vous plaire,
Et je vous reconnois pour mon Dieu tutélaire :
Mais je ne puis cacher ma ſurpriſe à vos yeux.
Quoi ? C'eſt vous que je trouve en ces funeſtes lieux !
Idalide à Colchos !

IDALIDE.

Toujours infortunée.
Vous m'y voyez aux fers pour jamais condamnée.

MEDUS.

Vous captive, Madame ! Et quel nouveau revers
A pû vous abaiſſer du Trône dans les fers ?

IDALIDE.

Tel eſt, des immortels, la volonté ſuprême.

MEDUS.

Le Ciel s'appaiſera pour vous & pour moi-même.
Mais quelle main barbare a cauſé vos malheurs ?

IDALIDE.

Quel autre que Perſés feroit couler mes pleurs ?

MEDUS.

Perſés, qui, de carnage & de grandeurs avide,
Maître de l'Iberie, uſurpa la Colchide,
Trahit ſon frere Ætés, & fut ſon aſſaſſin ?

IDALIDE *lui montrant l'endroit où il eſt.*

Oui, c'eſt-là que d'Ætès il a percé le ſein.

MEDUS.

Dieux !

IDALIDE.

C'eſt encore ici qu'Alodetès mon pere,
Expira ſous les coups de ſon perfide frere,
Dont le menſonge & l'art, pour confirmer la paix,
Avoient ſçu l'attirer dans ce fatal palais.

MEDUS.

Quelle nouvelle horreur !

IDALIDE.

Le Trône d'Arménie
Devint le prix ſanglant de ſa fureur impie ;
Et je me vis traîner captive dans ces lieux
Où je reclame en vain la juſtice des Dieux.

MEDUS.

Par tant d'horribles traits, ma vengeance excitée,
Fait naître des tranſports dans mon ame irritée.

(*à Idalide.*)

Je n'y reſiſte plus. . . . . Bientôt mon premier ſoin . . .
Que ne puis-je tracer à vos yeux ſans témoin !

IDALIDE.

Cephiſe, éloigne-toi.

---

## SCENE III.

MEDUS, IDALIDE.

IDALIDE.

Quel courroux vous enflâme ?
Mes malheurs à ce point vous touchent-ils ?

MEDUS.

Madame,
Vos malheurs ſont les miens. Calmez votre douleur :
Le juſte Ciel, en moi, vous envoye un vengeur.

IDALIDE.

O bonheur imprévû ! . . Mais comment la fortune
A-t-elle pour nous deux une rigueur commune ?

Quel interêt vous lie à mon barbare ſort ?

MEDUS.

Pouvez-vous l'ignorer à ce noble tranſport ?
Tout me décele à vous, juſques à mon ſilence.
Oui, Madame, déja le ſang & la vengeance
Nous uniſſoient enſemble, & des liens plus doux
Sont formés dans mon cœur, & m'attachent à vous.

IDALIDE.

Même ſang nous unit. . . . O moment plein de charmes !
Moment trop attendu qui doit tarir mes larmes !
Vous êtes donc Medus, la terreur de Perſès ;
Et Medée a tranſmis en vous le ſang d'Ætès.

MEDUS.

J'ai reçû d'elle encore avec le ſang d'Egée,
L'audace de venger la nature outragée.
L'Empire de Neptune oppoſoit vainement
Une vaſte barriere à mon reſſentiment :
Les vaiſſeaux, par mes ſoins, armés au port d'Athenes,
Avoient franchi des mers les dangereuſes plaines :
J'appercevois déja cette rive où mon bras
Doit punir du Tyran les cruels attentats ;
Lorſque les airs, voilés par de ſombres nuages,
Sont livrés aux fureurs des vents & des orages.
Des feux étincelans ſortis du ſein des mers,
Me découvrent par tout leurs abymes ouverts.
Des rives de Colchos ma flotte repouſſée
Diſparoît devant moi, ſur les eaux diſperſée.
Mon vaiſſeau par la foudre eſt d'abord embraſé,
Et contre les rochers périt enfin briſé.

J'ai vû mes défenseurs ensevelis dans l'onde.
Je cédois accablé d'une douleur profonde,
Et le naufrage avoit dompté mes vains efforts,
Quand Neptune appaisé m'a remis sur ces bords.
J'expirois : vos bontés ont ranimé ma vie ;
Et malgré les malheurs dont elle est poursuivie,
Je sens par vous encor revivre mon espoir,
Et je veux mériter le bonheur de vous voir.
Je fuis, & je reviens armé de la vengeance.
Daignez, avec Medus, agir d'intelligence :
Faites que d'un vaisseau je puisse m'assûrer.
J'espere que les Dieux me feront rencontrer
Ma flotte & ces Guerriers qui, loin de ce rivage,
Furent contraints de fuïr, emportés par l'orage.
D'un vol rapide alors je fonds sur ce Palais ;
Dans le sang du Tyran je lave ses forfaits ;
Je vous rends la Couronne, & de votre esclavage,
Par ce juste devoir, je répare l'outrage :
Heureux en vous offrant & mon Trône & ma foi,
De paroître plus digne & de vous & de moi !

IDALIDE.

Un Héros qui veut bien s'armer pour ma défense,
Aura de justes droits sur ma reconnoissance.
Je ne me plaindrai pas si jamais entre nous
La gloire admet, Seigneur, des sentimens plus doux.
Mais il est d'autres soins où mon cœur s'abandonne.
Le plus grand des périls ici vous environne ;
De votre bras vengeur Persès est ménacé
Par nos Oracles saints qui vous ont annoncé.

L'obſcurité, la feinte, & la nuit du ſilence,
Ne peuvent à Colchos cacher votre préſence.
De tant de ſurveillans il emprunte les yeux,
Qu'il pourroit dévoiler juſqu'au ſecret des Dieux.
Par une piété ſacrilége & prophane,
La Loi veut parmi nous que l'Autel de Diane
Soit arroſé du ſang des malheureux Mortels.
Pour nous ces jours affreux ſont des jours ſolemnels.
La Politique nomme en ſecret les victimes,
Et le peuple inſenſé conſacre tous ces crimes.
Si l'on vous découvroit vous ſeriez immolé.
Je ne me flatte plus que Persès appellé
Par les ſoins de l'Empire au-delà du Caucaſe,
Soit long-temps éloigné des campagnes du Phaſe:
Le bruit s'eſt répandu qu'à Colchos en ce jour
Avec empreſſement il ramene ſa Cour.
Il vous cherche peut-être: évitez ſa pourſuite.
Partez: je vais, Seigneur, ménager votre fuite.

MEDUS.

Ce cœur qui vous adore atteindra-t-il jamais,
Par les plus tendres vœux, à de ſi grands bienfaits?

IDALIDE.

Vivez, Seigneur, vivez; & que la tyrannie,
Par vos heureux efforts, ſoit détruite & punie:
Fils des Dieux, héritier d'un Trône paternel,
Fondez ſur la juſtice un Empire éternel,
Mes vœux ſeront comblés. Mais enfin, le temps preſſe:
Profitons du moment que le Tyran nous laiſſe.

Une barque légere au milieu de la nuit,
Dans le port de Colchos, a pénetré sans bruit :
J'espere que mes soins vous en rendront le maître.
Oui, bien-tôt de ces lieux vous allez disparaître.
Hélas! dans vos malheurs quel fragile secours,
Qui, pour vous conserver, expose encor vos jours!

---

## SCENE IV.

CEPHISE, MEDUS, IDALIDE.

CEPHISE.

Un avis important près de vous me rappelle.
Le Roi, Madame, arrive.

IDALIDE.

O fortune cruelle!

CEPHISE.

D'un moment la Prêtresse a devancé ses pas.
On voit de toutes parts accourir des Soldats,
Nos champs en sont couverts : leurs nombreuses cohortes,
Du Temple & du Palais, ont occupé les portes.

IDALIDE.

Cephise, c'est assez.

## SCENE V.

MEDUS, IDALIDE.

IDALIDE.

AH ! Nous sommes perdus.
Le Barbare Persés va découvrir Medus :
La Prêtresse ... une Armée ... Ah, quels sujets de larmes !
La Prêtresse, sur tout, redouble mes alarmes.
Bourreau de sa famille, Usurpateur sans foi,
Persés même est encor moins terrible pour moi.
Etouffant ses remords à force de carnage,
Par des meurtres nouveaux elle nourrit sa rage.
Il ne consulte qu'elle ; & ses cruels avis,
Des plus sanglans effets sont aussi-tôt suivis.
Elle sçait pénétrer dans le cœur le plus sombre ;
Et l'obscur Avenir, est pour elle sans ombre.
Mon espoir se dissipe en regrets superflus.

MEDUS.

Et comptez-vous pour rien les efforts de Medus ?
Ouvrez à mon ardeur le chemin de la gloire,
Et vous me reverrez suivi de la victoire.

IDALIDE.

Oui, Seigneur, le péril doit nous encourager ;
La fermeté souvent dissipe le danger.

Je n'examine rien : prudente ou téméraire,
Je vais tenter pour vous un ſecours néceſſaire.
Dans cet appartement hâtez-vous de rentrer ;
Et gardez-vous ſurtout, Prince, de vous montrer.

MEDUS.

J'obéis pour vous plaire ; & cette noble envie
Eſt plus chere à mon cœur, que le ſoin de ma vie.

IDALIDE *ſeule.*

Allons. Daigne le Ciel ... Ah! Quel eſt mon effroi !
Quel malheur nous attend ? ... C'eſt Perſés que je voi.

---

# SCENE VI

PERSE'S, IDALIDE, PHORBAS, *Suite.*

PERSE'S.

*(à Idalide.)* *(à la Suite.)*
MAdame, demeurez. Et vous, qu'on ſe retire.
*(à Idalide.)*
L'orgueil du Rang ſuprême, & les ſoins de l'Empire,
N'ont point rendu mon cœur inexorable aux pleurs
Qu'arrache de vos yeux l'excès de vos malheurs.
Le ſoin de les tarir, à Colchos me raméne.
Il eſt temps de borner le cours de notre haine :
Qu'à jamais le paſſé dans l'ombre de l'oubli
Pour vous, comme pour moi, demeure enſéveli.
Si par moi la Fortune a fait couler vos larmes,
L'Amour, pour vous venger, vous a prêté ſes armes.

Livré depuis long-temps au pouvoir de ses coups,
J'étois, sans l'avouer, plus à plaindre que vous.
Brûlé de mille feux, j'ai gardé le silence;
Et pour les declarer, je me fais violence.
Ne comptez plus de grace entre vos ennemis
Un Roi, jadis si fier, que vos yeux ont soumis!
Je partage avec vous l'éclat qui m'environne:
Daignez, avec ma main, accepter ma couronne.

IDALIDE.

Quelle foiblesse en moi, Persés, t'a fait penser
Qu'à ce coupable hymen je pourrois m'abaisser?
Je ne découvre en toi que le sang de mon pere,
Qui dégoutte des mains de son perfide frere.
Quelle Furie a pû t'inspirer le dessein
De venir pour époux m'offrir son assassin?
Est-ce pour assûrer à mes coups ma victime?
Je desire ta mort; mais je la veux sans crime.
Tant de forfaits heureux qui fondent ta grandeur,
N'ont point assez d'éclat pour séduire mon cœur.
Garde tes dons cruels, Persés; j'ai le courage
De trouver moins affreux les pleurs & l'esclavage:
Ton amour n'est pour moi qu'un outrage nouveau:
Mais je n'en rougis point, s'il te sert de bourreau.
Tu me craindras sans cesse, & verras Idalide
Toujours ton ennemie, & jamais parricide.

(*elle sort.*)

# SCENE VII.

PERSE'S, PHORBAS.

PERSE'S.

Quelle injure Idalide ajoûte à ses refus ! ...
Tu m'en vois, cher Phorbas, interdit & confus.
Mais pourquoi m'allarmer, quand le pouvoir suprême
Est dans mes mains tout prêt à vaincre ce que j'aime ?
Peut-il me servir mieux qu'à faire mon bonheur ?

PHORBAS.

L'usage en est trop juste ; & vous devez, Seigneur,
Rendre votre Captive à vos ordres soumise.
Mais je ne puis enfin vous taire ma surprise :
Parmi tant de Beautés qui brillent dans ces lieux,
Qui toutes, à l'envi, voudroient plaire à vos yeux ;
L'honneur de votre choix tombe sur une Esclave,
Dont le farouche orgueil vous irrite & vous brave.

PERSE'S.

Phorbas, tel est mon sort : Je me vois à regret,
D'un tyrannique amour l'infortuné jouet.
Les malheurs d'Idalide ont fait briller ses charmes ;
Et l'amour m'a surpris au travers de ses larmes.

Ami, combien de fois, prévoïant ses rigueurs,
J'ai voulu résister à ses attraits vainqueurs !
Inutiles efforts ! Je n'ai pû m'en défendre ;
Et, malgré mes combats, il a fallu me rendre ;

J'ai

J'ai mérité du moins, en cédant à mon ſort,
De voir qu'avec l'amour la prudence eſt d'accord.
Mon pouvoir ébranlé commence à ſe détruire.
L'hymen de la Princeſſe, utile à mon Empire,
Par la réunion de ſes amis aux miens,
Des Peuples avec moi, ſerreroit les liens.
Car enfin ( j'oſe à toi me découvrir ſans feinte : )
Peut-être ſur mes pas j'ai trop ſemé la crainte ;
J'en ſuis frapé moi-même : &, ſi j'étois aimé,
Le repos renaîtroit dans mon cœur alarmé.
Medus eſt deſiré des Peuples qui gémiſſent ;
De ſon nom trop chéri, mes Etats retentiſſent :
Je le vois attendu comme un Libérateur ;
Et les Dieux m'ont en lui menacé d'un Vengeur.
Je ſçais ( puiſſe le Ciel rendre mes fraïeurs vaines ! )
Qu'avec pluſieurs vaiſſeaux il eſt parti d'Athenes.
A ce funeſte avis j'ai vôlé ſur ces bords ;
Je viens par ma valeur confondre ſes efforts.
Soigneux de ma défenſe, avec ma Garde Scythe,
Des Troupes, ſur mes pas, j'ai fait marcher l'élite ;
Et des extrémités de mes vaſtes Etats,
Je rappelle à Colchos tous mes autres Soldats.
De la Prêtreſſe enfin le ſacré Miniſtere
Va du Ciel foudroyant déſarmer la colere.
Mais, quoi qu'il en arrive, ô, Suprême Grandeur !
Toi qui me fais brûler de la plus vive ardeur ;
Juſqu'au dernier ſoupir je ſçaurai te défendre.
Je puis tomber du Trône, & non pas en deſcendre.

Je remis à tes ſoins, en quittant ce Palais,
D'y maintenir mes droits, ſans alterer la Paix.
Tes yeux devoient auſſi veiller ſur la Princeſſe.
N'as-tu rien vû, Phorbas, où ton Roi s'intéreſſe?

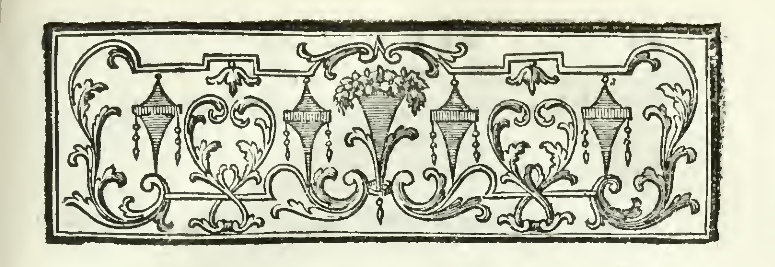
PHORBAS.

Seigneur, vous le ſçavez : Un eſprit factieux,
Comme en d'autres climats, ſe répand dans ces lieux.
Le Peuple eſt agité par de ſecretes brigues.
Idalide entretient de coupables intrigues.
L'avis à mon oreille eſt même parvenu,
Qu'elle a dans ces remparts admis un inconnu.

PERSE'S.

Que dis-tu? ... Je me trouble, & ma raiſon s'égare:
De mes eſprits glacés un froid mortel s'empare.
Je craindrois moins la foudre; & le nom de Medus
Cauſeroit moins de trouble à mes ſens éperdus.
Quel eſt cet Ennemi qui vient dans le ſilence?
Pourquoi cette entrevûe? Et quelle intelligence? ...
Ma perte eſt-elle écrite? En eſt-ce le ſignal?
Allons développer ce myſtére fatal,
Pour m'aſſûrer le Trône, & la main d'une Amante,
Verſons encor du ſang, & ſemons l'épouvante.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

MEDE'E, DIRCE'.

MEDE'E.


ES Dieux ſont appaiſés : De cet Empire heu-
reux,
Avec un œil propice, ils ont reçû les vœux.
Dans le cœur palpitant des victimes ſanglantes,
J'ai vû l'impreſſion de leurs mains bienfaiſantes ;
Et ce premier devoir, à Colchos en ce jour,
Pour le bonheur public a marqué mon retour.
Puiſqu'enfin de l'Etat la paix eſt aſſûrée,
A d'autres ſoins, Dircé, je puis être livrée.
L'Etranger qu'à l'Autel ont reconnu mes yeux,
L'as-tu fait avertir de ſe rendre en ces lieux?

DIRCE'.

Oui, Madame, il attend que votre ordre l'appelle.

MEDE'E.

Qu'il entre ; & laisse nous.

## SCENE II.

MEDE'E *seule.*

O Vengeance immortelle!
Je vois où tomberont tes coups appesantis :
Tu viens punir Persés, & couronner mon fils.

## SCENE III.

DEMARATE, MEDE'E.

MEDE'E.

ENfin je te revois, ô mon cher Demarate!
Du plus heureux espoir ta présence me flate;
Elle m'annonce un fils : Medus vient partager
Les périls que j'affronte ici pour me venger.
Après la mort d'Egée, abandonnant Athênes,
Où du Gouvernement on m'enlevoit les rênes,

Je revins à Colchos ſans cortége & ſans bruit.
L'Ombre couvre mes pas, le Myſtére les ſuit.
Je cherche pour mon fils, ſans me faire connaître,
A me ſaiſir du Trône où le Ciel m'a fait naître.
Je trompai tous les yeux; ceux même de Perſés
Ne pûrent découvrir en moi le ſang d'Ætès:
Et mes traits altérés par ſix luſtres d'abſence,
Ne laiſſérent jamais ſoupçonner ma préſence.
Dans ces lieux dépeuplés par un feu dévorant,
D'un fluide poiſon l'air n'étoit qu'un torrent;
Les Cieux étoient d'airain; & la Terre ſtérile
Aux beſoins des Mortels fermoit ſon ſein fertile.
Médée alors parut comme un gage de paix.
Des Immortels fléchis j'annonçai les bienfaits:
Je feignis que Diane envoyoit de la Grece,
Au ſecours de Colchos, ſa plus chere Prêtreſſe;
Et mon art, autrefois ſi terrible en mes mains,
Fut, parmi tant d'horreurs, le ſalut des Humains.
L'air devint pur & doux, & les Cieux s'amolirent:
La terre fut humide, & ſes tréſors s'ouvrirent.
Depuis ce jour heureux tous les cœurs ſont à moi;
Et Perſés aveuglé s'abandonne à ma foi.
Par une ancienne erreur, ſur les bords où nous ſommes,
Pour honorer les Dieux, on maſſacre les hommes.
La Prêtreſſe & le Roi nomment les malheureux
Sur qui doit s'accomplir le Sacrifice affreux.
Ce lieu, qui du Palais au Temple communique,
Eſt le ſecret témoin de ce choix politique.

Dans l'esprit du Tyran de soupçons entouré,
Je fais naître le trouble, & l'appaise à mon gré.
A ses plus sûrs amis je suppose des crimes,
Et son cœur défiant me livre les victimes.
Par-là j'ai conservé les partisans d'Ætès,
Et du fatal couteau frappé ceux de Persès.
Nos fastes, de leurs noms, consacrent la mémoire;
Mes ennemis sont tous dignes de cette gloire.
Je fais parler les Dieux suivant mes intérêts,
Et le peuple, avec joye, adopte mes decrets.
L'adresse a fait pour moi plus que la force ouverte;
Je conduis le Tyran par degrés à sa perte.
Haï, craint & tremblant, il n'a que peu d'appui;
Et je suis dans sa Cour plus puissante que lui.
Il est temps que mon fils achéve sa défaite;
Avant que dans ces lieux je fisse ma retraite,
J'avois marqué dès-lors ce temps à sa valeur;
Qu'il paroisse!...

DEMARATE.

Grands Dieux!

MEDE'E.

Quelle horrible douleur

Te saisit, Demarate, & fait gémir ton ame?

DEMARATE.

Ma bouche se refuse....

MEDE'E.

Explique-toi.

DEMARATE.

Madame,

Je n'osois esperer que le Sort en courroux,
Conduiroit Demarate à vos sacrés genoux.
Hélas par quels regrets, par quel torrent de larmes,
De cet heureux moment ai-je payé les charmes!

MEDE'E.

Quel discours, Demarate, & quel triste maintien!
Le trouble de ton cœur étonneroit le mien,
Si le cœur de Medée avoit moins de constance.
Parle: que fait mon fils, ma plus chere esperance?
Ta vertu, des Héros, lui traça le chemin.
Va-t-il se joindre à nous la vengeance à la main?

DEMARATE.

Il venoit, dans l'ardeur qu'un grand courage inspire,
Immoler le Tyran, & vous rendre l'Empire.
La Fortune sembloit appuyer ses desseins.
Mais qui pourroit fixer les volages destins?
Ma douleur parle assez, & vous voyez mes larmes.

MEDE'E.

Pour la premiere fois j'éprouve des allarmes.
Je frémis à ta voix.

DEMARATE.

Infortuné Medus! ...
Trop déplorable mere! ...

MEDE'E.

Hélas! mon fils n'est plus.

DEMARATE.

Enseveli dans l'onde, il a perdu la vie.

MEDE'E.

Il est mort! Dieux cruels! Et vous m'avez trahie.

Vous confondez l'eſpoir que vous m'aviez donné ;
Mon fils, dans ſa jeuneſſe, eſt par vous moiſſonné.
Mais en vain, du Tyran, le Ciel devient complice,
Ma main ſeule ſuffit pour ſe faire juſtice.
Armons ce bras vengeur, & que mes ennemis
Soient tous ſacrifiés aux Manes de mon fils.
Rempliſſons ce Palais de ſang & de carnage.
Signalons ma douleur par l'excès de ma rage.
Je ſçaurai, s'il le faut, ſoulever les enfers,
Et faire de mon deuil celui de l'Univers.
Au défaut de Medus, ami, que ton courage,
A mes fureurs uni, conſomme leur ouvrage.

DEMARATE.

Oui, Madame, & bientôt vous verrez ſur mes pas
Voler, pour vous ſervir, d'intrépides Soldats.
Medus, pour exercer ſa fureur vengereſſe,
Avoit ſçû raſſembler l'élite de la Grece :
Les vents dont le courroux a battu nos vaiſſeaux,
Ont plongé le ſien ſeul dans l'abyme des eaux.
Le reſte qui, du Scythe, a gagné le rivage,
Eſt, non loin de Colchos, à l'abri de l'orage,
Dans un golfe profond, aſyle fortuné,
De rochers, de forêts, par tout environné.
Pour moi, déſeſperé de ſurvivre à mon maître,
N'oſant preſque ſans lui, devant vous reparaître,
J'ai voulu profiter des ombres de la nuit.
Une barque à Colchos en ſecret m'a conduit.
Je venois vous offrir le ſecours d'une Armée,
A venger vos malheurs, encor plus animée.

J'ignorois où mes yeux pourroient vous rencontrer :
Je crois que dans le Temple un Dieu m'a fait entrer.
Je vois ma Souveraine, & je brûle comme elle
D'appaiser dans le sang une douleur mortelle.

MEDE'E.

Va, Demarate, vole, & rejoins tes vaisseaux ;
Conduis ici tes Grecs à des périls nouveaux.
Dès ce jour, s'il se peut, aborde ce rivage,
Et porte dans ces murs la flâme & le ravage.
Que le nom de Medus annonçant le combat,
D'une héroïque ardeur échauffe le Soldat.
Vous le verrez, ce nom, vous couronner de gloire ;
Et l'Ombre de mon fils remporter la victoire.
Persès environné de combattans nombreux,
Fonde en vain son audace & ses crimes sur eux.
Ils gémissent du joug d'un Tyran si farouche,
Et le respect pour lui n'est plus que dans leur bouche.
Pour un liberateur qu'ils attendent de moi,
Tous les Chefs en secret m'ont engagé leur foi,
Quoi qu'il puisse arriver, immole à ma vengeance ;
Et Persès, & tous ceux qui prendront sa défense.
Va, par les plus hauts faits signale ton retour.
Je vais associer aux soins de ce grand jour,
Tous les cœurs indignés contre un Roi parricide ;
Et sensibles aux pleurs de la triste Idalide.

DEMARATE.

Idalide !

MEDE'E.

A ce nom pourquoi subitement,
Ami, vois-je ton cœur frappé d'étonnement ?

DEMARATE.

La Princesse jamais n'a connu Démarate :
J'ignore quel dessein la conduit & la flatte.
Mais averti deux fois qu'elle veut me parler,
Un mouvement confus est venu me troubler,
Et je suis incertain du parti qu'il faut prendre.

MEDE'E.

Demarate, tu dois & la voir, & l'entendre.
Souvien-toi seulement que dans cet entretien
Il faut sonder son cœur, & lui cacher le tien.
Je cherche à m'éclairer sur tout ce qu'elle pense.
Avec ses Partisans je suis d'intelligence :
Mais son âge inhabile à de si grands secrets,
M'oblige de voiler à ses yeux mes projets.
Adieu : courons tous deux où le sort nous appelle.
L'espérance m'inspire une audace nouvelle :
Oui, nous triompherons : le succès est certain,
Quand l'adresse à la force en marque le chemin.

---

## SCENE IV.

DEMARATE *seul.*

OBservons ce Palais, où d'une main sanglante
Je m'apprête à porter la flâme & l'épouvante.
J'ai déja, de ces murs, reconnu les dehors :
Achevons de choisir pour nos premiers efforts....

## SCENE V.

IDALIDE, DEMARATE.

IDALIDE *à part.*

DEmarche dangereuse où je me vois contrainte ! . .
Je ne fais que changer de péril & de crainte.
(*à Demarate.*)
Il faut tout hasarder . . . . Permettez aujourd'hui
Qu'une triste Princesse implore votre appui,
Généreux Etranger. Si la vertu vous guide,
Serez-vous insensible aux malheurs d'Idalide ?

DEMARATE.

Du sort qui vous poursuit je connois la rigueur,
Madame, & vos soupirs ont passé dans mon cœur.
Que cet instant propice auroit pour moi de charmes,
Si j'étois réservé paur calmer vos allarmes !

IDALIDE.

Vos discours & ces traits où brillent la candeur,
De mes sens éperdus éloignent la terreur.
A votre humanité j'augure que la Grece
Vous fit naître, ou du moins forma votre jeunesse.
Je crois que votre cœur n'est pas moins généreux
Qu'il me paroît touché des pleurs des malheureux.
Vous m'êtes inconnu : mais dans mon sort funeste
Vous êtes mon espoir, & le seul qui me reste.
Je dois vous découvrir . . . . Et mon cœur agité
Ne céde qu'en tremblant à la nécessité . . . .

DEMARATE.

Madame, expliquez-vous : la crainte eſt inutile ;
Je ne vous offre pas une pitié ſtérile.
Puis-je adoucir l'horreur où le ſort vous réduit ?

IDALIDE.

Je ſens qu'à mon ſecours le Ciel vous a conduit;
C'eſt à lui, c'eſt à vous d'achever mon ouvrage,
A la fidélité la vertu vous engage.
Vous êtes ſur le point d'abandonner ces lieux ;
Je remets dans vos mains comme en celles des Dieux
Un Grec infortuné dont j'ai ſauvé la vie.
Gardez bien le dépôt qu'à vos ſoins je confie;
Reſpectable à vos yeux, & de vous aſſûré,
Qu'il trouve auprès de vous un aſyle ſacré.
Si vous trompiez mes vœux, puiſſent les Euménides
Punir ce noir forfait comme les Parricides !
Combien de Rois, Seigneur, en lui vous ſervirez ?
C'eſt le pur ſang des Dieux que vous conſerverez ;
Et le Ciel & la Terre uniront leur puiſſance
Pour vous combler de gloire & de reconnoiſſance.

DEMARATE.

J'oſe vous proteſter à la face des Dieux
De mettre en ſûreté ce dépôt précieux.
Mais daignez m'informer par quel malheur extrême...

IDALIDE.

Il ſçaura de ſon ſort vous inſtruire lui'même.
Le temps preſſe : éloignons des ſoins trop ſuperflus;
Je l'apperçois : partez ; rien ne vous retient plus.

## SCENE VI.

MEDUS, IDALIDE, DEMARATE.

IDALIDE *à Medus.*

LOin des bords périlleux de ce fatal Empire,
Cette main vertueuſe eſt prête à vous conduire,
Seigneur. N'oubliez pas que le ſort en courroux
Opprime ici des cœurs qui n'eſpérent qu'en vous.

DEMARATE.

( *à part.* )

Que vois-je ? Mais cachons ma ſurpriſe & ma joye !

MEDUS.

Quel bonheur ! Quoi ? C'eſt vous que le Ciel me renvoye ;
Cher ami ? Le Deſtin pour moi ſi rigoureux
Se démentiroit-il juſqu'à remplir mes vœux ?
Sa faveur a pris ſoin de nous rejoindre enſemble.
J'eſpére . . . . Mais pourquoi l'inſtant qui nous raſſemble
Ne produit-il qu'en moi des tranſports ſi charmans ?
Votre cœur ſe refuſe à mes embraſſemens !

DEMARATE.

Allons, Seigneur, partons : les vents, l'onde & l'orage
Seront moins dangereux pour vous que ce rivage.

MEDUS.

Soyez moins allarmé. Qu'aurois-je à craindre ici ?
Nul autre de mon ſort ne peut être éclairci.

DEMARATE.

Pour la Princeſſe au moins ce n'eſt pas un myſtére.

MEDUS.

Nos malheurs ſont communs : tout l'engage à ſe taire.

DEMARATE.

Non, rien ne me raſſûre, & je vois à regret
Que votre cœur facile a trahi ſon ſecret.
Vous en ſçaviez le prix, & juſqu'à l'imprudence
On ne doit pas, Seigneur, porter la confiance ;
Nous m'en voyez gémir : un tel aveuglement
Ne s'excuſeroit pas même dans un amant.

(*à Idalide.*)

Mais je crains encor plus l'exemple qu'il vous laiſſe,
Madame : gardez-vous d'imiter ſa foibleſſe.
Songez que de vous-même il faut vous défier ;
C'eſt à votre ſilence à le juſtifier.

(*à Medus.*)

Allons exécuter ce qu'éxige la gloire.

MEDUS.

Madame, il faut partir : je vole à la Victoire.
Mais je n'attends enfin que de vous mon bonheur :
La Victoire pour moi n'eſt rien ſans votre cœur.

IDALIDE.

Allez, & triomphez d'un ennemi perfide ;
Briſez ſon joug cruel & les fers d'Idalide ;
Etonnez l'Univers par vos travaux guerriers.
Vous verrez mes tranſports honorer vos lauriers :
Mais vous ne devrez pas au ſuccès de vos armes
Ceux qui pour moi, Seigneur, auront le plus de charmes.

MEDUS.

O trop heureux amant !

IDALIDE.

Ah ! quel revers affreux !
Le Tyran vient ; fuyez.

## SCENE VII.

PERSE'S, MEDUS, IDALIDE, DEMARATE, PHORBAS, Gardes.

PERSE'S *aux deux Etrangers.*

Je vous cherchois tous deux ;

(*Il les examine avec attention*)

Arrêtez . . . . . Oui, Phorbas, je dois à ton adresse
De pouvoir distinguer qui des deux la Prêtresse
Vient d'honorer ici d'un secret entretien.
Tes yeux toujours ouverts ne me déguisent rien.
Va la voir pour ton Maître : exécute auprès d'elle
L'ordre que ma prudence a commis à ton zéle.

(*Phorbas sort du côté du Temple.*)

(*à Idalide.*)

Que font ces Etrangers, Madame, auprès de vous ?
Contre eux ma défiance égale mon courroux.
Quel triomphe nouveau prépare à ma vengeance
Le mystére profond de cette intelligence ?

IDALIDE.

Ne puis-je être ſenſible au ſort des malheureux
Sans exciter en vous des ſoupçons dangereux ?

PERSE'S.

Quel motif a fait naître une pitié ſi tendre ?
J'ignore leur fortune, & brûle de l'apprendre.
*( à Medus )*
Songe à m'en éclaircir.

MEDUS.

Vos craintes, vos diſcours
Ne me laiſſent, de vous, attendre aucun ſecours.
Quand la Princeſſe éprouve un ſort ſi déplorable,
Pourriez-vous à mes vœux être plus favorable ?
Le ſilence convient à des infortunés
Qu'à d'éternels malheurs le Ciel a condamnés.

PERSE'S.

Quelle ſecrette horreur me ſaiſit & me glace !
L'orgueil de ſon ſilence étonne mon audace.
Madame, il a pour vous des ſoins trop empreſſés....
Vos regards, tout m'apprend que vous le connoiſſez.
Vous ſçavez ſa Patrie, & quel ſang l'a fait naître.
Un intérêt preſſant m'excite à le connaître.
*( à Démarate. )*
Vous ne me dites rien ?.... Ecoute, & réponds-moi ?
Ce jeune Audacieux eſt-il connu de toi ?

DEMARATE,

Pour la pemiere fois Colchos l'offre à ma vûe ;
Et s'il m'a dévoilé ſon ame toute nuë,

Seigneur,

Seigneur, s'il faut le croire, il eſt fils de Créon;
Souverain de Corinthe, Iphiclès eſt ſon nom.
Lorſqu'Egée eut des Morts paſſé la ſombre rive,
Les Grecs virent Médée errante & fugitive;
Elle quitta leurs bords, & l'on crut, mais en vain,
Que ſes pas, de Colchos, avoient pris le chemin.
Iphiclès eſpérant que de votre juſtice
Il pourroit de Médée obtenir le ſupplice,
Vous cherchoit, & déjà s'approchoit de Colchos,
Quand l'orage abyma ſon vaiſſeau ſous les flots.
Echapé des débris de ce triſte naufrage,
Il a ſçû, pour tout fruit d'un pénible voyage,
Que la fille d'Ætès que pourſuivoit ſon bras,
N'a point par ſa préſence infeſté vos Etats.
Il voudroit par mes ſoins retourner dans la Gréce.
Pour moi, depuis long-temps ami de la Prêtreſſe,
Et de la Thrace à peine arrivé dans ces lieux,
Par elle, ſur mon ſort, j'ai conſulté les Dieux;
Et je vais à Biſance emporter leurs Oracles,
Si les vœux d'un grand Roi n'y mettent point d'obſtacles.

## SCENE VIII.

PHORBAS, PERSE'S, MEDUS, IDALIDE, DEMARATE, GARDES.

PERSE'S.

HE bien ? Cet étranger que la Prêtresse a vû,
Phorbas, que dois-je en croire ?

PHORBAS.

Il n'est pas inconnu.
Elle estime & chérit sa vertu, sa prudence;
Il est digne, Seigneur, de votre confiance,
Ami de la droiture & de la vérité ;
Elle répond enfin de sa fidélité.

PERSE'S *à Démarate.*

Il n'en falloit pas moins pour te sauver la vie,
Téméraire étranger, retourne en ta patrie ;
*(aux gardes.)*
Et vous, sans différer, qu'on le conduise au port :
Qu'à vos yeux du rivage il s'éloigne d'abord.

DEMARATE.

Vous comblez mes desirs : ma prompte obéissance
Satisfera, Seigneur, à ma reconnoissance.

*(Il sort avec une partie des Gardes.)*

## SCENE IX.

PERSE'S, MEDUS, IDALIDE, PHORBAS, GARDES.

PERSE'S *à Médus.*

Pour toi, dont plus encor je ſoupçonne la foi,
Qui pourroit me calmer & répondre de toi ?
En vain de ta fortune Idalide eſt inſtruite :
Un trop grand intérêt pour toi la ſollicite ;
J'en pénétre la cauſe. En t'obſervant de près,
J'augure qu'à mes yeux ſous le nom d'Iphicles,
L'image de ton ſort par de faux traits eſt peinte,
Et crois y remarquer le menſonge & la feinte.
Un ſecret mouvement, fidéle avis des Dieux,
Intéreſſe mon cœur à le connoître mieux.

(*à Idalide.*)

C'eſt peut-être pour lui que dans ces lieux on trâme
Tant d'énormes complots dont vous ſeule êtes l'ame,
Et que je ſuis moi-même en butte à vos mépris...
Quel orgueil ſur ſon front ! Quel trouble en mes eſprits !
Ce terrible Médus dont le ciel me menace,
A mes yeux étonnés montreroit moins d'audace.
Gardes, qu'on le ſaiſiſſe, & qu'au fond de la tour
On le livre aux horreurs du plus ſombre ſéjour.
Juſque dans mon palais ſi la fraude m'aſſiége,
La force eſt ma reſſource & doit rompre le piége.

(*les Gardes ſaiſiſſent l'épée de Médus.*)

MEDUS.

A tes vaines terreurs ta main peut m'immoler :
Mais tes fureurs jamais ne me feront trembler.

---

## SCENE X.

PERSE'S, IDALIDE.

IDALIDE.

HElas !

PERSE'S.

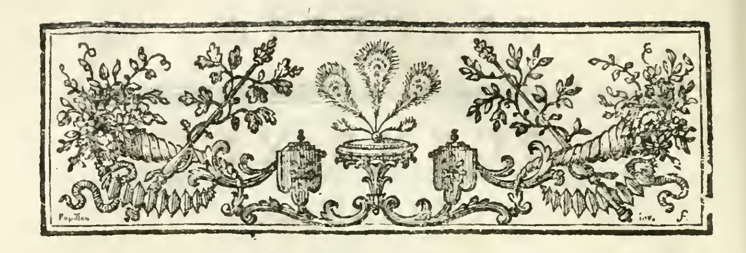
Quoi ? Vous pleurez !... Ah, trop funeſtes larmes !
Qu'elles vont redoubler mes cruelles alarmes !
Trop favorable aux vœux du perfide étranger,
Oſez-vous dans mon cœur à ce point le venger ?
Ah ! Si je le croyois, ſur lui ma main ſanglante...
Prévénez les effets d'une rage naiſſante,
Et ſi vous aſpirez à lui ſauver le jour,
Prouvez-moi que pour lui vous étes ſans amour.
Suivez-moi dans le Temple, & que par l'hymenée,
Ma fortune s'uniſſe à votre deſtinée.
Content de mon bonheur, je n'examine plus
Si j'avois pour rival Iphiclès ou Médus.
Qu'il renonce à vous voir, qu'il s'éloigne, qu'il fuye !
Je fais tomber ſes fers, & je lui rends la vie.
Songez-y. Je vous laiſſe arbitre de ſon ſort ;
Il me faut aujourd'hui votre main ou ſa mort.

## SCENE XI.

IDALIDE *seule.*

MOi, prendre pour époux l'assassin de mon pere !
Moi, livrer au trépas l'objet qui m'a sçû plaire !
Quelle est de toutes parts l'horreur où je me vois ?
Et que puis-je résoudre en ce barbare choix ?
Le supplice est égal pour mon ame incertaine
De céder à l'amour ou d'écouter la haine.
Que dis-je ? Si l'amour l'emporte dans mon cœur,
Je trahis un Amant, mais je sauve un Vengeur ;
Et si la haine usurpe une entiére puissance,
J'immole ce que j'aime, & trahis ma vengeance.
Ah ! Cruelle Raison, cesse de m'éclairer :
Mon cœur te désavouë & cherche à s'égarer....
Quoi ? Faut-il, malheureuse & trop sensible Amante,
Qu'un magnanime effort t'alarme & t'épouvante ?
Pour sauver ton Amant, ose donner ta main,
Et te punir après en te perçant le sein.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

MEDUS, *Gardes qui paroiſſent d'abord au fond du théatre, & qui ſe retirent enſuite.*

MEDUS *aux Gardes.*


OURQUOI m'arrachez-vous de ces demeures ſombres
Où régnent la terreur, le ſilence & les ombres?
J'en préfere l'horreur à l'éclat odieux
Dont l'or de ce palais frappe & bleſſe mes yeux.
Dieux trop lents à punir, quelle eſt votre juſtice?
Persès vous paroît-il indigne du ſupplice?
Ses forfaits n'ont-ils pas effrayé l'Univers?
Cependant il triomphe, & je ſuis dans les fers.
Faut-il que devant lui traîné comme un eſclave,
Je réponde à la voix d'un Tyran qui me brave?
Un grand cœur, à ce point, ne ſçait pas s'oublier,
Et mon crime eſt trop beau pour m'en juſtifier.

Il redoute Médus, & moi par mon ſilence,
Je veux éterniſer ſa crainte & ma vengeance.
Je mourrai; mais toujours incertain de mon ſort,
Il ne jouira pas du plaiſir de ma mort....
Que fais-je? Sans regret j'abandonne la vie;
Et je laiſſe une Amante à ſon joug aſſervie.
Je cherchois à lui rendre au prix de tout mon ſang,
Sa gloire héréditaire & le ſuprême rang:
Mon trépas eſt ſans fruit, & mon malheur extrême;
J'expire ſans l'honneur de ſervir ce que j'aime.
Mais quel nouveau rayon de lumiére & d'eſpoir!...
Idalide...

## SCENE II.

IDALIDE, MEDUS.

IDALIDE.

Persès m'a permis de vous voir.
Seigneur, j'ai ſçû, pour vous, déſarmer ſa colére:
Jouiſſez librement du jour qui vous éclaire.
Votre ennemi conſent de vous laiſſer partir:
Fuyez, ſans lui donner le temps du repentir.
Le Scythe vertueux, non loin de cette ville,
Dans le ſein de la paix vous offre un ſûr aſyle.
Sur ſes tranquilles bords précipitez vos pas,
Et que la gloire, après, vous rende à vos Etats.

MEDUS.

Pour un infortuné, quelle pitié vous guide?
Deux fois je dois la vie aux bontés d'Idalide.

Hélas, que je vous plains ! Qu'il vous en a coûté
Pour adoucir un cœur ſi plein de cruauté !

IDALIDE.

Pour vous ſauver, Seigneur, eſt-il rien qui m'arrête ?
J'ai détourné le fer levé ſur votre tête.
Toute amertume ceſſe auprès d'un tel bonheur.
N'approfondiſſez pas ce qu'il coûte à mon cœur.
Vos jours ſont le ſeul bien, Prince, qui m'intéreſſe.
Chériſſez mes préſens, conſervez-les ſans ceſſe.
Vous apprendrez bien-tôt quel ſera mon deſtin.
Vous vivrez, vous tiendrez ce bienfait de ma main :
C'en eſt aſſez pour moi. Fuyez de cet empire.
Partez. Je fuis moi-même, & n'ai plus rien à dire.

MEDUS *la retenant.*

Que dois-je ſoupçonner de ces triſtes adieux ?
Des larmes, malgré vous, s'échapent de vos yeux !
Des ſanglots étouffés dans votre bouche expirent !
Vos pleurs & vos regrets à vous trahir conſpirent.
Madame, expliquez-moi d'où vient ce déſeſpoir,
Qu'à peine à mon amour vous laiſſez entrevoir ?

IDALIDE.

Pourriez-vous condamner ma douleur & mes larmes ?
Cher Prince, je vous perds.

MEDUS.

Quelles tendres alarmes !
Ma Princeſſe, portons nos yeux ſur l'avenir.
Les Dieux & ma valeur ſçauront nous réunir.

IDALIDE.

Ah ! Seigneur, la fortune eſt pour moi trop barbare ;
Et ce funeſte jour pour jamais nous ſépare.

MEDUS.

Moi ! Vous perdre à jamais ! Non, Madame, & la mort
Va pluſtôt terminer mon déplorable ſort.

IDALIDE.

Gardez-vous de braver un Tyran qui fait grace,
Et pour en profiter, modérez votre audace.
Vivez, executez ce que j'oſe exiger :
Vivez, réſervez-vous du moins pour me venger.

MEDUS.

De ce langage obſcur diſſipez les ténébres ;
Madame, il forme en moi trop d'images funèbres.
Je frémis... Quoi ? Vos jours ſeroient-ils menacés ?
Vous preſſez ma retraite & vous en gémiſſez ?
De quel nouveau malheur doit-elle être ſuivie ?
De quel prix le Tyran fait-il payer ma vie ?

IDALIDE.

C'eſt à moi de le taire, à vous de l'ignorer.
Vivez : Adieu, cher Prince, il faut nous ſéparer.

*(elle va pour ſortir.)*

## SCENE III.

PERSE'S, MEDUS, IDALIDE, GARDES.

PERSE'S.

MAdame, tout eſt prêt pour ce grand hyménée ;
Les autels ſont parés, la fête eſt ordonnée ;
Le peuple eſt aſſemblé ; l'on n'attend plus que nous.
Allons.

MEDUS.

Qu'entens-je ! Il va devenir votre époux !

IDALIDE *à Médus.*

Laiſſez-moi vous ſauver.

MEDUS.

Ah ! Que pluſtôt la foudre
Eclatte ſur ma tête, & me réduiſe en poudre !
(*à Perſès.*)
C'eſt ainſi qu'un Tyran ſait contraindre les cœurs,
Et ſe fait redouter juſque dans ſes faveurs.
Indigné de tes dons, je renonce à la vie.
Si tu veux être heureux, arme ta jalouſie :
Approche, & viens en moi frapper du coup fatal
Iphicles ou Médus, en un mot, ton rival.

PERSE'S.

Mon rival ! ... Oui, mon cœur à ſa jalouſe rage,
N'avoit déjà que trop ſoupçonné cet outrage.

(*à Idalide.*)
Madame, vos bontés pour un ſi tendre amant,
Régleront les effets de mon reſſentiment.
(*à Médus.*)
Tes vœux ſont exaucés : je t'épargnois à peine ;
J'immolois à l'Amour ma ſureté, ma haine.
Mais je dévoue enfin, ta vie aux Immortels,
Et je verrai ton ſang couler ſur leurs autels.
Gardes, qu'on le reméne, & que l'on avertiſſe
Les Miniſtres chargés des ſoins du ſacrifice.

MEDUS.

C'eſt à toi de trembler, Tyran, puiſqu'en ton cœur
Je laiſſe en expirant un éternel vengeur.
La gloire de ma mort dépend de mon courage,
Et je veux qu'elle ſerve à redoubler ta rage.
(*il ſort avec les Gardes.*)

---

## SCENE IV.

PERSE'S, IDALIDE.

IDALIDE.

IL eſt donc arrêté que la mort d'Iphicles,
Cruel, mettra le comble aux fureurs de Petsés ?
Et tu prétens encor obliger ſon Amante
D'accepter une main de ce meurtre fumante ?
S'il doit perdre le jour, ſi, pour le ſecourir
Tous mes efforts ſont vains : du moins je puis mourir.

Persès, tremble de voir à quel excès je l'aime.
J'osois, pour le sauver, m'avilissant moi-même,
Outrager la nature, en violer la loi,
Et prendre pour époux un Tyran tel que toi.
Si j'osois me porter si loin pour sa défense,
J'oserai plus encor tenter pour sa vengeance.
Tu verras, contre toi, par mes soins assidus,
Des cendres d'Iphiclès renaître cent Médus.
Tu me verras sans cesse ardente à te poursuivre.
Je trâmerai ta mort, si tu me laisses vivre.
Que dis-je?... Viens, Persès, suis mes pas chancelans;
Courons où j'apperçois ces feux éteincelans.
Auprès de ce bucher la victime est ornée;
De lugubres Cyprès sa tête est couronnée;
On la traîne à l'autel : sous le couteau sacré
Va tomber ton Rival sanglant & déchiré.
C'est-là qu'à la lueur du flambeau des Furies,
Je prétens, avec toi, former des nœuds impies :
C'est-là que je consens à te donner la main.
Il faut bien de ton cœur m'assurer le chemin.
Les Filles de l'Enfer me serviront de guides;
Instruite comme il faut traiter les parricides,
Je sçaurai mériter un laurier immortel.
Viens, Persès; à ce prix je t'attends à l'autel.

## SCENE V.

PERSE'S *seul.*

OUi, le ſang & les pleurs ſont les heureux auſpices
Qui rendront les deſtins à mon hymen propices.
Mépriſons des clameurs qui s'exhalent en vain.
D'un rival trop chéri perçons d'abord le ſein.
Idalide en courroux que ſon amour entraîne,
Ne ſera pas toujours ſi ferme dans ſa haine,
Le temps qui détruit tout, tariroit ſeul ſes pleurs;
Le trône achévera de calmer ſes douleurs:
Ou, ſi trop de refus laſſent ma patience,
Le pouvoir ſouverain vaincra ſa réſiſtance.
Les Rois ne ſont pas faits pour ſubir les tourmens
Que l'amour fait ſouffrir aux vulgaires Amans.
Perdons notre ennemi... Mais avant qu'il périſſe,
Je prétends que ſon ſort devant moi s'éclairciſſe;
Et ſi dans Iphiclès je découvre Médus,
Ses amis que je crains ſeront tous confondus;
Je régne en ſûreté. Les ſoupçons & la crainte
Dont mon ame incertaine eſt en ſecret atteinte,
Ces mouvemens cruels que je ne puis dompter,
Sont des oracles ſûrs que je dois écouter.
Pénétrons le myſtére; allons de la Prêtreſſe,
Pour éclairer mes yeux, conſulter la ſageſſe.
Qui peut mieux démêler un ſi grand intérêt?
Allons... Mais je la vois.

## SCENE VI.

MEDE'E, PERSE'S.

MEDE'E.

LE facrifice eft prêt :
Vous étes obéï, Seigneur. Quel téméraire
A pû vous offenfer, ou même vous déplaire ?
Montrez-moi le coupable, & la terre & les cieux
Vont être délivrés d'un objet odieux.
Mais qui peut exciter ce trouble dans votre ame ?
Pourquoi cette fureur ? Vous frémiffez !

PERSE'S.

Madame,
Venez rendre le calme à mes fens éperdus.
J'aime, je fuis trahi : mon rival eft Médus.

MEDE'E.

Médus ! Que dites-vous ? ... J'ai peine à vous entendre.

PERSE'S.

Par les foins de Phorbas les Dieux m'ont fait furprendre
Un fuperbe étranger qu'Idalide en ces lieux
Efpéroit de pouvoir cacher à tous les yeux ;
Et c'eft (le croiriez-vous ?) ce vengeur implacable,
Ce funefte Médus, pour moi fi formidable.

D'épouvante & d'horreur j'en ſuis encor frapé.

MEDE'E.

Se pourroit-il, Seigneur, qu'il vous fût échapé?

PERSE'S.

Non, Madame; en ces murs il eſt chargé de chaînes

MEDE'E.

S'il eſt votre captif, vos alarmes ſont vaines.
Jamais un plus beau jour n'a ſur nous éclaté.
La Loi le ſacrifie à votre ſûreté.
Livrez-moi donc le ſang que ma main doit répandre.

PERSE'S.

Oui, c'eſt Médus: Mon cœur ne ſauroit s'y méprendre.

MEDE'E.

Quoi? Vous doutez encor ſur un point important,
Seigneur, qui ne ſçauroit devenir trop conſtant?
Quelle apparence en vous a fait naître l'idée,
Que l'étranger captif ſoit le fils de Médée?

PERSE'S.

La voix des Immortels qui m'a fait redouter
Les traits que dans le cœur il devoit me porter;
L'avis que j'ai reçû de ſon départ d'Athénes;
Son orgueil menaçant, le mépris de mes chaînes;
Le ſoin que l'on prenoit de le tenir caché,
Et le ſceau du myſtére à ſes pas attaché;
Mon génie alarmé qui fléchit à ſa vûe;
L'horreur dans tous mes ſens malgré moi répandue;
Me ſeroit-il permis, à tant de traits certains,
De méconnoître encor l'ennemi que je crains?

MEDE'E *à part*

Plût aux Dieux !.. Mais hélas ! Le ſort m'eſt trop contraire.
(*à Perſès.*)
Croyez-vous que Médus fût aſſez téméraire,
Seigneur, pour venir ſeul au ſein de vos Etats
Vous combattre, ou pluſtôt ſe livrer au trépas ?

PERSE'S.

L'eſpoir d'une révolte attiroit le perfide.
Les complots factieux des amis d'Idalide,
Mon pouvoir qui s'ébranle, & mes peuples ſéduits ;
Sa naiſſance, ſon nom, c'étoient-là ſes appuis.
Son triomphe étoit sûr, & ma perte infaillible.
Il m'a déjà porté le coup le plus ſenſible.
Vous ſavez qu'Idalide eſt l'objet de mes feux ;
Et trop cher à ſon cœur, il m'enléve ſes vœux.

MEDE'E.

Si vous parlez en maître, à ces vives alarmes
L'hymen fera bien-tôt ſuccéder tous ſes charmes.
Mais votre premier ſoin eſt de connoître mieux,
Si Médus en effet eſt captif dans ces lieux.
L'étranger garde-t-il un ſi profond ſilence ?
Ne vous a-t-il rien dit, Seigneur, de ſa naiſſance ?

PERSE'S.

Il cherche à me tromper, & déguiſe ſon nom..
Il ſe dit Iphiclès.

MEDE'E.

Quoi ? Ce fils de Créon,
Aux fureurs de Médée échapé dans Corinthe ?

PERSE'S.

PERSE'S.

Oui, Madame.

MEDE'E *à part.*

Qu'entens-je! Et quel ſujet de crainte!

PERSE'S.

On dit qu'il pourſuivoit Médée en ces climats,
Où fuyant de la Gréce elle a porté ſes pas.

MEDE'E *à part.*

Ah! Ciel! En quel péril va me jetter ſa vûe!
(*à Perſès.*)
A ce trait l'impoſture eſt aſſez reconnue.
Médée a pour toujours eu ſoin de ſe bannir;
Et Médée à Colchos n'oſeroit revenir.
Vous le ſçavez, Seigneur.

PERSE'S.

Et que ſçai-je, Madame?
De ces obſcurs complots puis-je éclairer la trame?
Environné par tout de traîtres & d'ingrats,
Je puis trouver Médée où je ne l'attens pas.
C'eſt un nouveau ſoupçon qu'il faut que j'éclairciſſe.
Qu'il ſeroit doux pour moi, qu'un même ſacrifice
Pût détruire à la fois mes plus grands ennemis,
Et confondre le ſang de la mere & du fils!

MEDE'E.

L'exemple dangereux d'une Cour infidéle
N'a jamais altéré mon devoir ni mon zéle.
Comptez ſur moi, Seigneur: vous avez vû cent fois
Les Dieux qui s'empreſſoient de répondre à ma voix.

Jusque dans l'avenir je porte la lumiére ;
Je me fais obéir de la nature entiére ;
J'ai sur vos ennemis interrogé les Dieux ;
Le destin de Médée est présent à mes yeux :
Nul autre, mieux que moi, ne peut vous en instruire.
Croyez-la sans asyle, & loin de votre Empire.
Si jamais sa vengeance éclattoit contre vous,
Je vous annoncerois sa présence & ses coups.
Daignez donc vous calmer, lorsque tout vous rassure.
Mais de votre rival connoissez l'imposture.
Par de fausses terreurs il vouloit occuper
L'ennemi qu'il voyoit tout prêt de le fraper.
Il s'est trahi lui-même à force d'artifice,
Et Médus est venu se livrer au supplice.

PERSE'S.

Achevez d'éclaircir ce mystére fatal,
Madame, & prononcez l'arrêt de mon rival.
Vous connoissiez Créon & sa triste famille ;
L'amitié vous lioit à Créüse sa fille,
Et vous m'avez appris quels redoutables feux
La fureur de Médée avoit armés contr'eux.
Il faut donc, pour fixer mon doute & ma vengeance,
Qu'à vos yeux mon captif paroisse en ma présence.
Je sonderai son cœur, vous l'examinerez ;
Et s'il est Iphiclès, vous le reconnoîtrez.

MEDE'E.

(*à part.*) (*à Persés.*)
Je frémis !.. A vos vœux je suis prête à répondre ;
S'il paroît devant moi, je saurai le confondre.

Mais pourquoi tant de ſoins & d'éclairciſſemens?
Médus ſe montre aſſez par ſes déguiſemens.
Le temps eſt précieux: Dans un péril extrême
Le délai de ſa mort peut vous jetter vous-même.
Le peuple qui l'attend comme un libérateur,
Soudain peut l'arracher à votre bras vengeur.
A ce coupable effort vos ſoldats peu contraires
Craindront de ſe baigner dans le ſang de leurs freres.
Vous ſerez ſans défenſe: & cet embraſement,
Seigneur, peut devenir l'ouvrage d'un moment.
Ne réſiſtez donc plus au tranſport qui m'anime;
Et de ce pas au Temple envoyez la victime.

PERSE'S.

Non, Madame, attendons: je veux tout pénétrer,
Voir l'étranger, l'entendre & ne rien ignorer.
Pour garantir mes jours & m'aſſurer l'Empire,
Le ſang ſeul de Médus auroit peine à ſuffire.
Par des traits ſi publics ſa mort doit éclater,
Qu'aux plus lointains climats on ne puiſſe en douter,
Et que mes ennemis ceſſent de me pourſuivre,
N'oſant pas eſſayer de le faire revivre.
Je vais mander les Grands, & veux qu'ils ſoient témoins
Du trépas de Médus reconnu par vos ſoins.

(*il ſort.*)

## SCENE VII.

MEDE'E *seule*.

QUoi? J'aurai vainement épuisé mon adresse?
Je ne puis échaper au péril qui me presse.
Le voile se déchire en présence du Roi:
Mon plus grand ennemi paroîtra devant moi.
Le feu de mes poisons plus actif que la foudre
A détruit sa famille, a mis son trône en poudre;
Et l'excès de ma rage a gravé pour jamais
Dans son cœur ulceré l'image de mes traits.
Il va me reconnoître, & ma perte est certaine.
Serois-je enfin ta proie? O Fortune inhumaine!
Je ne sçais où fixer mes vœux irrésolus:
Tu confonds mon espoir; il ne m'en reste plus. . . .
Que dis-je? & qu'ai-je à craindre? Il me reste Médée.
J'ai sçû vaincre toujours sans être secondée.
Je respire, & je sens mon courage assez fort
Pour balancer les Dieux & triompher du Sort.
Armons-nous seulement d'une audace nouvelle,
Et perdons Iphiclès avant qu'il me décéle.
Oui, prévenons l'auteur d'un si cruel revers,
Qu'il emporte avec lui mon secret aux enfers.
Sous mes rapides coups qu'il trouve un prompt supplice;
Que son destin confus jamais ne s'éclaircisse;

Qu'il paroiſſe toujours Médus aux yeux du Roi,
Et qu'il ne ceſſe pas d'être Iphiclès pour moi.
Le fer doit dans mes mains appuyer l'art de feindre,
Et Médée en péril n'en eſt que plus à craindre.
Allons. Puiſque les Dieux m'ont enlevé mon fils,
Que ſon funeſte nom perde mes ennemis;
Qu'ils en ſoient accablés; qu'il faſſe ma défenſe;
Et plus utile encor, qu'il ſerve à ma vengeance.

*Fin du troiſiéme acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

MEDE'E *armée d'un Poignard.*



ON, je n'ai jamais eu tant d'intrépidité :
Avec ce fer vengeur je ſuis en ſûreté.
L'heure fatale approche ; Iphiclés va paroître :
Mais avant que ſes yeux puiſſent me reconnoître,
Ma main prompte à punir, ſur les bords ténébreux,
Aura précipité ce témoin dangereux.
Aſſûrant à la fois mon ſecret & ma vie,
Je vois de tous côtés ma vengeance aſſouvie ;
Je n'ai plus rien à craindre ; & le ſang d'Iphiclès
Me trace le chemin juſqu'au cœur de Persès.
Achevons.... Mais pourquoi la Princeſſe Idalide
Vient-elle à moi d'un pas chancelant & timide ?

## SCENE II.

IDALIDE, MEDE'E.

IDALIDE.

J'Ose venir, Madame, embraſſer vos genoux :
Dans l'horreur où je ſuis je n'eſpére qu'en vous.
A la pitié pour moi laiſſez toucher votre ame.
J'ai, des plus noirs complots, vû réuſſir la trame :
Ma famille égorgée & les crimes divers,
Qui me firent tomber du Trône dans les fers,
Sont de foibles eſſais de mes tourmens horribles ;
Ce jour m'en fait encor craindre de plus terribles.

MEDE'E.

Madame, comme vous je ſens tous vos malheurs :
Quel autre vous alarme & fait couler vos pleurs ?
Mais ne me cachez rien : parlez ſans défiance.
Je ſuis digne en effet de votre confiance.
Vous avez dû ſentir que j'ai ſouvent pour vous
D'un Roi trop rigoureux adouci le courroux ;
Sans ceſſe votre ſort m'occupe & m'intéreſſe,
Et j'aime à vous marquer la plus vive tendreſſe.
Ne balancez donc point à m'ouvrir votre cœur.

IDALIDE.

C'eſt de vous ſeulement que j'attends mon bonheur.
Mais quel aveu ! . . . Je tremble à m'expliquer, Madame.
La rougeur de mon front, le trouble de mon ame,

Tout ne vous dit-il pas qu'un amour malheureux
Met aujourd'hui le comble à mes destins affreux?

MEDE'E.

Je sçais qu'un Etranger n'a que trop sçû vous plaire;
Et que pour le punir d'une ardeur téméraire,
Le Roi dont tous les vœux sont d'être votre Epoux,
Va le sacrifier à ses transports jaloux.

IDALIDE.

Hélas! vous connoissez la source des alarmes
Qui me font, à vos pieds, répandre tant de larmes.
La mort de ce que j'aime est tout ce que je crains.
Arbitre de ses jours, son sort est dans vos mains.
Vous allez prononcer l'arrêt irrévocable
Qui doit perdre ou sauver un Prince déplorable.
Madame, s'il est vrai qu'une tendre pitié
Pour moi dans votre cœur ait produit l'amitié;
Aux cris de la vertu si vous êtes propice,
Si vous craignez les Dieux vengeurs de l'injustice,
Brisez, d'un Roi captif, les indignes liens,
Sauvez des jours si chers où j'attache les miens:
Protégez l'innocence, & montrez que le crime
Auprès de vous envain reclame sa victime.
Ou si mes tristes pleurs ne peuvent vous toucher,
Pour ce Prince & pour moi n'allumez qu'un bucher.
J'implore vos rigueurs, abhorrant la lumiére:
Mais du moins par pitié frappez-moi la premiére.

MEDE'E.

Vos larmes, de mon cœur, ont trouvé le chemin.
Mais en m'attendrissant quel est votre dessein?

Vous voulez que par moi la vérité trahie
Vous conserve un amant prêt de perdre la vie!
Tous mes vœux sont pour vous : mais il faut demander,
Madame, des bienfaits que l'on puisse accorder.
Oserai je arracher au Dieu des Morts sa proye?
Confondrai-je du Roi l'espérance & la joye?
De trop grands intérêts que je n'explique pas,
Du Grec que vous aimez décident le trépas.
Laissez aux malheureux leur triste destinée:
La vôtre désormais doit être fortunée;
Le temps n'en est pas loin, vos malheurs vont cesser;
Le Trône vous attend, j'ose vous l'annoncer.
Triomphez seulement d'un amour inutile,
Et flattez-vous d'un sort glorieux & tranquile.

IDALIDE.

Juste Ciel! Je frémis! Quel avenir affreux!
Pouvez-vous accabler un cœur si malheureux?
Mais puisqu'à vous fléchir je ne dois plus m'attendre,
Puis-je espérer qu'au moins vous daignerez m'apprendre
Si du fils de Créon les traits vous sont connus.

MEDE'E.

Oui, sans doute.

IDALIDE *à part.*

Je tremble & ne me soutiens plus!

MEDE'E.

Pourquoi me déguiser les secrets de votre ame?
Vous parlez d'Iphiclès, & vous sçavez, Madame,
Qu'il s'agit de Medus qui, pour tromper Persès,
Prétendoit se cacher sous le nom d'Iphiclès.

IDALIDE.

Vous êtes dans l'erreur : aux coups du Sort en butte ;
Je ne sçais, ne vois rien qui ne me persécute.

---

## SCENE III.

PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE, PHORBAS, Suite de Grands Seigneurs.

PERSE'S *à Medée.*

MAdame, on va livrer la victime en vos mains :
Aux yeux de mes sujets vous ferez ses destins.
(*aux Grands.*)
Vous de qui je reçois l'éclat qui m'environne,
Généreux défenseurs des droits de ma Couronne,
Soyez tous attentifs. Ce jour doit à jamais
Assurer mon pouvoir, & cimenter la paix.
A servir mes desseins la fortune constante
A, par de nouveaux soins, prévenu mon attente.
Jugez de ses faveurs : Médus est dans mes fers.
Il s'envelope envain de mensonges divers ;
L'Interprette des Dieux, si-tôt qu'il va paroître,
Confondra l'Imposture, & le fera connoître.
Au repos de l'Etat j'abandonne son sang,
Et vous verrez le fer lui déchirer le flanc.

IDALIDE *à Persès.*

Seigneur, je céde au sort : soumise & gémissante,
J'ose vous implorer d'une voix suppliante.

Au lieu de m'accabler, essayez désormais,
Sur un cœur généreux, le pouvoir des bienfaits.
Voulez-vous, sur moi-même, étendre votre empire?
Désarmez vos rigueurs: tout mon courroux expire.
De nos malheurs passés n'accusant que le Sort,
Je deviendrai le prix d'un héroïque effort.
S'il est vrai qu'avec moi l'hymen puisse vous plaire,
Idalide à vos vœux cesse d'être contraire;
Tous mes jours vous seront consacrés à jamais;
Votre félicité bornera mes souhaits.
Conservez l'Arménie, ainsi que la Colchide;
Je vous en fais le maître & l'Epoux d'Idalide:
Mais épargnez les jours d'un Prince infortuné,
Par vos jaloux transports à mourir condamné.
Vous détruirez en moi, par ce trait de clémence,
Tout autre sentiment que la reconnoissance;
Et vous me forcerez à respecter en vous
Un Roi digne du trône, & d'être mon époux.
Eloignez l'étranger des yeux de la Prêtresse;
Qu'il parte en ce moment, qu'il rejoigne la Grece.
Vous aviez accordé ce bienfait à mes vœux:
Peut-on se repentir d'un effort vertueux?

PERSÉS.

Madame, il n'est plus temps: le pouvoir de vos larmes
Me faisoit négliger de premieres alarmes;
Mais de nouveaux soupçons toujours plus agité,
Je dois approfondir enfin la vérité.
L'interêt de l'Etat veut que Médus périsse:
Nous le découvrirons malgré son artifice,

Et plus de ce myſtere on détourne mes yeux ;
Plus je dois y porter un regard curieux.

MEDE'E.

Ecoutez-moi, Persès, & vous Grands de l'Empire.
Tremblez, foibles humains : c'eſt le Ciel qui m'inſpire.
Le deſtin de Médus ne dépend plus du Roi :
Les Dieux, pour le regler, s'en repoſent ſur moi.
Sur l'hommage éclatant de ce jour ſanguinaire,
J'ai conſulté Diane au fond du Sanctuaire.
La Déeſſe, pour lors, n'a point avec bonté,
De ſes auguſtes traits temperé la fierté.
Mais le front menaçant, & le regard farouche,
Un diſcours foudroyant eſt ſorti de ſa bouche.
De ſon Temple ébranlé la voûte a retenti,
Et j'ai crû voir ſon bras ſur nous appeſanti.
Ce courroux imprévû n'a ſçû que trop m'apprendre
Qu'elle n'accepte point le ſang qu'il faut répandre.
Dans le trouble où me plonge un ſi fatal revers ;
Mes imprécations ont recours aux Enfers ;
J'en invoque le Dieu qui paroît plus propice ;
Il ne rejette pas un ſanglant ſacrifice.
Par d'horribles ſermens j'ai dévoué d'abord
L'ennemi du public au ſejour de la Mort ;
Et vous allez me voir dans l'ardeur qui m'anime,
Dès qu'il va ſe montrer, immoler la victime.

## SCENE IV.

MEDUS, PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE, PHORBAS, GARDES.

PERSE'S, *montrant Médus à la Prêtresse.*

FRappez.

MEDE'E *s'avance le poignard à la main.*

Que vois-je? O Ciel! Où m'allois-je emporter?

MEDUS.

Quelle main sur mes jours étoit près d'attenter?

MEDE'E *jette le poignard.*

Redoutable instrument d'une juste vengeance,
Toi qui punis le crime, épargne l'innocence.

MEDUS *s'avançant près de Médée.*

Madame. . . .

MEDE'E *à Médus.*

C'est assez: je connois votre sort,
Et le Ciel, par mes soins, vous arrache à la mort.

(*A Persès.*)

La fortune du Prince est enfin décidée.
Vous voyez Iphiclès, l'ennemi de Medée,
Seigneur, qui sur ces bords, croyant la rencontrer,
Venoit pour la punir, & vous en délivrer.
Diane & moi, Seigneur, protegeons sa jeunesse.
Qu'il soit libre: ouvrez-lui les chemins de la Grece,

Et soyez satisfait du prix, qu'à votre amour,
Idalide a promis pour lui sauver le jour.
Mais ne vous flattez pas que, blessant la justice,
J'offre aux Dieux Infernaux un si grand sacrifice.
En vous prêtant mon bras, s'il faut me signaler,
Livrez-moi des Mortels que je puisse immoler.

MEDUS.

Votre pitié, Madame, est pour moi trop cruelle:
Je serai plus heureux dans la nuit éternelle.
Le sang dont je suis né, vous ne l'ignorez pas,
N'a jamais redouté les horreurs du trépas.
Je préfere la mort à l'infortune extrême,
De vivre & de gémir privé de ce que j'aime.

MEDE'E.

Quelle foiblesse! O Ciel! vous n'en rougissez point?
Se peut-il que l'amour vous aveugle à ce point?
Devez-vous négliger le soin de votre vie?
Ah! vous mériteriez qu'elle vous fût ravie.
Songez aux grands destins qui vous sont annoncés,
Et voyez quel devoir, & qui vous trahissez.

MEDUS.

De l'éclat des grandeurs je ne suis point avide:
Tout est perdu pour moi si je perds Idalide.
Laissez-moi de Médus le nom que je cheris,
Puisqu'une prompte mort en doit être le prix.

PERSE'S.

Madame, ç'en est trop: que mon Rival périsse!
Et ne différons pas un si juste supplice.

Si le nom de Médus a pour lui tant d'appas,
Qu'il ſoit Médus pour nous juſqu'après ſon trépas.

MEDE'E.

(*à Médus.*)

Si vous êtes Médus, il faut nous ſatisfaire :
Il faut nous dévoiler le ſort de votre mere.
Vous aviez dans ces lieux compté ſur ſon ſecours :
Médée eſt à Colchos, & veille ſur vos jours.
Aux vengeances du Roi dénoncez-la vous-même;
Ce trait marqueroit mieux un déſeſpoir extrême.
Quoi? Vous n'oſez répondre? Et votre étonnement,
De votre eſprit confus montre l'égarément?

(*à Persès.*)

Seigneur, n'écoutons plus un amant téméraire,
Qui, pour trouver la mort, brave votre colére :
Mépriſez ſon orgueil; ordonnez ſeulement
Qu'il ſoit dans le Palais gardé ſoigneuſement.
S'il nous montre en ce jour une audace invincible,
Le temps à nos deſſeins le rendra plus fléxible.

PERSE'S.

(*à ſa Cour.*) (*à ſes Gardes.*)

Qu'on ſe retire : & vous, Gardes, obéiſſez.

IDALIDE *à part.*

De quel péril, ô Dieux! vous nous garentiſſez!

## SCENE V.

PERSE'S, MEDE'E.

PERSE'S.

ENfin nous sommes seuls ; & devant vous, Madame ;
Sans crainte & sans péril, je puis ouvrir mon ame.
C'est pour paroître juste, & me déguiser mieux,
Que j'ai feint d'épargner un Rival odieux :
Mais il faut que le fer en secret m'en délivre :
Je ne puis être heureux, s'il ne cesse de vivre.

MEDE'E.

Et son éloignement ne vous suffit-il pas?

PERSE'S.

Quand il seroit, Madame, aux plus lointains climats ;
(Faut-il qu'ainsi l'amour change une ame intrépide ?)
Je le craindrois encore dans le cœur d'Idalide.
Il auroit tous ses vœux ; & mes transports jaloux
Corromproient le bonheur de me voir son époux.

MEDE'E.

Quoi ! Vous avez, Seigneur conçû cette espérance,
Qu'immolant Iphiclès dans l'ombre & le silence,
Vous ferez à jamais votre félicité ?
Mais à qui son trépas sera-t-il imputé ?
Si Colchos le sépare à jamais de la Gréce,
N'accusera-t-on pas votre main vengeresse ?

C'est

C'eſt alors qu'Idalide, exhalant ſon courroux,
De reproches amers s'armera contre vous.
Plus le ſang d'un Rival excitera ſes larmes,
Plus vous éprouverez de cruelles allarmes.
Mais, ſi par vous, Seigneur, de Colchos écarté,
Il vous devoit le jour avec la liberté,
Vous la verriez ſenſible à ce trait de clémence,
Et l'amour naître enfin de la reconnoiſſance.
Croyez-vous que les Grecs, ces Peuples aguerris,
Si jaloux de leur gloire, & dans l'orgueil nourris,
De la mort de leurs Rois vous pardonnant l'outrage,
Laiſſent ſur cette honte endormir leur courage?
Et ne craignez-vous pas qu'ils ne couvrent les eaux
De Combattans, de feux, d'armes & de vaiſſeaux,
Pour laver dans le ſang une coupable offenſe,
Et vous ſacrifier vous-même à leur vengeance?

PERSE'S.

D'un conſeil que je vois tendre à ma ſûreté,
Je goûte la ſageſſe, & ſens l'utilité:
Mais mon cœur dévoré d'une jalouſe rage,
Demande une victime, & s'excite au carnage.
L'indulgence eſt pour moi d'un augure fatal.
Je hais plus Iphiclès, qu'on n'abhorre un rival:
Du ſang qui coule en lui, l'ardente ſoif me preſſe;
Et le ſang de Médus, que je pourſuis ſans ceſſe,
Ne me plairoit pas mieux à verſer que le ſien.
Du moins, c'eſt Iphiclès? Vous le connoiſſez bien?
Le temps n'a point en vous affoibli ſon image?
Ses traits vous ſont preſens? Votre ſeul témoignage

Diffipe le foupçon dont je me fens fraper.
Vous êtes fûre enfin de ne vous pas tromper?

MEDE'E.

Comptez qu'il m'eft connu, Seigneur, dès fa naiffance:
Mais que dois-je penfer d'un difcours qui m'offenfe?

PERSE'S.

Pardonnez les erreurs d'un Roi trop malheureux,
Dont le cœur eft fans ceffe incertain dans fes vœux.
Plus je cherche la paix, plus le fils de Médée
Eft, pour me l'arracher, préfent à mon idée.
Tout ce qui m'environne, & tremble à mon afpect;
Ma Cour, ma Garde même, enfin tout m'eft fufpect.
Envain nous fommes Rois, s'il eft toujours des traîtres,
Qui près de nous cachés, de nos jours font les maîtres.
Mais que veut Nabarsès? La Pâleur & l'éffroy
Paroiffent fur fon front!... Quel préfage pour moi!

---

# SCENE VI.

NABARSE'S, PERSE'S, MEDE'E.

NABARSE'S.

DES vaiffeaux étrangers, à la faveur de l'Onde,
Seigneur, ont de ces bords troublé la paix profonde:
Il en fort des foldats, dont les cris confondus
Répandent la terreur, & le nom de Médus.

Leur troupe qui s'augmente, inonde le rivage ;
Et, la flâme à la main, y porte le ravage.

PERSE'S.

Rangeons ſous leurs drapeaux mes ſoldats diſperſés ;
Et périſſent les Grecs dans les flots renverſés.

NABARSE'S.

Vos Troupes vont agir, & Phorbas les raſſemble.

PERSE'S.

C'eſt aujourd'hui qu'il faut vaincre, ou périr enſemble :
Marchons.

MEDE'E.

Eh ! bien, Seigneur, ce récit vous fait voir
S'il eſt vrai que Médus ſoit en votre pouvoir.

PERSE'S.

Je ne bornerai plus pour vous ma confiance.
Diſpoſez du Palais, Madame, en mon abſence ;
J'y laiſſe Nabarsès à vos ordres ſoûmis,
Qui défendra ces murs contre nos Ennemis.
Envoyez ſur mes pas les nombreuſes Cohortes,
Qui du Temple en ce jour ont occupé les portes.
Allons.

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

MEDE'E, NABARSE'S.

MEDE'E.

L'Heure est venuë où s'accomplit enfin
Ce que j'ai révelé des decrets du Destin.
Le Tyran va périr : vous changerez de Maître,
Je vous l'avois promis, & Médus va paraître.
Vous m'avez, Nabarsès, engagé votre foi :
Je la reclame : il faut vous signaler pour moi.

NABARSE'S.

N'épargnez pas un sang que vous sçûtes défendre,
Quand Persès furieux brûloit de le répandre.
Madame, que faut-il entreprendre ? J'y cours.
A Médus, à mon Roi je consacre mes jours.
Je serai trop heureux d'abandonner la vie,
Si je vois, en mourant, tomber la tyrannie.

MEDE'E.

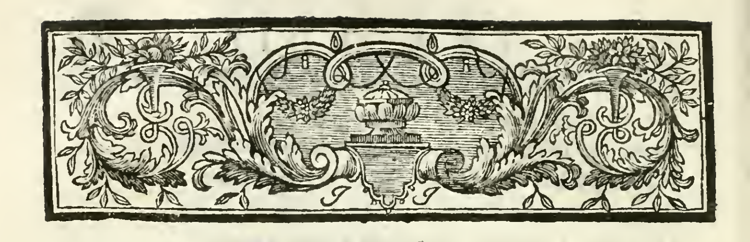
Que cette noble ardeur augmente mon espoir!
Vous n'êtes pas le seul qu'anime le devoir.
Persès éprouvera si les cœurs magnanimes
Sont faits pour apuyer ses fureurs & ses crimes.
Pour livrer la victime à mon ressentiment,
J'ai sçû tout préparer : profitons du moment.

Persès qui va combattre un terrible adverſaire,
N'a dû laiſſer ici que la Garde ordinaire.
Vous qui la commandez, & qui de vos Soldats
Pére & Maître à la fois, diſpoſez de leurs bras,
Formez des plus hardis une brave cohorte,
Qui prête à m'obéïr m'attende à cette porte.

(*Elle montre la porte de la Salle qui eſt du côté du Palais.*)

Ceux qui gardent le Temple, en ſecret mécontens,
Seconderont l'ardeur de vos fiers Combattans,
Et moi-même je vais les ranger ſous les armes,
Non pour joindre Persès au milieu des alarmes,
Mais pour lui diſputer la retraite d'un Fort,
Où des Grecs triomphans il braveroit l'effort.
Enfin de l'Etranger allez rompre les chaînes.
J'aſpire, Nabarsès, à terminer ſes peines.
Mais du grand intérêt qui nous agite ici,
Songez que par moi ſeule il doit être éclairci.
Qu'il ſe rende en ces lieux, & je reviens l'attendre.
Contre un Uſurpateur oſons tout entreprendre.
Quand on eſt opprimé par de tels ennemis,
La force, la ſurpriſe, & l'art, tout eſt permis.

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

### MEDE'E.


Es ordres sont donnés : tout va changer de face.
Médus, de ses ayeux, va reprendre la place.
Le piége & le trépas enveloppent Persès,
Et tout, jusqu'à son cœur, m'ouvre un facile accès.
Il viendra, ce moment si cher à ma vengeance :
Que ses charmes sont doux ! Je les goûte d'avance.
Toi, mon fils, que les Dieux du naufrage ont sauvé,
Dans quel nouveau péril t'ai-je enfin retrouvé !
La fureur du Tyran à ta perte animée,
Et moi, pour te fraper, la main d'un fer armée.
A peine, de l'adresse empruntant le secours,
Ai-je pû réussir à conserver tes jours.
Ah ! Qu'il vive & qu'il régne ! Une tête si chére
Ne sauroit trop coûter de travaux à sa mere !

Mais nos Grecs ſont aux mains ; & les cris du ſoldat
Juſque dans ce palais annoncent le combat.
Faut-il que ſi long-temps la victoire incertaine
Héſite à ſeconder mon courroux & ma haine ?
Et l'Ennemi commun devroit-il aujourd'hui
Trouver tant de guerriers qui périſſent pour lui ?
Fatal aveuglement ! . . .

## SCENE II.

IDALIDE, MEDE'E.

IDALIDE.

Je vous cherche, Madame
Je ne puis vous cacher les tranſports de mon ame.
Quel changement ſubit ! Vous me faiſiez trembler.
Et de joie auſſi-tôt vous m'avez ſçû combler.
Du plus affreux péril délivrer ce que j'aime,
C'eſt par un même ſoin m'en retirer moi-même.
Si-tôt que la victime a paru devant vous,
Quel pouvoir inviſible a détourné vos coups ?

MEDE'E.

Il eſt cher à mon cœur : l'intérêt le plus tendre,
Au péril de mes jours, m'engage à le défendre :
Vous n'étes pas unis par un plus fort lien.
Mais votre amour pour lui n'alarme pas le mien.

Je vois avec tranſport l'union de vos ames.
Puiſſe bien-tôt l'hymen accroître encor vos flâmes!
Je vous le réſervois en ſecret pour époux,
Ma fille, & c'eſt le ſeul qui ſoit digne de vous.

IDALIDE.

Ces tendres mouvemens ont droit de me confondre.
J'en ignore la cauſe, & ne puis vous répondre.
Je conſens que pour moi tout ſoit myſtérieux:
Je reçois vos bontés, & je ferme les yeux.
Ma raiſon ſe perdroit parmi tant de contraſtes.
Faites des changemens célébres dans nos faſtes;
Diſpoſez de l'Etat, & ne ceſſez jamais
De protéger des cœurs touchés de vos bienfaits.

MEDE'E.

Soyez de mes ſecours aſſurés l'un & l'autre.
Je ne veux que former ſon bonheur & le vôtre.
Le mien même en dépend... Médus que j'aperçoi,
Si vous me ſoupçonnez, vous répondra de moi.

---

## SCENE III.

MEDUS, MEDE'E, IDALIDE.

MEDE'E.

LE Deſtin qui pour nous adoucit ſa colere,
Permet que je t'embraſſe, ô mon fils!

MEDUS.

O ma mere!

MEDE'E.

Qu'il m'eſt doux de pouvoir au gré de mes deſirs,
De mon fils, dans mon ſein, recueillir les ſoupirs!

MEDUS.

Trop long-temps dans mon cœur la nature contrainte
Auprès de vous enfin peut éclatter ſans crainte.
C'eſt elle qui vous offre & ma joie & mes pleurs;
Et je ſens devant vous ceſſer tous mes malheurs.

IDALIDE *à Médée.*

Je vous rends par mon trouble un hommage ſincére.
Les Dieux me font en vous retrouver une mere.

MEDE'E.

Ma tendreſſe pour vous ne s'épuiſera point,
Ma fille, & je rends grace au Ciel qui nous rejoint.
Mais la foudre étincelle encor ſur notre tête,
Médus, & nous devons conjurer la tempête.
Démarate & vos Grecs ont attaqué Persès;
Volez à leur ſecours, & faites vos ſuccès.
A force de vertus méritez la Couronne;
Et ne vous fiez pas au ſang qui vous la donne.

## SCENE IV.

NABARSE'S, MEDE'E, MEDUS, IDALIDE.

NABARSE'S.

PErsès défait, Madame, a vû de toutes parts
Les chefs & les ſoldats quitter ſes étendarts.
Mais ce revers n'a point ébranlé ſon courage.
La prudence l'éclaire au milieu de ſa rage;
Et de ce qui lui reſte il forme un corps ſerré,
Qui s'avance, recule, & tient ferme à ſon gré.
Soutenu de ce corps & de ſa Garde Scythe,
Il repouſſe les Grecs ardens à ſa pourſuite,
Et revient plus terrible occuper ce palais,
Défiant l'Ennemi de l'y forcer jamais.
Pour nous encourager par un fidéle exemple,
Des Scythes détachés ſont entrès dans le Temple:
Mais placés au milieu des ſoldats conjurés,
On les déſarmera, quand vous le preſcrirez.
Enfin, de le trahir, le Tyran vous ſoupçonne.
Aux plus noirs attentats ſon ame s'abandonne.
Il vient de s'engager, & même avec ſerment,
A vous ſacrifier à ſon reſſentiment.
Il faut le prévenir, Madame; le temps preſſe.
Dites un mot: lancez la foudre vengereſſe.

MEDE'E.

Appellez ces Guerriers dont vous avez fait choix,
Nabarsès, pour punir l'assassin de nos Rois.

(*La porte du milieu s'ouvre, & l'on voit une troupe de soldats, dont plusieurs entrent dans la salle.*)

(*aux Troupes.*)

Vous, qui las de subir le joug qui nous opprime,
Brûlez de couronner votre Roi légitime,
Reconnoissez Médus : il vient vous protéger.
Secondez votre Maître, & courez le venger.

(*Un Sacrificateur lui apporte une épée.*)

Toi, mon fils, dans tes mains je remets cette épée,
Qui par les noires Sœurs dans le Stix fut trempée.
Punis le parricide, & fais voir à Persès
Qu'il nous reste un vengeur digne du sang d'Ætès,

(*aux soldats.*)

Vous le verrez toujours guidé par la victoire,
Fiers Guerriers, vous ouvrir le chemin de la gloire.

MEDUS *aux Troupes.*

L'Ennemi n'est pas loin : Médus est votre Roi;
Vous connoissez Persès; il suffit; suivez-moi.

## SCENE V.

MEDE'E, IDALIDE, NABARSE'S.

MEDE'E *à Nabarsès.*

Vous, allez dans le Temple, & désarmez les Scythes.
Que nul mortel ne puiſſe en franchir les limites.
Faites-y proclamer pour ſouverain mon fils,
Que les Miniſtres ſaints à leur Roi ſoient ſoumis.

(*il ſort.*)

## SCENE VI.

MEDE'E, IDALIDE.

IDALIDE.

L'Avenir s'offre à moi ſous un heureux auſpice;
Madame, aux grands efforts la Fortune eſt propice.
Le Tyran doit périr: & je ne ſais pourquoi
Un mouvement de crainte agit encor ſur moi.
La gloire de Médus nous peut coûter des larmes;
Je crains ſon infortune & le deſtin des armes.

MEDE'E.

Si le peril eſt grand, il eſt digne de lui.
Quelle foule d'objets lui ſervira d'appui!

Une mere en péril, la ſuprême puiſſance,
L'amour, la liberté, la vie & la vengeance.
Un vil mortel, plongé dans un lâche repos,
Avec tant de ſecours deviendroit un héros.
Quels efforts glorieux ne doit-on pas attendre
Du ſang des Dieux, inſtruit dès l'âge le plus tendre,
Par l'exemple d'un frere à purger l'univers
Des monſtres que vomit le courroux des Enfers?
Il ſaura triompher, Madame, & j'oſe croire
Que nous recueillerons les fruits de ſa victoire.

---

# SCENE VII.

## DIRCE', MEDE'E, IDALIDE.

DIRCE'.

MAdame, un Garde vient de s'approcher de moi.
Que la Prêtreſſe fuye (a-t-il dit plein d'effroi.)
A peine pourra-t-elle échaper à ſa perte.
De ſes projets hardis la trame eſt découverte.
Le chef des Grecs eſt pris; & le Roi furieux,
Avec toute ſa garde eſt rentré dans ces lieux.
Déjà les Ennemis en ménaçoient l'enceinte:
Mais ils ſont conſternés, & Persès eſt ſans crainte.
Il me quitte à ces mots.

MEDE'E.

Le chef des Grecs eſt pris?

Médus? . . .

IDALIDE.

O Sort cruel !

MEDE'E.

D'où me vient cet avis ?

( *à Dircé.* )

Connois-tu l'émiſſaire ? Et n'eſt-ce point un traître ?

DIRCE'.

Dans le Temple, ſouvent mes yeux l'ont vû paraître.
Madame, il n'a voulu me parler qu'en ſecret,
Et ſembloit pénétré de zéle & de regret.

IDALIDE.

Vous étes ſans défenſe, & Persès vous menace :
Qui peut de ſes fureurs vous garentir ?

MEDE'E.

L'audace.

IDALIDE.

Ah, ciel ! Vous prétendez attendre ici ſes coups ?
Pour ſecourir un fils, du moins conſervez-vous.
Portons en d'autres lieux l'eſpoir de la vengeance ;
Les Peuples à l'envi prendront notre défenſe.
Soulevons tout l'Empire, & contraignons Persès
A nous rendre Médus pour obtenir la paix.

MEDE'E.

Un ſecours ſi tardif deviendroit inutile,
Madame, & ce lieu même eſt notre ſeul aſyle.
L'avis peut être faux : pour lire dans mon cœur,
Le Tyran ſoupçonneux peut en être l'auteur.
Il faut nous éclaircir du ſort de l'entrepriſe,
Et craindre ſeulement le piége & la ſurpriſe.

IDALIDE.

Et vous avez, Madame, appris de Nabarsès
La nouvelle fureur où se livre Persès.

MEDE'E.

La prise de Médus ne l'a donc pas fait naître.
Il est libre, & Persès ne sera point son maître.
Sa valeur m'en répond : pour moi, jusqu'à la fin
Je dois avec courage attendre son destin.

## SCENE VIII.

PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE, *un très-petit nombre de Gardes.*

PERSE'S.

Redoute mes fureurs, odieuse Prêtresse :
Tu n'as plus de ressource en ta coupable adresse.
Sous un zéle imposteur ton infidélité
Abusa trop long-temps de ma crédulité.
Ta haine devoit-elle à ce point se contraindre ?
Est-ce aux piéds des autels qu'on apprend l'art de feindre ?
De forfaits en forfaits par tes soins égaré,
J'ai répandu l'horreur & le sang à ton gré ;
Et mes Peuples trompés m'ont chargé de tes crimes.
Tu me comptois moi-même au rang de tes victimes.
C'est par tes noirs complots qu'on m'abhorre & me fuit ;
Ma perte est ton ouvrage, & ton art a séduit

Ces Guerriers, autrefois ſuivis de la victoire,
Qui viennent de trahir mon attente & leur gloire.
Les Grecs par ton intrigue ont envahi ces bords.
Mais ils ſont confondus, & tous leurs vains efforts,
Ni les droits attachés au ſacré miniſtére,
Rien ne peut te ſauver de ma juſte colére.
Ma proye eſt dans mes mains & n'échapera pas.

MEDE'E.

Tu m'imputes, Persès, les plus grands attentats:
Et mon ame tranquille aux remords ſe refuſe.
Prouve-moi les forfaits dont ta bouche m'accuſe;
Et nous verrons après ſi j'ai trahi ma foi,
Si Persès eſt mon maître, & ce que je lui dois.

PERSE'S.

J'attends le chef des Grecs; il doit ſeul te répondre.
Hé, bien? Que faudra-t-il encor pour te confondre?
Pourras-tu récuſer un témoin qu'aujourd'hui
J'aurois privé du jour ſans ton perfide appui?

MEDE'E *à part.*

O mon fils!

IDALIDE *à part.*

Je ſuccombe à ma douleur mortelle!

PERSE'S.

Le ſort, pour adoucir ma diſgrace cruelle,
Une ſeconde fois l'a livré dans mes mains.
L'ardeur de me pourſuivre a trahi ſes deſſeins.
Avec peu de ſoldats en ces murs il s'engage.
Le péril qui le preſſe augmente ſon courage.

Sa troupe téméraire expire ſous nos coups.
Seul, il oſe long-temps réſiſter contre nous.
On le ſaiſit enfin. Dieux ! Quelle eſt ma ſurpriſe,
Lorſque je reconnois pour chef de l'entrepriſe,
Ce Grec dont ce matin je ſoupçonnois la foi,
Qui s'eſt entretenu ſi long-temps avec toi,
Que j'ai trop épargné ſur un faux témoignage,
Et que j'ai ſeulement banni de ce rivage!
Il vient, & ſes regards vont rencontrer les tiens;
Je verrai de quel front tu ſoutiendras les ſiens;
Et je n'ai d'un inſtant différé ton ſupplice,
Que pour faire périr à tes yeux ce complice.

MEDE'E.

Ton diſcours me raſſure, & je ne te crains plus.
Tu n'as en ton pouvoir qu'un ami de Médus.

## SCENE IX.

PHORBAS, PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE. GARDES.

PHORBAS.

IPhiclès, appuyé d'une troupe rébelle,
Vient d'attaquer, Seigneur, votre Garde fidéle.
Le palais eſt forcé; déjà de toutes parts
Les Grecs victorieux inondent ces remparts.
Leur chef eſt délivré : rien n'échape à leur rage.
Qui pourroit, d'Iphiclès, balancer le courage?

Tous vos Scythes, Seigneur, ſont tombés ſous ſes coups.
A peine ai-je pû ſeul pénétrer juſqu'à vous.
Son regard & ſa main ſont l'éclair & la foudre.
Cédez à ſa fortune.

PERSE'S.

Et puis-je m'y réſoudre ?

PHORBAS.

Le Temple qui vous reſte en ce malheur nouveau ...

PERSE'S.

Allons, que ſes débris me ſervent de tombeau.
*( à ſes Gardes. )*
Gardes, que dans le Temple on traîne la Prêtreſſe.

---

# SCENE X.

NABARSE'S, *arrive du côté du temple avec pluſieurs ſoldats.* PHORBAS, PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE, GARDES.

MEDE'E *apercevant Nabarsès.*
*( à Persès. )*
TU n'éviteras point la foudre vengereſſe.

NABARSE'S.

Le Temple & ce Palais ont pour maître Médus.
Nous lui ſommes ſoumis.

MEDE'E.

Et tu ne régnes plus.

PERSE'S.

Déteſtable complot !

MEDE'E.

La céleſte Juſtice

Pour toi de tous côtés ouvre le précipice.

Tu n'as plus de refuge, & ce lieu t'eſt connu.

PERSE'S.

A quel comble d'horreur ſuis-je donc parvenu ?

MEDE'E.

De tes crimes affreux ces murs portent l'empreinte ;

La nature outragée y forme encor ſa plainte.

Ta rage s'immola ton frere Alodetès,

Sur ces marbres couverts déjà du ſang d'Ætès ;

Et dans ce lieu témoin de tant de parricides,

Le Ciel te livre en proye aux noires Euménides.

## SCENE DERNIERE.

MEDUS, DEMARATE, *troupe de Grecs & de ſoldats du pays qui ont tous l'épée à la main*, NABARSE'S, PHORBAS, PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE, GARDES.

MEDUS.

TOut fléchit ſous ma loi, Madame, à nos ſuccès ;
Il ne manque aujourd'hui que le ſang de Persès.
Quel bonheur que mon bras à force de carnage,
Juſqu'au fond du palais m'ait ouvert un paſſage !

Les Dieux y retenoient la victime à vos piéds;
Et ses crimes seront par le fer expiés.

MEDE'E.

(*à Persés.*)
Tremble. Tu vois mon fils, & reconnois Médée.

PERSE'S.

Dieux ! De quelle fureur mon ame est possédée ?
C'est aux plus vils mortels à craindre le trépas.
Je n'ai point fait de grace, & je n'en attends pas.
Si tout m'est enlevé, mon courage me reste;
Et je suis libre encor dans ce moment funeste.
Je ne me plaindrai point des cruautés du Sort;
Il me trahit en vain; j'ai le choix de ma mort.

(*il se tuë.*)

MEDE'E.

La gloire de ce jour passe mon espérance.
Mon fils régne, & mon cœur jouit de sa vengeance.

*FIN.*

## APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Médus, Tragédie ;* je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Fevrier 1739.

*Signé*, CREBILLON.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui avoit été mis en main un Ouvrage, qui a pour titre, *Nouveau Théatre François, ou Recüeil des plus nouvelles Pieces, repreſentées à Paris ;* qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Ex-

posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires conttefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancellier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancellier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes, Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-huit; & de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 105. F° 93. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 26. *Septembre* 1738. Signé, LANGLOIS, *Syndic.*



# SUITE DES THEATRES

## ET PIECES NOUVELLES

Que l'on peut trouver chez PRAULT fils, Libraire Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, 1739.

LE Théatre François, ou Recüeil des meilleures Pieces de l'ancien Théatre, *Paris*, 1737. 12. vol. in 12.
Les Théatres de Pierre & Thomas Corneille, derniere Edit. 1738. 12 vol.
Les Oeuvres de Moliere, dern. Edit. 1739. 8. vol.
Les Oeuvres de Racine, dern. Edit. 1736. 2. vol. *figures*.
Le Théatre de Quinault, 1739. 5. vol.
Oeuvres de Campistron, 1739. 2. vol.
Théatre de Montfleury, 1739. 2. vol.
Oeuvres de Renard, 1731. 5. vol.
Oeuvres de Théatre de Hauteroche, 1736. 3. vol.
Théatre de Boursault, 1722. 3. vol.
Oeuvres de Champmeslé, 1735 2. vol.
Théatre de Baron, 1735. 2. vol.
Théatre de Poisson, 2. vol.
Oeuvres de Pradon, 1. vol.
Théatre de La Fosse, 1. vol.
Théatre de Legrand, 1731. 4. vol.
Oeuvres de Riviere du Fresny, 1731. 6. vol.
Oeuvres de Théatre de la Mothe, 2. vol. in 8°.
Oeuvres de M. de Crebillon, 1737. 2. vol.
Théatre de M. de Voltaire, 2. vol. in 8°.
Oeuvres de Théatre de M. Nericault Destouches, 1736. 3. v.
Oeuvres de M. Brueys, in 12. 3. vol.
Oeuvres de M. de la Grange-Chancel, 1734. 3. vol.
Recüeil des Pieces de M. de la Chaussée, 1. vol.
Recüeil des Pieces de M. Piron, 1. vol. in 8°.
Recüeil de Pieces de M. de Marivaux, tant du Théatre François que du Théatre Italien, 6. vol.
Le Théatre François & Italien de M. de Boissy, 5. vol. in 8°.
Recüeil de Pieces de M. Fagan, 1. vol. in 8°.

Oeuvres de M. l'Abbé Nadal, 1739. 3. vol.

Le nouveau Théatre François, ou Recueil des meilleures Pieces representées depuis quelques années, 1739. 2. vol. in-8°. contenant,

| *Tome premier.* | *Tome second.* |
|---|---|
| Sabinus, *Tragedie.* | Teglis, *Tragedie.* |
| Abenſaïd, *Tragedie.* | Childeric, *Tragedie.* |
| Les Amans déguiſés, *Comedie.* | Les Caracteres de Thalie, *Comedie.* |
| Pharamond, *Tragedie.* | Liſimachus, *Tragedie.* |
| Le Retour de Mars, *Comedie.* | Le Fat puni, *Comedie.* |

*Pieces que l'on peut mettre à la ſuite de ce Recüeil.*

Didon, Tragedie de M. Lefranc.
La Magie de l'Amour, Comédie de M. Autreau.
Les Epoux réünis, Comédie de M. de Merville, 1739.
Le Conſentement forcé, Comédie, du même. 1739.
L'Heure du Berger, Comedie, 1738.
Le Rival Secretaire, Comedie, 1738.
Le Rajeuniſſement inutile, Comedie de M. de la Grange, 1739.
L'Accommodement imprévû, Comedie, du même. 1739.
Marie Stuart, Tragedie, 1736.
Achille à Cyros, in 8°.
Le Procès des Sens, in 8°.
Les Acteurs déplacés, in 12.
Le Théatre Italien de Gherardy, 6. vol.
Le Théatre Italien, ou Recüeil des meilleures Pieces de ce Théatre, depuis ſon rétabliſſement, 9. vol.
Recüeil de Pieces nouvelles du même Théatre, 8°. 2. vol.
Les Parodies du Théatre Italien, 4. vol.
Suite deſdites Parodies, in 8°. 1. vol.
Recüeil general d'Opera, 14. vol.
Le Théatre de la Foire, par MM. le Sage, Fuzelier, d'Orneval, 1730. 10. vol.
La Bibliotheque des Théatres, 1733. in 8°.
Recherches ſur les Théatres de France, par M. *de Beauchamps*, 1736. 3. vol. °.
Lettres Hiſtoriques ſur tous les Spectacles, in 12. 2. Parties.

# LE SOMNAMBULE,

## *COMÉDIE.*

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 19. Janvier 1739.

*Le prix est de vingt-quatre sols.*

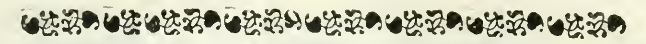



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty ; vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# *APPROBATION.*

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Somnambule, Comédie ; du nouveau Théatre François.* Fait à Paris ce 28. Janvier 1739. *Signé*, DANCHET.

---

# *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui avoit été mis en main un Ouvrage, qui a pour titre, *Nouveau Théatre François, ou Recüeil des plus nouvelles Pieces, representées à Paris ;* qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-

posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancellier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancellier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes, Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-huit; & de notre Regne le vingt troisiéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 105. F° 93. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le* 26. *Septembre* 1738. Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

# LE
# SOMNAMBULE,
*COMÉDIE.*

# *ACTEURS.*

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, Fille de la Comteſſe.

VALERE, Neveu du Baron, Amant de Roſalie.

DORANTE.

THIBAUT, Jardinier du Baron.

FRONTIN, Valet de Dorante, & Neveu de Thibaut.

*La Scene eſt dans une Maiſon de Campagne du Baron.*



# LE SOMNAMBULE, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

### VALERE, THIBAUT.

VALERE.



Hibaut, St. St.

THIBAUT.

Monsieur !

VALERE.

Viens donc vîte ; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échaper à mon Oncle.

THIBAUT.

Ç'a n'est morgué pas mal-adroit. Il veut que vous soyez toûjours comme son ombre après li.

VALERE.

As tu rendu mon Billet à Rosalie ?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y ſommes pris.

VALERE.

Et qu'importe comment ? Dis ſeulement ce qui en eſt.

THIBAUT.

Monſieur le Baron eſt notre Maître ; vous êtes ſon Neveu. Il vous laira ſon Châtiau, à condition d'achever ſes Plans. Je ſis ſon Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il eſt juſte que je vous ſervions d'avance.

VALERE *gayement.*

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Sçavez-vous ? Morguienne, je tromperois mon pere pour vous ?

VALERE.

Ah ! ſans doute, tu auras fait des merveilles.

THIBAUT.

Mademoiſelle Roſalie eſt entrée ce matin dans le Jardin avec ſa mere, comme vous ſçavez ?

VALERE.

Oüi, je ſçais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles ; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient : Bon jour Thibaut. C'étoit le jeu, m'eſt avis ; & j'aurois pris ma belle pour....

VALERE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas deſerré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon Billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles ſe ſont arrêtées dans le Boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçus de loin.

THIBAUT.

Me vela, moi, à aller travailler par devant elles: je chantions; je les regardions; mon ratiau par-ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vû ça, je me fis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je sçavois où il y avoit un nid de Fauvette. Ces petits ménages-là faisons queuquefois penser à de plus grands: les jeunes filles les aimons d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian, quand j'avons vû que la Mere le vouloit voir, itou, je ne l'avons jamais pû trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t'elle dit, quand tu lui as donné mon Billet?

THIBAUT.

Rian: car le vela.

VALERE.

Comment? toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible....

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sçait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une Mere qui sçait bian que je ne li devons rian vouloir.

VALERE.

Juste Ciel!..

THIBAUT.

Et pis, alles ne m'avont pas donné le temps; alles sont montées dans leu Carosse, pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant, Dorante qui vient de Bourdeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre Oncle prête son Châtiau aux Accordés, afin qu'ils se regardient avant la nôce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian sçû.

VALERE.

J'en aurois été peut-être moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complette! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui; comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'Hyver passé chez sa mere, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent?

THIBAUT.

C'est bien traître!

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? Dis, mon cher Thibaut?

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme, qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon Oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; & lorsque je m'y attens le moins, je la vois arriver avec sa mére. Juge de ma douleur, quand j'apprens que son mariage est arrêté avec Dorante, & que je vais en être le témoin!

THIBAUT.

Il falloit parler plûtôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisez peut-être: J'en ai opignion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi, dis donc?

THIBAUT.

Sur quoi! Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit, & pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête; alle vous suit de l'œil, tant, & si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet Hyver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiais rian! Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué, notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle? Je n'ai plus de ressource.

Mais, tu a raiſon : je veux parler à Roſalie, avant que de la perdre pour jamais. Puiſqu'elle doit voir mon déſeſpoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cauſe. Je ſuis enfin réſolu . . . Qu'entens-je ?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALERE.

On vient : & je ne veux pas qu'on nous voïe cauſer enſemble. On ſoupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Roſalie ; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la ſambille, voilà un Amoureux bian réſolu !

---

# SCENE II.

## THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'Y a-t-il ici perſonne ? Haie l'ami ! Où diable ſe tient . . . Ah ! Et, ventrebleu, c'eſt mon Oncle !

THIBAUT.

Hé ! Pal'angué, oui . . . C'eſt toi, mon neveu Charlot ! En braſſe-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu, c'eſt de tout mon cœur, mon Oncle.

THIBAUT.

Morgué, je ſommes ravis que tu ſoïains venu nous voir . . . depuis quatre ans. . . .

FRONTIN.

Ma foi, mon Oncle, je ſuis charmé de vous rencontrer ; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois : je ne ſavois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc ?

FRONTIN.

Monſieur le Baron.

THIBAUT.

Et que ly veux-tu ? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vû ? Comment te porte-tu, mon pauvre Charlot ? Es-tu riche ? As-tu fait forteune ? Es-tu marié ? Es-tu ...

FRONTIN.

Eh ! mais, mais ... mon Oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru ſur les queſtions ! Vous m'eſſouflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu ; quand il y a long-temps qu'on ne s'eſt vû, on a tant de choſes à ſe demander ...

FRONTIN.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premierement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre. Je m'appelle Frontin, je ſuis garçon, je n'ai pas le ſol, j'étrangle de ſoif, je ſuis las comme un chien, je...

THIBAUT.

Parguenne, tu répons encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à préſent ?

FRONTIN.

Je ſers Monſieur Dorante, qui, par reconnoiſſance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah ! je ſçais ce qui t'améne à préſent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais, étant fils, petit-fils, frere & neveu de Jardinier !

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle ? Je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué, c'eſt que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! Ce n'eſt pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour & nuit. Auſſi, j'en ſuis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh bian, prens l'occaſion aux cheveux ; demeure avec moi. Je ſis Jardinier dans ce châtiau. Ce Monſieur le Baron eſt une forteune pour tous les Ouvriers. Il plante, pis déplante, il arrache, il défriche, il éleve, il abbat ; en un mot, bien ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*touchant ſon gouſſet.*) Vois-tu comme ça ſonne ?

FRONTIN.

Fort bien, mon Oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute ſa Terre, que m'importe à moi ?

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je ſis veuf, je t'apprendrai le reſtant de ton métier. Et pis, quand je ſerons morts, je te lairons ma place : tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à Monſieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette ſalle. Il y viant cent fois par jour. Ne t'embaraſſe de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégouté de ta condition ?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi ? Ton Maître eſt-il hargneux, avare, yvrogne ? . . . .

FRONTIN.

Non. C'eſt un des plus riches Banquiers de Bour-

deaux; joyeux, liberal, bon diable enfin: mais....

THIBAUT.

Achéve.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça eſt naturel. M'eſt avis que je ſis Jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit? vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne, oui. C'eſt la beſogne que je faiſons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant; auſſi je donne ſouvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça, dis-moi un peu?

FRONTIN.

Ma foi, je n'oſe.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu ſeras craintif auſſi? ça te convient bian à toi! Comment, moi, ton Oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu ſçauras queuque ſecret, & je ne le ſçaurons pas? Morgué....

FRONTIN.

Voilà qui eſt bel & bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnera-t-il de dire une choſe, dont le ſecret eſt d'une importance?....

THIBAUT.

Et qui le dira, dis? Ce ſera donc toi; car pour moi.....

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle.....

THIBAUT.

Bon, bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en ſonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez, là, de bonne foi....

THIBAUT.

Que de raiſons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien, je vous dirai qu'il eſt Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son ſon nanbule! que Diable eſt-ça? eſt-ce une Charge? un Emploi?

FRONTIN.

Bon, une Charge! Voyez-vous, mon Oncle, il y auroit dequoi rompre ſon mariage, ſi cela venoit à ſe découvrir.

THIBAUT.

J'entens, j'entens. Sonanbule...... c'eſt qui ne pouvons ſe marier; qu'il eſt..... là....

FRONTIN.

Eſtes-vous fou, mon Oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vîte. Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'eſt un défaut naturel, une façon de maladie....

THIBAUT.

Ah, il eſt malade!

FRONTIN.

Non, point du tout ; il ſe porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entens plus.

FRONTIN.

Il ſe leve la nuit ; il marche ; il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce que c'eſt ; il ne ſauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh ! pardienne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'eſt point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi ſi vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, & que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oüi, ça ſe peut, ſi le Diable s'en mêle. Si j'en faiſions autant, je nous caſſerions le cou. Acoute, mon Neveu, ça n'eſt morgué pas bian de ſe mocquer de ſon Oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, mon Oncle, je ne me mocque point.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu veux me perſuader que ton Maître dort tout debout ? A d'autres !

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commiſſions que je faiſois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître eſt un fou, & toi auſſi. Paix, chut ; voici notre vieux Maître.

## SCENE III.

### LE BARON, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON *avec des bas de peau, dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut se lever plus matin, Valere; oüi, beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon Oncle, j'étois à cinq heures aux Ouvriers, vous l'avez vû vous-même.

LE BARON.

Il est vrai: mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent; tout se retarde. Oh! de mon temps on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plûtôt. Et quoique je n'aye pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever, cette année, la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de la belle saison ....... *(Voyant Frontin.)* Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon Neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? Cherche-t il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, Monſieur. Je précéde mon Maître de quelques momens: il me ſuit.

LE BARON.

Qui, ton Maître?

FRONTIN.

Monſieur Dorante.

VALERE *à part*

Ah Ciel!

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi, ni repoſé, pour arriver plûtôt.

LE BARON.

Il aura le temps de ſe délaſſer ici. Allons, Valere, je veux qu'il trouve mon Jardin propre & bien tenu, toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite caſcade du Potager.

THIBAUT.

La caſcade du Potager, Monſieur! vous ſavez bian qu'il n'y a pas une goute d'iau; & morgué la ſource n'eſt pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau! Comme nous fîmes la derniere fois, va-t-en faire tirer de l'eau au grand puits; remplis le réſervoir. Tu n'as point d'intelligence; tu ne te ſoucie non plus de l'honneur d'une Maiſon!...

FRONTIN.

En vérité, Monſieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le ſans façon. Croyez-moi, laiſſez vos jets d'eau à ſec.

LE BARON.

C'eſt une bagatelle. J'ai toujours fait les Baſſins & les Caſcades, & je n'ai plus que les Sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monſieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Tibaut.

(*Thibant s'en va*)

FRONTIN.

Monſieur, voici mon Maître.

---

## SCENE IV.

### LE BARON, DORANTE, VALERE, FRONTIN.

LE BARON.

EH bon jour donc, Dorante! ſoyez le bien arrivé! Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pû réſiſter à l'impatience de voir Roſalie; & à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne ſanté? voilà le principal.

DORANTE.

J'avoüerai que je ſuis fatigué. J'ai couru jour & nuit.

LE BARON.

Ce n'eſt rien. Vous êtes en bonne Maiſon; on aura ſoin de vous.

DORANTE *montrant Valere.*

Ne ſeroit-ce pas là Monſieur votre Neveu?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

DORANTE.

Je l'ai vû si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE.

Monsieur .... je voudrois.... pouvoir ....

LE BARON.

Il sera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame ?

LE BARON.

Dites plûtôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même; quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau Sexe. Mais nous avons du temps. Elle est allée avec sa mere dîner à une demie lieuë d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici ? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué....

LE BARON.

Bon! à votre âge, j'aurois fait cent caprioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous reſſembler : mais je ſens que quelques heures de repos me ſont abſolument néceſſaires.

LE BARON.

Eh bien, je vais faire ſervir le dîné.

DORANTE.

Il m'eſt inutile, je vous aſſûre.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon Neveu & moi, vous montrer la Maiſon. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, & ſur tout de mes greniers.

VALERE.

Mon Oncle, Monſieur eſt fatigué.

LE BARON.

Venez ; cela ſera bientôt fait. Vous choiſirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'eſt égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui ci ?

DORANTE.

Celui-ci, ſoit.

LE BARON.

Il eſt commode. Cette ſalle lui ſert d'anti-chambre ; j'y paſſe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous conſulter.....

DORANTE.

Demain je ſuis à vos ordres. Vous diſpoſerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reſte, vous allez être couché comme on n'eſt point à dix lieuës à la ronde. J'ai des lits....

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, & de

la liberté que vous me donnez. Sui-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis ſans façon. Je vous laiſſe.

## SCENE V.

### LE BARON, VALERE.

VALERE.

Croyez-vous, mon Oncle, que Dorante ſoit prévenu en faveur de Roſalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné aſſez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire....

VALERE.

Ce peut être auſſi par bienſéance. Et il y a encore loin de la politeſſe à l'amour; n'eſt-ce pas, mon Oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu....

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un Portrait. Je diſois donc....

VALERE.

Dorante a-t-il auſſi envoyé le ſien à Roſalie?

LE BARON.

Ma foi, je n'en ſçai rien. Veux tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puiſque vous vous êtes mêlé de ce mariage; vous n'en devez ignorer aucunes circonſtances. Vous leur prêtez votre Maiſon; & Roſalie auroit pû...

LE BARON.

Sans doute. Je ſuis bien aiſe qu'on la voye; car elle eſt charmante.

VALERE.

Ah! oüi, mon Oncle; elle a des graces, des yeux...

LE BARON.

Que veux-tu dire? Es-tu fou? Je te parle des charmes de ma Maiſon, de mon Jardin, qui....

VALERE *rougiſſant.*

Ah! j'entends; & vous avez raiſon. Je regardois tantôt ſur le Boulingrin un des plus beaux objets....

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'eſt un des plus beaux points de vûë qui ſoit en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vûë: j'en admirois tous les charmes; &....

LE BARON.

Va, mon cher Neveu, tu poſſederas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je poſſederois?....

LE BARON.

Tu me ravis d'aiſe. Embraſſe-moi, mon cher Neveu, mon digne ſucceſſeur. Tu peux compter que...

## SCENE VI.

### LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

EH quoi, mes Dames, déja de retour ?

LA COMTESSE.

La Comteſſe eſt malade : nous n'avons fait qu'une viſite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaiſir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la Grille, & nous ſommes venuës juſqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me laſſe pas aiſément, Baron.

VALERE.

Et vous, Mademoiſelle, n'auriez-vous pas beſoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener, me repoſer, Monſieur, tout m'eſt aſſez indifferent.

VALERE.

Tout, Mademoiſelle ?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiſelle. Vous dites cela ſi foiblement. Il faut dire : Oüi, Monſieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifferent, tant que j'aurai de l'autorité ſur elle....

LE BARON.

Oh ! vous ne la garderez pas long-temps, cette autorité. Dorante eſt arrivé.

LA COMTESSE *gayement.*

Il eſt arrivé ?

ROSALIE *triſtement.*

Il eſt arrivé ?

VALERE *languiſſamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON *bruſquement.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire ? eſt-ce que tu ne le ſçais pas, toi ?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il eſt charmant, agréable, vif, ſage, & poſé. Oh ! c'eſt un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valere !

VALERE.

Je ne l'ai vû qu'un moment, mon Oncle ; j'en jugerois mal. C'eſt Mademoiſelle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'eſt-ce qu'on répond ? Mademoiſelle, répondez donc.

ROSALIE.

Il peut être aimable, Monſieur : mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger ſans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouſer, n'eſt-ce pas ?

Mais cela ne s'entend point. Il faut dire, » Monsieur, » le choix de mes Parens me le fera paroître accompli. Tout le monde dit que vous avez de l'esprit : pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante?

VALERE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir. Et comme il a couru jour & nuit, il étoit si las, si las....

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vîte? Pourquoi faire? Pour se reposer? Pour dormir? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier, & n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plûtôt. Qu'en pensez-vous, ma fille?

ROSALIE.

Madame, je ne desire pas de sa part un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sçait si c'est la modestie qui vous fait parler, où si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant! La jeunesse d'à-present, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui; demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage? vous le ferez courir? & puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon, bon ! eſt-ce qu'on ſe fatigue dans un Jardin que l'on n'a jamais vû ?

LA COMTESSE.

Fort bien, quand le terrain en eſt auſſi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt Terraſſes dans votre Jardin ?

LE BARON.

Comment donc ? c'eſt une magnificence ....

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guére de vûë.

LE BARON.

Ah ! ſans la Montagne, elle ſeroit admirable. Il m'eſt facile de vous en convaincre. Hé, Thibaut ?

*( Thibaut paroît. )*

Apporte-moi mon Plan.

*( Thibaut s'en va. )*

LA COMTESSE.

Oui : mais la Montagne ne changera pas de place.

LE BARON *confidemment.*

Je ne dis mot ; mais elle ſautera.

LA COMTESSE.

C'eſt une entrepriſe digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui ſe marieront, laiſſez-moi faire ; à la cinquiéme génération, je ne veux pas qu'il en reſte trace ; vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuſe, Mademoiſelle, de votre ignorance, & de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'eſperance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections ; on a le plaiſir d'y répondre. Voici Thibaut.

## SCENE VII.

### THIBAUT, LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

N'Est-ce pas mon grand Plan ?

THIBAUT.

Oui, Monſieur ; c'eſt le beau, c'eſt celui que je portons toûjours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE.

Ah ! je vous donnerai de bons Conſeils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choſes-là : mais l'eſprit eſt un bon meuble ; il ſert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Roſalie ne me dira-t'elle rien ?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît ? Montrez, montrez-moi. Ne ſont-ce pas là des Canaux, des Piéces d'eau ? cependant je ne crois pas en avoir vû chez vous.

LE BARON.

Vous vous amuſez à des minuties, Madame. On en marque toûjours dans les Plans : celà les embellit. Du reſte, je trouverai ſûrement de l'eau dans la Montagne que vous ſçavez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance ; je détruisons douze arpens de veigne : Que de vin perdu pour avoir de l'iau !

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE.

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle ?

ROSALIE.

J'ai déja fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entens rien.

VALERE *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux.

ROSALIE *à part.*

Hélas !

LA COMTESSE.

C'est donc là votre Basse-Cour ?

LE BARON.

Eh, non, parbleu, Madame ; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les : vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué, que vous allez voir clair !

VALERE *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumieres, Mademoiselle ? On pourroit vous expliquer . . . .

ROSALIE *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance ?

VALERE *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci eſt l'Avenuë ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter inceſſamment.

LA COMTESSE.

Elle eſt bien courte !

LE BARON.

Courte ! Elle aura plus de trois lieuës.

LA COMTESSE.

Bon ! elle n'eſt pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE *haut, regardant Roſalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprens pas, je l'avouë. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment : Voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'Avenuë. Parlez, parlez toujours : cent cinquante-cinq, cent cinquante-ſix. Quand vous l'aurez abattuë, ce ſera donc une plaine ?

LE BARON.

Sans doute ; & une vûë....

VALERE.

*(à la Comteſſe)* *(à Roſalie)*

Admirable, Madame. Et ſi vous daigniez, Mademoiſelle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la ſituation... *(bas)* d'un cœur que votre refus réduiroit au déſeſpoir.

LE BARON *à Roſalie.*

Il connoît la poſition comme moi-même : C'eſt lui,

Mademoiselle, qui a dressé le Plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cent soixante & treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées.... mais des idées à perte de vûë.

LE BARON.

J'aurai soixante Avenuës de cette taille-là.

VALERE *à Rosalie.*

Vous concevez, Mademoiselle, l'effet que cela poduira. (*bas*) En sortant de table.... (*haut*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*bas*) Ici même dans cette Salle.... (*haut*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*bas*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la vie. (*haut*) Mais, convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh! C'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande Terrasse? Devinez combien elle aura de haut, quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien? Eh, mais ... (*montrant avec sa main*) comme cela?

LE BARON *riant.*

Ah, ah, ah.... Que vous n'y êtes pas! Elle aura

cinquante-ſept pieds huit pouces & demi ; n'eſt-t-il pas vrai, Valere ?

VALERE.

Oui , mon Oncle , cinquante-ſept.

LA COMTESSE.

Cinquante-ſept pouces & demi ! Cela eſt merveilleux; mais c'eſt un précipice : je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, Mademoiſelle ? Vous trouvez donc ce que l'on ſe propoſe trop téméraire, & vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me ſemble que c'eſt s'expoſer beaucoup ; & . . .

VALERE.

Dites naturellement ce que vous penſez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il ?

LA COMTESSE

Cela vous meneroit à ſavoir ce que je ſai. Allez, Monſieur, laiſſez-la dans ſon ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité , Baron, je ſuis très-contente de ce que j'ai vû, & j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres ſont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'eſt-là le *Hic*.

LE BARON.

Non , pas encore. Mais , ſuppoſez qu'on ne voulût pas me les vendre , il faudroit être de bien mauvaiſe humeur, pour refuſer ſur ces terres d'auſſi beaux Plans que ceux-ci. J'aperçois le Maître-d'Hôtel : Ces Dames ſont ſervies.

LA COMTESSE.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon Plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.

---

## SCENE VIII.

### THIBAUT *seul.*

AVec son parc ! il est morgué bian fou. Oh ! je ne nous y connoissons pas, ou cette Jeunesse en revendra à cette Vieillesse: Notre jeune Maître s'est un tantinet enhardi ; il a glissé queuques paroles, & j'ai bian vû que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avons dit de son.... son.... foin ! Je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose, car ils l'avons biaucoup fait étudier ; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais, vela mon neveu ; faut que je le fasse encore dégoiser.

# SCENE IX.

## FRONTIN. THIBAUT.

FRONTIN,

VOtre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot.

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire, ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'améme. Sçavez-vous que je ne veux point dormir à vuide, comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle, vous êtes le premier Questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? Vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarasse pas. Je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? Ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oui, il dort. Et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il ne ſçauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non. C'eſt pour le réveiller, ſi ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-deſſus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant ſeulement, ton Maître eſt-il amoureux de ſa Prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux! Il ne l'eſt qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai morgué crû que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant; je t'y attendois. Mais comment n'eſt-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'eſt qu'il n'a vû que ſon portrait. Il l'a trouvé charmant: & ſur les récits qu'on lui en a faits, il ſuppoſe à ſa Prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a morgué raiſon ; il ſuppoſe bian. Mais dis-moi...?

FRONTIN.

Voilà un homme qui a réſolu ma perte. Me queſtionner dans ma rage de faim & de ſoif! ....

THIBAUT.

Allons, vians à la cuiſine ; je te queſtionnerai tout en buvant. Tu crois donc ....

FRONTIN.

Je crois le diable ..... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait ſon maudit train ?

SCENE

## SCENE X.

### DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

*Dorante paroît en robe de chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de Poste à la main, enfin, dans le désordre; mais cependant ni messéant ni trop ridicule.*

THIBAUT.

Tiens, voilà ton Maître qui voulons te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien-heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc.... Est-ce là?... oh, oh, m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître?

FRONTIN.

Eh oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc.... allons donc....un autre cheval... te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard.... la nuit.... au Château.... Rosalie....

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tient de l'eſprit, du Revenant, m'eſt avis ?

FRONTIN.

Ce qu'il y a de ſingulier, mon Oncle, c'eſt que tout en dormant il dit quelquefois des choſes très-raiſonnables, très-juſtes.

DORANTE.

Frontin! ... Coquin! ... tu boiras ce ſoir ... yvrogne! .... Pareſſeux! ....

THIBAUT.

Tu as raiſon; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Juſtement. Il parle du dernier Maître de Poſte .... Ce maraut-là nous fit attendre.

DORANTE.

*( Il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut )*

Ah, les mauvais chevaux! Ohé, ohé, ohé!

FRONTIN *riant.*

Ah, ah, ah, ah. ....

THIBAUT.

Quel diable de rêve eſt ceci? Monſieur, Monſieur, doucement, s'il vous plaît

DORANTE.

Doucement! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même, tu dois être plus fait que moi aux étrivieres.

DORANTE.

Ohé, ohé!

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve. Monſieur, Monſieur, c'eſt de la part de Monſieur Argante.

DORANTE.

Argante !... de l'argent..... il faut lui rendre.

FRONTIN *s'avançant.*

Oui, votre correſpondant.

DORANTE.

Cent piſtoles .... il eſt bien preſſé ... écrivons.

(*Il fait avec ſon fouet comme s'il écrivoit.*)

FRONTIN.

Oh ! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire ; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin ... Monſieur Argante ...

FRONTIN.

C'eſt un Juif, ce Monſieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain ! ... je l'écris. Frontin, au coffre fort,

THIBAUT.

Il a le ſommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choſes-là. Parle donc, neveu, t'es donc ſon Caiſſier ?

FRONTIN.

Quand il dort comme vous voyez, mon Oncle. Malheurement il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma Lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monſieur, votre Lettre.

DORANTE.

Ma Lettre.... Argante.... un ſac.... prenez ce ſac.... rapporte mon Billet.

THIBAUT.

Ah, ah, le ſac! prenons, prenons, nous le partagerons.

DORANTE *ſaiſiſſant Thibaut au colet.*

Partagerons!... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide! Frontin.... Monſieur, Monſieur, vous ſerrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au ſecours!

FRONTIN.

Attendez; laiſſez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prens-li, morgué, tout ce que tu voudras: mais tire-moi de ſes pattes.

FRONTIN.

Monſieur, Monſieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de ſommeil!

DORANTE.

Où ſuis-je, Frontin? Pourquoi m'as-tu laiſſé ſortir? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je me ſuis endormi de laſſitude. Vous avez pris ce temps pour vous en aller; & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me ſuis trahi. Je m'en ſouviens; je ſuis chez Monſieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme ?

THIBAUT.

Morgué, c'eſt ſtilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'eſt le Jardinier d'ici. Vous l'avez vû tantôt.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir. Je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vîte.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au ſecret. Que penſeroit Roſalie ? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monſieur, vous avez inſulté mon honneur ; ça n'eſt pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt loüis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT

Trente loüis ! morgué.... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre ?

FRONTIN.

Allez, Monſieur, ſoyez tranquille. C'eſt mon Oncle. Je lui réponds de vous ; & je vous réponds de lui. On pourroit ſortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un ſommeil comme ſtila ne doit pas vous avoir repoſé biaucoup

## SCENE XI.

### THIBAUT *seul.*

VEla ; morguienne, une recommandation bian séche, & un drôle de Répondant! Tout ce que j'avons vû du depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis je pas itou son, son.... Janbule? Que sçait-on? Je parlions; je marchions; j'avions les yeux ouverts; enfin, c'est tout un. Que diable, s'il m'avoit donné son mal, ça se gagne peut-être. Sthomme-là a le sommeil bian vigoureux, il en faut couvenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça avons mis dans ma tête! Je ne sçavons où j'en sommes.

## SCENE XII.

### VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH! Monsieur Valere, venez vîte. (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça? (*haut*) Oh! palsanguienne, allez, Monsieur, vous ne sçavez pas....

VALERE.

Mon Oncle & la Comtesse sont encore aux mains sur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, & de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce Monsieur Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre !.... morgué, vous ne sçavez pas....

VALERE.

Il est bien temps de plaisanter. Laisse-moi. Ah ! Rosalie, je meurs content, si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou fort nécessair e.

VALERE.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi, vous ne voulez pas m'acouter ?

VALERE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là ! Eh bian, morguienne je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

## SCENE XIII.

### VALERE *seul.*

ENfin, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah! Dieu, j'apperçois Rosalie.

## SCENE XIV.

### ROSALIE, VALERE.

VALERE.

QUoi, vous avez la bonté de venir? Avancez donc quelque pas; on pourroit nous entendre.

ROSALIE *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non, Valere; j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plûtôt.

VALERE.

Calmez-vous, de grace, belle Rosalie, donnez le moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien, charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez; je vous adore.

ROSALIE.

Ah, que je ſuis fâchée de le ſçavoir! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Roſalie. Serois-je aſſez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos ſentimens, la raiſon me défendoit de m'en convaincre. Je ſuis pourtant venuë vous entendre..... Dites-moi vous-même.... ce qui pouvoit triompher de ma raiſon. Ah, Valere.... Ah!.... laiſſez-moi rentrer.

VALERE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné: ſans lui je n'oſois agir, cette faveur m'étoit néceſſaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en uſage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne ſurvivrois pas.

ROSALIE.

Eh, que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier?.... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plûtôt mourir mille fois! laiſſez-moi tenter tout ce que l'adreſſe, la violence, les prieres, les larmes, enfin tout ce qu'un amour exceſſif pourra m'inſpirer.

ROSALIE.

Ah! Valere, vous ne connoiſſez pas ma Mere. Le ſouvenir m'en fait frémir... les inſtants s'écoulent... & nous ne les comptons pas. Sortez; & laiſſez-moi vous fuïr.

VALERE.

Il faut vous obéïr. Mais en vous quittant, laiſſez-moi vous rendre grace de ma félicité, & vous jurer une fidélité éternelle.

*( il tombe à ſes genoux. )*

## SCENE XV.

### LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LA COMTESSE.

QUe vois-je, ma fille !,.. Valere !... Ah, juste ciel !

ROSALIE.

Valere, je suis perduë; voilà ma Mere.

VALERE.

Ah Dieu !

LA COMTESSE.

Se peut-il.... que ma fille.... que mon sang....

ROSALIE.

Ma Mere..... le hazard a fait.... je ne prévoyois pas....

LA COMTESSE.

Oh ! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette avanture. Je ne sçaurois parler.

VALERE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, & que je me flatte que mon Oncle approuveroit....

LA COMTESSE.

Votre Oncle, Monsieur ! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ses genoux ! il n'est point d'extremité....

VALERE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part....

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit. Cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un Couvent me répondra de vous, Mademoiselle. Je sçaurai vous y tenir toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant ?

LA COMTESSE.

Un instant ! comme si l'on ne sçavoit pas ce que c'est qu'un instant ! Allons, partons ; plus de raisonnement.

---

## SCENE XVI.

### LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

QU'est-ce, mes Dames ? vous sortez avec une grande précipitation ! Je le vois, l'impatience de la promenade....

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher Baron.... Je veux partir sur le champ ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc ? y pensez-vous ? Et Dorante, que diroit il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y-a-t-il donc de si pressé ?

LA COMTESSE.

Mon honneur eſt offenſé.

LE BARON.

Comment diantre votre honneur ?

LA COMTESSE.

Et je vous demande juſtice de l'inſolent amour de votre Neveu, ou je ſçaurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? ( *à Valere.* ) Comment, petit écervelé, vous inſultez Madame, à ſon âge ! ſans égard pour....

VALERE.

Moi, mon Oncle ? je vous jure que....

LA COMTESSE.

Non, Baron ; ſon amour....

LE BARON.

Son amour ! ſon amour eſt impertinent. Eſt-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame ? ( *à Valere.* ) petit coquin, une femme reſpectable !....

VALERE.

Je vous proteſte, mon Oncle, que j'ai pour Madame un reſpect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe, qui ne ſonge pas que vous ſeriez ſa Mere, & qui oſe vous manquer !

LA COMTESSE.

A l'autre ! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'eſt un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vû, & qui ne vous connoît ſeulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me ſuffoque. Il eſt devenu fou !

LE BARON.

Ce ſeroit une folie impardonnable, à ſon âge : mais il n'y retournera plus, Madame ; & je vous demande pardon de ſa témérité.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne ſavez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je ſerois ſa mére ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne diſiez pas que c'étoit à vous ?..

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il ſe fût adreſſé à moi ; le mal ne ſeroit pas ſi grand : mais il a l'inſolence d'aimer Mademoiſelle ; il n'en fait aucun miſtére ; il me l'avouë, à moi-même ; je l'ai trouvé à ſes genoux. Voyez ſi ma colére eſt fondée, & ſi je puis, après cela, demeurer dans la même maiſon ?

LE BARON.

Oh ! oh ! c'eſt autre choſe. Quoi, Monſieur ! . . . Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colére, Madame ; mais je déſapprouve votre départ : & qui plus eſt, je vous conſeille de demeurer ici, comme ſi de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme ſi de rien n'étoit ! Comment l'entendez-vous, Monſieur ?

LE BARON.

Oui, Madame ; vous devez agir ici de ſens froid, & vous poſſéder : c'eſt moi qui vous le conſeille, qui ſuis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui, fort à propos. Et moi, je vous ſignifie que je veux être en colére dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez ſeroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'eſt point inſtruit de ce qui s'eſt paſſé ; le moyen de le lui cacher, c'eſt de laiſſer les choſes au même état.

VALERE *se jettant à ses genoux.*

Ah! mon Oncle. Si vous daigniez ajoûter à tant de bontés....

LE BARON.

Tais-toi: Je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse: Je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, & dans mon Château, sans ma permission!

ROSALIE.

Ma mere....

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, Mademoiselle, vous achevez de me pousser à bout

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colére me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous & pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un Mariage que vous avez fait; un Mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce Mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole: Comment y pourriez vous manquer? Et, pour une petite fantaisie musquée d'un Godelureau, j'irois passer, moi, pour!.. Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, em-

portez-vous ; vous devez être furieux : Pour moi, je me calme .... par politique, au moins ; car je ne me connois plus .... mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'eſt pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puiſque vous le voulez ; ſans cela, Mademoiſelle, Mademoiſelle ....

LE BARON.

Cette avanture ſera donc ſecrette. Il n'y auroit à craindre que ce petit Monſieur-là. N'en ſoyez point inquiéte : Quand il ſeroit aſſez malhonnête homme ... ſuffit; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin, vous me rendez douce ; & je ſuis confonduë. Baron, je m'abandonne à vos conſeils. Mais, Ciel ! n'eſt-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'eſt lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir !

## SCENE XVII.

### DORANTE, LE BARON, LA COMTESSE, VALERE, ROSALIE.

*Dorante paroît en robe-de-chambre, & tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*

LA COMTESSE *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle !

LE BARON.

Il n'y auroit point de remede, s'il nous avoit écouté.

VALERE *à part.*

Plût au Ciel !

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un Bal.... à des Nôces....

LE BARON

(*à la Comtesse.*) (*à Dorante*)

Il faut cacher notre embarras. En verité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces Dames en robe-de-chambre ! Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille : preuve de mépris ! (*d'un ton précieux*) De quelque façon que soit Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

DORANTE.

Oui, toujours bien .... en Courrier .... en Turc... en Domino .... tout eſt égal.

LA COMTESSE.

Je ſuis de votre avis, Monſieur ; vous avez raiſon : il faut, ou faire beaucoup de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi .... point de façon .... Vous ne faites point de façon .... il me paroît .... (*riant à demie voix*) Ah, ah, ah.... Ah, ah, ah ....

VALERE *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoiſſez? .... Non.... oh non .... (*riant*) Ah, ah, ah.

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui ....

DORANTE.

Votre fille! .... Ah, ah.... bien déguiſée .... ah, ah .... bien déguiſée .... ah, ah.

LA COMTESSE.

Déguiſée! Que voulez-vous dire, Monſieur? Vous nous connoiſſez bien peu : Si vous croyez ....

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'eſt moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus! .... tant mieux.... ce ſont des Maſques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle ; mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité (*à Dorante.*) Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE *s'approche d'un fauteuil & s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux.... je vois tout le train....

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole ; je retire la mienne ; & rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre.

(*Il s'endort*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante ...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus .....

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah, ma mere!

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi, vous êtes à moi ?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pû nous en flatter ?

---

## SCENE XVIII. & derniere.

### LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, DORANTE, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

IL s'est échappé : je ne l'ai plus trouvé dans son lit. Où diable peut-il être ?

THIBAUT.

Tian, morgué, le vela là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh ! laisse-moi ; je n'avons rian à ménager.

*(à la Compagnie.)*

C'est un .....

FRONTIN *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel est ce galimathias ?

THIBAUT.

Je vous dis que ſon Maître eſt un fou, qui dort comme s'il étoit éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêve-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué ; c'eſt lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoiſſons ſon petit doigt ; & j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprens rien. Mais, quand on eſt heureux, on doit tout craindre.

(*Thibaut ſerre le petit doigt de Dorante.*)

DORANTE.

Aye ! Où ſuis-je ? Ah ! Monſieur le Baron, c'eſt vous ! Tirez-moi de peine, je vous conjure, n'ai-je rien dit ? .... n'ai-je rien fait ? ....

LE BARON.

Pouvez-vous le demander ? Que vous importe, puiſque votre mariage eſt rompu ?

DORANTE.

Il eſt rompu ? Ciel ! Je ne puis comprendre ....

FRONTIN.

Pour moi, je comprens fort bien, Monſieur. Nous ſommes découverts, & vous aurez fait quelqu'extravagance. J'oſe vous aſſûrer, Madame, que mon Maître eſt l'homme du monde le plus ſage, quand il veille ; & ce n'eſt pas ſa faute, s'il a le ſommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi ! l'on me voudra faire paſſer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi ! Oh bien, Monſieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, & mon Oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie ?

DORANTE.

Quoi ! c'est à Valere....

THIBAUT.

Lui-même. Dame ! il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je ? Je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'insister ; & je ne dois plus que rire d'une avanture qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans ; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN *au Parterre.*

Il auroit tort de se plaindre ; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN.

---

A PARIS. De l'Imprimerie de PRAULT pere. 1739.



# SUITE DES THEATRES

## ET PIECES NOUVELLES

Que l'on peut trouver chez PRAULT fils, Libraire Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, 1739.

LE Théatre François, ou Recüeil des meilleures Pieces de l'ancien Théatre, *Paris*, 1737. 12. vol. in 12.
Les Théatres de Pierre & Thomas Corneille, derniere Edit. 1738. 12 vol.
Les Oeuvres de Moliere, dern. Edit. 1739. 8. vol.
Les Oeuvres de Racine, dern. Edit. 1736. 2. vol. *figures.*
Le Théatre de Quinault, 1739. 5. vol.
Oeuvres de Campistron, 1739. 2. vol.
Théatre de Montfleury, 1739. 2. vol.
Oeuvres de Renard, 1731. 5. vol.
Oeuvres de Théatre de Hauteroche, 1736. 3. vol.
Théatre de Boursault, 1722. 3. vol.
Oeuvres de Champmeslé, 1735 2. vol.
Théatre de Baron, 1735. 2. vol.
Théatre de Poisson, 2. vol.
Oeuvres de Pradon, 1. vol.
Théatre de La Fosse, 1. vol.
Théatre de Legrand, 1731. 4. vol.
Oeuvres de Riviere du Fresny, 1731. 6. vol.
Oeuvres de Théatre de la Mothe, 2. vol. in 8°.
Oeuvres de M. de Crebillon, 1737. 2. vol.
Théatre de M. de Voltaire, 2. vol. in 8°.
Oeuvres de Théatre de M. Nericault Destouches, 1736. 3. v.
Oeuvres de M. Brueys, in 12. 3. vol.
Oeuvres de M. de la Grange-Chancel, 1734. 3. vol.
Recüeil des Pieces de M. de la Chaussée, 1. vol.
Recüeil des Pieces de M. Piron, 1. vol. in 8°.
Recüeil de Pieces de M. de Marivaux, tant du Théatre François que du Théatre Italien, 6. vol.
Le Théatre François & Italien de M. de Boissy, 5. vol. in 8°.
Recüeil de Pieces de M. Fagan, 1. vol. in 8°.

Oeuvres de M. l'Abbé Nadal, 1738. 3. vol.

Le nouveau Théatre François, ou Recüeil des meilleures Pieces representées depuis quelques années, 1739. 2. vol. in-8°. contenant,

| *Tome premier.* | *Tome second.* |
| --- | --- |
| Sabinus, *Tragedie.* | Teglis, *Tragedie.* |
| Abensaïd, *Tragedie.* | Childeric, *Tragedie.* |
| Les Amans déguisés, *Comedie.* | Les Caracteres de Thalie, *Comedie.* |
| Pharamond, *Tragedie.* | Lisimachus, *Tragedie.* |
| Le Retour de Mars, *Comedie.* | Le Fat puni, *Comedie.* |

*Pieces que l'on peut mettre à la suite de ce Recüeil.*

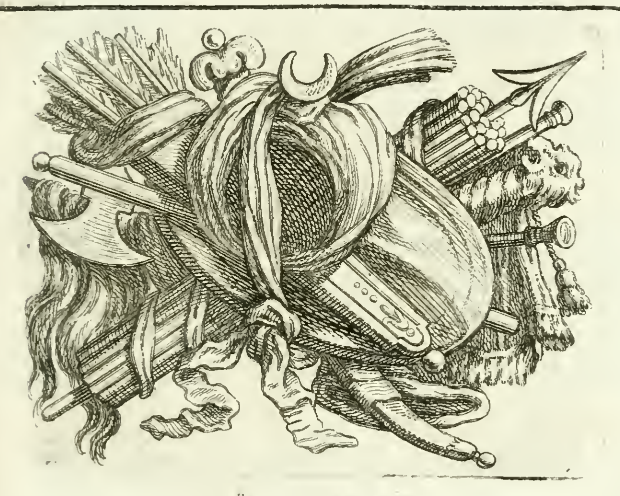
Didon, Tragedie de M. Lefranc.
La Magie de l'Amour, Comédie de M. Autreau.
Les Epoux réünis, Comédie de M. de Merville, 1739.
Le Consentement forcé, Comédie, du même. 1739.
L'Heure du Berger, Comedie, 1738.
Le Rival Secretaire, Comedie, 1738.
Le Rajeunissement inutile, Comedie de M. de la Grange, 1739.
L'Accommodement imprévû, Comedie, du même. 1739.
Marie Stuart, Tragedie, 1736.
Achille à Cyros, in 8°.
Le Procès des Sens, in 8°.
Les Acteurs déplacés, in 12.
Le Théatre Italien de Gherardy, 6. vol.
Le Théatre Italien, ou Recüeil des meilleures Pieces de ce Théatre, depuis son rétablissement, 9. vol.
Recüeil de Pieces nouvelles du même Théatre, 8°. 2. vol.
Les Parodies du Théatre Italien, 4. vol.
Suite desdites Parodies, in 8°. 1. vol.
Recüeil general d'Opera, 14. vol.
Le Théatre de la Foire, par MM. le Sage, Fuzelier, d'Orneval, 1730. 10. vol.
La Bibliotheque des Théatres, 1733. in 8°.
Recherches sur les Théatres de France, par M. *de Beauchamps*, 1736. 3. vol. 8°.
Lettres Historiques sur tous les Spectacles, in 12. 2. Parties.

# MAHOMET SECOND.

## TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE LA NOUE.

*Laudem à crimine ſumit.* Ovid. Met. lib. VI.



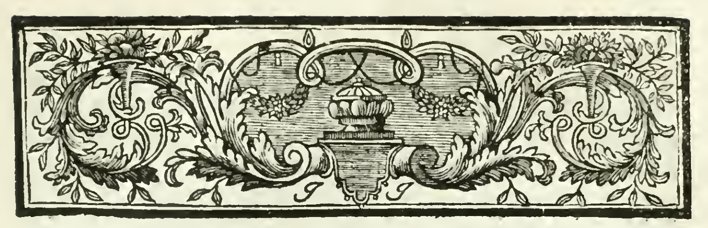
*Se vend trente ſols.*

A PARIS,

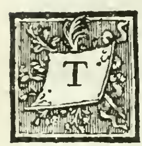
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# PRÉFACE.




OUT le monde convient que le ſujet de Mahomet Second, eſt un des plus difficiles que l'on ait mis ſur la Scéne; j'oſe dire que la façon dont je l'ai traité, ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéreſſer par Mahomet & pour Mahomet, ſans cependant détruire ſon caractére; j'ai ſenti toute la charge que je m'impoſois; c'eſt au Public à décider ſi j'ai ſuccombé ſous ſa peſanteur.

Mon deſſein a été de faire une Piéce ſans épiſodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Iréne: voilà les ſeuls objets auſquels j'ai tout ſacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné auſſi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vûs, que je n'ai point prétendu diſſimuler, & que je veux encore moins excuſer.

Je n'ai point aſſez travaillé, & j'ai trop peu de lumieres pour oſer décider, mais je crois avoir obſervé que dans un ſujet ſimple, les caractéres qui ſemblent d'abord devoir être une reſſource pour l'Auteur, deviennent dans l'execution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raiſon, ſi je ne me trompe, eſt que dans ces ſortes de Piéces il y a toujours un caractére tranſcendant, qui, pour

ainsi dire, engloutit tous les autres, & dont le dépoüillement demande beaucoup d'étendue; desorte que l'Auteur est obligé non-seulement de reserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche & les mouvemens des autres Personnages qui entrent dans la construction de sa Fable : de combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, & d'exemples tirés des plus grands Maîtres ?

L'unité d'interêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achévement des caractéres subalternes; plus on le partage cet interêt, plus on l'affoiblit; l'art consiste donc à le rejetter toujours dans son entier sur les principaux Personnages; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls: or je demande comment finir des caractéres exclus des situations, & dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur & à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voisins, l'interesser pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan; il haït, il cherche à nuire, il souléve l'Armée; la révolte méne à la catastrophe; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer; le moindre inconvenient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jetter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractére de Théodore n'est pas mieux fini, peut-être est-il plus défectueux; &, par les mêmes raisons, j'aurois pû le mettre vis-à-vis Mahomet, opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon Héros; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'interêt avec Iréne. Tous ces ménagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse & d'indécision que j'ai vû, mais dont je me suis crû obligé de le laisser chargé pour un plus grand

bien ; sa présence & son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage ; supprimez le Personnage , Iréne se tait sur son amour , ou devient criminelle en l'avoüant ; donnez-lui plus de force , ou il obscurcit Mahomet & se saisit de l'attention du Spectateur , ou il change la suite des évenemens.

Mon dessein , par ce détail , n'est pas d'autoriser ces deux caractéres ; mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer , & qui m'ont empêché de profiter dans l'Impression , des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphty ; il tient si peu de place dans la Piéce , qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Visir à soulever l'Armée , je me serois bien gardé de le produire sur la Scéne , pour ce qu'il y dit , s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot , & ce sera , si on me le permet , sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premieres Représentations , on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit souhaité , ou que j'eusse fait sauver Iréne , ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce Vers décisif.

Frémissez , c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés , que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet , sur la Scéne , que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé , le Spectateur étoit émû , je devois achever dit-on , & le rendre témoin d'une execution violente , qui auroit porté son horreur & sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi , les mœurs & les régles en seroient

bleſſées, & je reſpecterai toujours les unes & les autres; il ne m'appartient pas de donner en France l'exemple de verſer impunément le ſang d'un autre ſur le Théatre; exemple dangereux, qui dégenereroit bien-tôt en habitude de carnage, &, qui d'un ſpectacle innocent & régulier tel que le nôtre, feroit en peu de tems une arene ſanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piéçe, ſelon moi, le ſeule dénouëment qui lui convint; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été poſſible, au reſte je ne me flatte point d'avoir rençontré juſte dans l'un, ni réuſſi dans l'autre; je dis mon ſentiment ſans vouloir y aſſujettir perſonne, & j'avouë de bonne-foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre grace au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage; ſi je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ſes jugemens, mon ſoin de lui rappeller ici les applaudiſſemens qu'il m'a donnés comme Spectateur: Quelle difference de la ſolitude & du ſang-froid du Cabinet, à l'illuſion du Théatre, à la chaleur de la Repréſentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles!

. . . . . . . . . *Cum carmina lumbum.*
*Intrant, & tremulo ſcalpuntur ubi intima verſu.*
Perſ. Sat. 1ª.

# *APPROBATION.*

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancellier, *la Tragédie de Mahomet Second*, & je crois que le Public en verra l'Impression, avec autant de plaisir qu'il en a vû les Réprésentations. Ce 13 May 1739. Signé CREBILLON.

# MAHOMET SECOND.

## *TRAGÉDIE.*

## *ACTEURS.*

MAHOMET SECOND, Empereur des Turcs.

IRE'NE.

THEODORE, Prince Grec, Pére d'Iréne.

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTY.

L'AGA DES JANNISSAIRES.

TADIL, Confident de Mahomet.

ACHMET, Confident du Grand Visir.

NASSY, Grec, Confident de Théodore.

ZAMIS, Greque, Confidente d'Iréne.

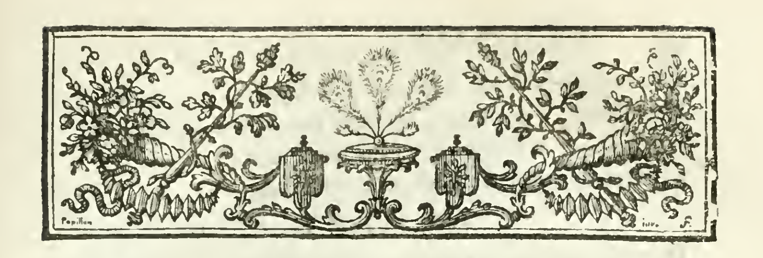
PACHAS.

OFFICIERS du Palais.

GARDES.

GRECS.

*La Scene est à Byzance.*



# MAHOMET SECOND.

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

NFIN, ſelon mes vœux, guidé par ſa Captive,
Ami, c'eſt en ce jour que Mahomet arrive.
D'un Triomphe pompeux l'appareil impoſant,
Hors de ces Murs encor le retient dans ſon Camp.
Miniſtre ſans éclat d'une odieuſe Fête,
Il veut, qu'ici, par moi, ſon Triomphe s'aprête.
Ah! loin d'y préparer un Trône à ſon orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuſer ſon cercueil!

Que ne puis-je flétrir ſes Lauriers & ſa gloire!
Mais il faut, à pas lents, marcher vers la Victoire.
Du voile de la feinte entourons nos Projets:
La Prudence peut ſeule aſſurer leurs ſuccès.

ACHMET.

De quels ſuccès encor ſe flatte votre haine?
Mahomet ſçait gagner les Peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits, dans ces lieux, annoncent ſon retour:
Il y ſema l'horreur, il recueille l'amour;
Il ſaccagea Byzance en Vainqueur implacable;
Il revient y regner, en Monarque équitable.
Il a parlé; les Grecs ont vû tomber leurs fers;
De ſes graces, ſur eux, les Tréſors ſont ouverts.
Vous l'avez vû cruel, vous voyez ſa clémence:
Imitez-le, Viſir, banniſſez la vengeance.

LE VISIR.

Ainſi donc un Tyran dans ſes brulans accès,
Oſera ſe livrer aux plus cruels excès;
Entre les mains du crime il mettra ſon tonnerre;
De larmes, de douleurs il couvrira la Terre;
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels ſeront contraints de l'adorer?
Rien ne peut, de mon cœur, refermer la bleſſure.
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.
Ah! ſouvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à maſſacrer mon fils:
Il voulut ſon trépas, injuſte, ou légitime:
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime.

Je frappai.... C'en eſt fait ; ami, laiſſons les pleurs,
Soulagement obſcur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le ſçai, n'eſt point toûjours barbare ;
De vices, de vertus, aſſemblage bizarre,
Entraîné par l'eſſor où ſon cœur s'eſt livré,
Il porte l'un ou l'autre au ſuprême degré.
Monſtre de cruauté, Prodige de clémence,
Héros dans ſes bienfaits, Tyran dans ſa vengeance ;
A ſes tranſports fougueux rien ne peut s'oppoſer ;
Et dans le ſeul excès, il ſçait ſe repoſer.
Je ne me flatte point ; je le connois, ce Maître
Que ma haine menace, & qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le ſéduit,
Suſpend ſon caractere, & ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu ſon cœur a de conſtance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puiſſance.
De moment en moment il peut ſe réveiller ;
Et tandis qu'il ſommeille, il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent ſa ruine.
J'ai banni de ſon Camp l'auſtére diſcipline ;
Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;
Sur les plus factieux j'ai verſé les faveurs ;
A la fidélité réſervant la diſgrace,
Mon adroite indulgence a carreſſé l'audace ;
Aux bruits ſemés par moi de ſes lâches amours,
Le murmure a paſſé dans leurs libres diſcours ;
Et ſaiſiſſant enfin l'eſpoir que j'ai vû luire,
Du murmure, au mépris, je les ai ſçû conduire.

C'eſt ainſi que ſemant la feinte & les détours,
J'attaque ſa puiſſance, & j'aſſiége ſes jours;
J'allume le Tonnerre, & j'empêche qu'il gronde;
Sans ſavoir mes projets, le Muphty les ſeconde.
Je ne crains que l'Aga. Janniſſaire indompté,
Rien ne peut altérer ſa fiére intégrité :
Imprudent, mais zelé, ſon audace hautaine,
Obtient, brave l'eſtime, & ſubjugue la haine :
Son devoir eſt ſa loy : Son Maître eſt tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Eſpérons toutefois : c'eſt mon frére, & peut-être,
Saiſiſſant les moyens que le tems fera naître,
Son zéle par mes ſoins ſe verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon Ennemi.
Eſt-il quelque rempart conſtruit par la puiſſance,
Que ne détruiſe enfin l'audace & la prudence ?
Toi, qui depuis long-tems, des malheureux Chrétiens,
Par mes ordres ſecrets adoucis les liens,
De mes conſeils prudents as tu ſçû faire uſage ?
Tes ſoins ont-ils, des Grecs, relevé le courage ?
Et vers la liberté que je viens leur offrir,
Oſent-ils, en ſecret, pouſſer quelque ſoûpir ?

ACHMET.

Couchés dans la pouſſiére, abandonnés aux larmes,
J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le ſuccès leur paroît trop voiſin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'oſent l'enviſager.
Il en eſt cependant, de qui la noble audace,
A bravé, devant moi, la mort & la menace.

Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce Héros, dans les fers, gémissoit, inconnu :
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux ?
Ami, je le connois; je l'ai vû dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance,
Du Grec & du Persan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur :
Et lui seul, du Sultan, va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet Esclave est le pere d'Irene.

AHCMET.

Quoi, de cette Captive ?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encor, arracher de ses bras;

L'esclavage la mit dans les mains de mon frere :
Je le pressai long-temps de la rendre à son Pere :
Au Sérail du Sultan il destina ses jours ;
Et ses yeux, du Sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'Amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh, ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême ?
Il est chez les Chrétiens des cœurs ambitieux :
L'éclat & la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, & l'orgueil de se voir près du Trône. . . :

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien, contre nous suce avec son erreur ?
L'Hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse ;
Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.
Je connois Théodore : & tout autre lien
Ne sçauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le Sultan par un hymen sinistre ?
De ses propres malheurs se rendre le ministre !
Je ne sai ; mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah ! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le Sceptre, éloigneroit l'Amante.

Bientôt, en zéle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un Sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime:
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un Pere malheureux;
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons, à nous servir, si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien. S'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient. C'est lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher Ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre.
Il entre; laisse-nous.

## SCENE II.

LE VISIR, THEODORE.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi?
Généreux Théodore! Ah! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un Ami qui t'embrasse.

THEODORE.

O toi ! qui ſeul des tiens, ſenſible à la pitié,
Sais dans un malheureux reſpecter l'amitié,
Si mon cœur, au plaiſir pouvoit s'ouvrir encore ;
Je le devrois aux ſoins dont un ami m'honore.
Il n'eſt plus temps. Rends-moi ma priſon & mes fers :
Vos ſuccès & nos maux me les ont rendus chers.
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon ſang, ſoyez-le de mes larmes.
De quel faſte étranger me vois-je environné ?
L'Autel étoit ici. Là, mon Roi proſterné.....
Malheureux Conſtantin ! Malheureuſe Byzance !
Le Ciel, en ſon courroux, a briſé ta puiſſance ;
Ton effroyable chûte écraſa trente Rois ;
Et l'Univers tremblant en a ſenti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût ſuivi ſa conquête,
Sa main, ſur trente Rois, étendoit la tempête ;
Il eſt vrai ; mais l'amour a ſauvé l'Univers ;
Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'eſt éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Aſie :
Et de ces murs encor on pourroit repouſſer
L'Uſurpateur .... Mais non ; il n'y faut plus penſer.
Les Grecs, ſi fiers jadis, aujourd'hui vils eſclaves,
Ont appris, ſans murmure, à porter leurs entraves ;
La liberté les cherche, ils n'oſent la ſaiſir ;
Et Théodore enfin ne ſait plus que gémir.

THEODORE.

Que dis-tu? notre ſort peut-il changer de face?
Ah! ſi je le croyois.....

LE VISIR.

Rappelle ton audace;
Avant la fin du jour tu ſeras éclairci
D'un ſecret important que je te cache ici.
Il t'en ſouvient; tandis qu'on aſſiégeoit Byzance,
Par de ſecrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts ni les tiens n'ont pû la conſerver;
Mais des mains du Tyran on la peut enlever.
Sais-tu juſqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel, qu'en ces lieux un nouveau crime améne?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans ſon ſein,
La vengeance & l'honneur ont reſervé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable
Arrive ſur les pas de ce Prince coupable?...
Frémis; mais venge-toi. Ce fier Uſurpateur
Devient, pour t'offenſer, un lâche Séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, & qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux... C'eſt ta fille elle-même.

THEODORE.

Ma fille!... Ah, juſte Ciel! Ma fille entre les bras!...
Non; elle eſt innocente, ou ne reſpire pas.

LE VISIR.

Ceſſe de te flatter. C'eſt elle, c'eſt Iréne:
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la ſervitude atteignit ſur les flots.

THEODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaine criminelle.
Visir, de tout pouvoir daigne appuyer mon zéle.
Que je l'arrache!...

LE VISIR.

Espere un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais;
Sans Gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vûe.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THEODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

---

## SCENE III.

LE VISIR, THEODORE, ACHMET.

LE VISIR *à Achmet.*

REnds, cher Achmet, sa retraite facile.
( *à Théodore.* )
Tu connois ce Palais; évite tous les yeux:
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux;

## SCENE IV.

MAHOMET, LE MUPHTY, LE VISIR TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces Murs, qu'a ſoumis ma valeur intrépide,
Que du Trône Ottoman la Majeſté réſide!
Ne changeons point leur ſort. Ils commandoient jadis:
Qu'ils commandent encor aux Peuples aſſervis!
Que l'Europe & l'Affrique, au rang de nos Provinces,
Eſclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes!
Puiſſent mes Deſcendans, de cet heureux ſéjour,
A l'Univers entier donner des Loix un jour!
Les chemins ſont ouverts: c'eſt aſſez pour ma gloire.
Il eſt temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'eſt pas ſans effort qne mon cœur combattu
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.
Dans ce cœur inconſtant, l'Orgüeil & la Vengeance,
Je ne le ſens que trop, ont laiſſé leur ſemence.
Je n'oſe vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vû cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeſte préſage,
D'une ſolide paix que ce jour ſoit le gage.

Peuples, long-temps courbés ſous le poids des malheurs;
Reſpirez, votre Maître eſt ſenſible à vos pleurs;
Votre Maître eſt fléchi; l'humanité ſacrée,
La mere des vertus, dans ſon ame eſt entrée:
Envain l'Ambition veut étouffer ſa voix;
Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ſes droits:
C'eſt elle qui m'apprend qu'un pouvoir ſans meſure
Devient pour l'Univers une commune injure;
C'eſt elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Uniſſent le Monarque au reſte des Mortels;
Et qu'un Roi qui conſerve, eſt égal en puiſſance
A l'Etre bienfaiſant qui donne la naiſſance.
J'ai vaincu; j'ai conquis. Je gouverne à préſent.

( *Au Muphty & au Viſir.* )

Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Eſclaves de mon Trône, ombre de ma Puiſſance,
Allez, à l'Univers annoncez ma clemence,
A ſes Rois conſternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, & devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au ſouffle de la Guerre
De renverſer leur Trône, & d'infecter la terre;
Que ſa gloire eſt contente; & qu'il n'aſpire plus
Qu'à rendre heureux ſon peuple, & les vaincre en vertus.
Ce n'eſt pas tout. Mon cœur laſſé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une Eſclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'eſt point m'abaiſſer; c'eſt l'élever à moi,
Je mépriſe ces Rois, dont la tendreſſe avide
Ne ſçait former des nœuds qu'où l'intérêt préſide;

Commerce trop ſuivi dont j'abhorre la Loi !
Vertu, naiſſance, amour, c'eſt aſſez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes Soldats je crains la réſiſtance :
Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance....

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les executer.
Je ne m'abaiſſe pas juſqu'à vous conſulter.
Mes ordres ſont dictés. Et ſi quelque Rebelle
Eleve dans mon Camp une voix criminelle,
D'un murmure indiſcret que la mort ſoit le prix !

LE MUPHTY.

Une Chrétienne ? Ciel ! ſur le Trône !

MAHOMET *au Muphty.*

Obéis.

# SCENE V.

## LE MUPHTY, LE VISIR.

LE MUPHTY.

J'Ai prévû les desseins que ce jour nous révele :
Je les ai dès long-temps confiés à ton zéle.
Visir ; & dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.
Il fait plus aujourd'hui ce Prince téméraire,
Il ose, des Chrétiens, se déclarer le Pére :
Tu le vois, tu l'entends ; & ses injustes Loix,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Muphty, je l'avoûrai, j'ai trop crû cette audace;
Eloigné du danger, je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient, j'osois les embrasser ;
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un Muphty l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les Decrets d'un absolu pouvoir
Tes Decrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la Religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;

Et juſques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Muphty condamne.
Mais, ſans toi, nos efforts ſacriléges & vains
Nous expoſent ſans fruit à des tourmens certains.
Tu balances, Muphty!... C'en eſt fait; & je céde.
Le danger de l'Etat exige un prompt reméde;
La Religion Sainte éleve envain ſa voix:
Son timide Interpréte abandonne ſes Droits.
Un Viſir, après lui, le premier de l'Empire,
Fait briller, mais envain, le zéle qui l'inſpire;
Envain le Janniſſaire offre un puiſſant ſecours:
Au milieu d'une Armée il tremble pour ſes jours;
Il ignore, ou plûtôt il céde ſa puiſſance;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence;
Il dévore un affront, & ceſſe d'être inſtruit
Qu'un Prince qu'il condamne eſt un Prince détruit.
Hé bien, va donc ſubir le joug d'une Chrétienne;
A ſon Culte, à ſa Loi, cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux Miniſtre Criminel,
On t'attend; va ſerrer ce lien ſolemnel.
Aux Muſulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit eſt indigne de l'être;
Et qu'un Muphty craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUPHTY.

Viſir, de tes tranſports calme la violence:
Je m'abandonne à toi; je céde à ta prudence.
Avertiſſons les chefs du danger de l'Etat,
Avant d'autoriſer un néceſſaire éclat,

Agiſſons ; & tâchons, par force, ou par adreſſe,
D'arracher de ſon cœur une lâche tendreſſe.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.



NFIN, loin du Serrail Iréne déſormais
Va, ſeule, & ſans Rivale, habiter ce Palais.
Prête à verſer ſur vous les biens qu'elle moiſ-
ſonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Serrail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre Sexe ici le tourment & l'injure;
Tombeau de la vertu, mépriſable ſéjour,
Où régne la moleſſe, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut, ſans rougir, voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la Beauté ſe condamne?

Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRE'NE.

Je ne le céle point; ce changement me flatte.
Toutefois, eſt-il temps qu'un doux eſpoir éclate?
En quel lieu ſommes-nous? Et qui nous y conduit?
Quel Trône eſt élevé ſur ce Trône détruit?
Je te revois enfin, malheureuſe Byzance,
Monument éternel de Céleſte vengeance!
En entrant dans tes murs, j'ai ſenti tes douleurs;
Et mon premier tribut eſt un tribut de pleurs!
Je viens te ſecourir. Affermis ma foibleſſe,
O Ciel! fais triompher le zéle qui me preſſe.
Eſter ſçut déſarmer le fier Aſſuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec tranſport ce deſſein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a ſoumis tous les vœux.
Non, non, ils ne ſont plus, ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repouſſoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans ſon cœur.
L'indomptable Lion frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le bleſſe.
Quels coups ont annoncé ſa ſuperbe foibleſſe!
Son amour effrayé de ſes propres effets,
Se plongeoit dans le ſang, prodiguoit les bienfaits,

Du meurtre au repentir conduisoit sa victime;
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappellant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRE'NE.

Zamis, qui sçait mourir, sçait braver la menace,
Je ne sçai quel espoir soutenoit mon audace;
Cet espoir que je n'ose encor interroger,
Versoit sur moi la force & l'oubli du danger.
Toutefois.... Le dirai je? Au sein de la victoire
D'un œil triste & douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pû servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace?
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!....
A travers les dangers & l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au Trône a pû guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un Tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un Héros soumis, tendre, respectueux,
Et Rival des vertus d'un objet vertueux.

IRE'NE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un Prince, dont mon cœur doit détester l'hommage;

N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, & sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer;
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai crû trouver la paix dans ce nouvel asyle;
Je l'habite, & mon cœur y devient moins tranquile.
C'est ici que mon sort a commencé son cours;
C'est ici que mon Pere a vû trancher ses jours;
Et mois-même... Ah, Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente.
Mais que nous veut Tadil?

---

## SCENE II.

### TADIL, IRE'NE, ZAMIS.

TADIL.

Les Chrétiens empressés
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRE'NE.

Qu'il vienne.

---

## SCENE III.

IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

JUste Ciel ! une joye inconnuë
S'empare malgré moi de mon ame éperduë.
Rois, Maîtres des Mortels, ah ! quelle eſt votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immenſe grandeur,
D'éclats tumultueux épouvante la terre ?
Prenez, prenez le Sceptre, & quittez le Tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémiſſant ;
Des bras de l'injuſtice arrachez l'innocent ;
Du foible, du proſcrit, relevez le courage :
Du pouvoir abſolu c'eſt-là le vrai partage.

## SCENE IV.

THEODORE, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

MAis, hélas! quel Vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête; il gémit à l'aspect de ces lieux!

THEODORE *à part.*

C'est ma fille; c'est elle. Ah! Pere déplorable!
O Ciel! ne me sois point à demi favorable;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder!

IRE'NE.

Respectable Chrétien, vous n'osez m'aborder!
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassûrez-vous. Je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THEODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre Culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les Chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse?

Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux,
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux:
D'aujourd'hui ſeulement je revois la lumiere:
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon ſang,
Expoſée, ou livrée au crime le plus grand.
Un ſuperbe Ennemi la tient ſous ſon empire....
Un Muſulman cruel.... Je tremble .... Je ſoûpire....
Il l'aime.... Il eſt puiſſant.... Je ne puis achever!

I R E' N E *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver?
Quel diſcours! quel raport! A peine je reſpire.
La pitié ſur un cœur a-t-elle tant d'empire?

( *à Theodore.* )

Pour ſoulager vos maux, ardente à tout oſer,
De mon foible pouvoir vous pouvez diſpoſer.
Peut-être votre fille eſt encor innocente.
Déployez à ſes yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra ſa vertu.
Si, comme à votre Fille, un Deſtin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un Pere reſpectable,
Prompte à ſacrifier Amour, Scéptre, Grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois ſon bonheur.
Mais loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je ſens couler mes larmes.
Vous arrêtez ſur moi vos regards attendris!
Vous pleurez! Ah! j'ai peine à retenir mes cris.

Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperduë,
O! qui que vous ſoyez, votre douleur me tuë!

THE'ODORE.

Iréne!...

IRE'NE.

Eh bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THE'ODORE.

Chere Iréne!....

IRE'NE.

Seigneur....

THEODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure... Je t'appelle... & tu doutes encore?

IRE'NE.

Ah, mon Pere! Ah, grand Dieu! C'eſt lui, c'eſt Théodore!
Vous ſoûpirez!... Hélas! Iréne, a-t-elle pû,
En bleſſant vos regards, attriſter la vertu?
Ah! mon pere, chaſſez un doute qui m'offenſe.
Oui, j'oſe à vos regards m'offrir en aſſurance.
Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

THE'ODORE.

Et je me livre donc au tranſports les plus doux;
Ma fille, embraſſez-moi. Vous diſſipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai reſſenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux ſubiſſe votre Loi,
Vous êtes innocente, & c'eſt aſſez pour moi.
Mais achevez; calmez mes craintes inquiétes;
Ouvrez les yeux, Iréne, & voyez où vous êtes.

Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des Autels :
Par l'aviliſſement la faveur s'y diſpenſe ;
A côté du forfait marche la récompenſe ;
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,
Et toûjours la baſſeſſe y méne à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur ni la foibleſſe
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeuneſſe ;
Mais, crains, fuis le danger, il te preſſe, il te ſuit,
L'orgueil l'attend, ſuccombe, & la vertu le fuit,

IRE'NE.

Mon Pere ! digne Auteur de ma triſte famille,
Mon Pere ! dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a deſſillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funeſtes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeuneſſe imprudente,
S'égaroit, & marchoit, aveuglée & contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,
A ma foi. Oui, mon Dieu ! briſe mon eſclavage,
Tu parles, j'obéis. Acheve ton ouvrage !

THE'ODORE.

Oui, ma fille, ſans doute il briſera vos fers :
Oui, ſur votre péril ſes yeux ſe ſont ouverts ;
Et ſon bras, juſqu'à vous aujourd'hui ne me guide,
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaſte Palais je connois les détours,
J'ai de puiſſans Amis : mes ſoins & leur ſecours

M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;
Ménagez-le; & bientôt, Iréne en liberté,
Bravera ſon amour & ſon autorité.
Je vous laiſſe.

IRE'NE.

Ah, grand Dieu! vous me laiſſez!... Mon Pere!...
Et pourquoi differer un ſecours néceſſaire?
Vous ſavez, de ces lieux, les plus obſcurs détours,
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le ſein de la Terre,
Cachez-moi; ſauvez-moi; tout ici m'eſt contraire.

(*Elle ſe jette aux genoux de Théodore*)

Oui, plûtôt que ſans vous elle oſe demeurer,
Iréne à vos genoux, aime mieux expirer.

---

## SCENE V.

MAHOMET, THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

QUe vois-je? Iréne en pleurs! Iréne ſuppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante!
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? Réponds-moi. Tu te tais vainement;
Perfide; tu trahis ou le Prince, ou l'Amant.
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du ſupplice
D'un ſecret odieux me découvre l'indice.

THE'ODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un ſecret, tel qu'il ſoit, que je voudrois cacher.
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ſes mépris, je raſſurois ſon cœur;
Je voulois la ravir à ta funeſte ardeur;
De ces Murs dangereux je voulois la ſouſtraire,
Tu ſais tout; Vange-toi, Sultan; je ſuis ſon Pere.

MAHOMET.

Son Pere!

THE'ODORE.

Oui : connois-moi. Je ſuis ce Grec enfin,
Qui dans ces mêmes Murs balança ton deſtin,
Quand le courroux du Ciel ſecondant ton courage,
Permit aux Muſulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, ſi ton bras eût terminé mes jours,
Puiſque, des tiens, mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, Eſclave miſérable,
J'ai langui dans les fers : le Deſtin qui m'accable
Ne les briſe aujourdhui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me vanger; ſa vertu m'eſt connue;
Et ſi je lui défends de paroître à ta vûë,
Ardente à m'obéïr, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me bleſſas. Bien loin que ma gloire en murmure;

J'étois ton Ennemi, tu défendois ton Roi;
J'estime ton courage, & respecte ta foi.
Tu pourrois te vanger? Ta fille obéissante,
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Iréne,
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vû dans la guerre armé de la terreur,
Tonner sur tes Remparts; & Vainqueur trop sévére,
Du sang de tes Chrétiens faire fumer la Terre:
Mais tu ne m'as point vû, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence,
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.
Tu voulois enlever Iréne à ma tendresse!
Imprudent! Si le sort des Chrétiens t'interesse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'oter Iréne? Ah! connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis Maître de vous. Esclaves l'un & l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort & du vôtre;

Vos perſonnes, vos biens, vos jours, tout m'eſt ſoûmis;
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a tranſmis;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux, ou m'enlever, ou me donner ta fille:
Et j'atteſte le Ciel, que reſpectant ta Loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THE'ODORE.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
Prince, digne en effet de plus d'une Couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Eſclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoiſſance,
M'enchaînent malgré-moi ſous ton obéïſſance.
L'interêt de Byzance & des Peuples Chrétiens,
Veut qu'ici je conſente à ces fatals liens.
Une illuſtre Princeſſe, à ton Pere aſſervie,
Par un ſemblable hymen a ſauvé la Servie.
Triſte exemple! Mais quoi? la ſageſſe eſt ſans choix,
Quand la néceſſité fait entendre ſa voix.

MAHOMET.

Le ſuffrage d'un Pere eſt peu pour ma tendreſſe;
Iréne, c'eſt à vous que Mahomet s'adreſſe.
Votre ſort eſt fixé; reſte à remplir le mien,
Formez-vous ſans murmure un auguſte lien?
Sans crainte, ſans égard, que votre voix prononce,
M'aimez-vous? Que le cœur dicte ſeul la réponſe.
Vous êtes libre enfin.

IRE'NE.

Je l'ai toûjours été,
Garand de ma pudeur & de ma liberté,
( *Elle tire un Poignard.* )
Regarde ce Poignard. De moi-même maîtreſſe,
J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendreſſe:
Et, ſi ſur moi le crime eût tenté ſon effort,
Ma vertu ſe ſauvoit dans les bras de la mort.
Mon Pere, & toi, Sultan, connoiſſez dans Iréne,
Ce que peut le devoir ſur une ame chrétienne.
De ce fer, à tes yeux, j'euſſe percé mon cœur,
Et ta tendreſſe, à peine, égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puiſſance,
Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence,
Mon amour eſt le prix de tes hautes vertus,
Et je t'eſtime aſſez pour ne te craindre plus.
Cette preuve ſuffit.
( *Elle jette le Poignard.* )

MAHOMET.

Je frémis! & j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aſpire!
A ces nobles diſcours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore.
Ce cœur, dans qui le mien va lire ſon devoir,
Iréne, partagez mon Trône & mon pouvoir.
( *à Théodore.* )

Chrétien,

Chrétien, ſoyons, amis; c'eſt moi qui t'en conjure,
Je reſpecte, & j'ignore une union ſi pure;
Inſtruis-moi; ſoûtiens-moi: tu liras dans mon cœur:
Tes ſoins en baniront le crime & la fureur.
Plaiſirs nouveaux pour moi! mouvemens pleins de charmes!
Vous me faites ſentir que la joie a ſes larmes.
Le Pouvoir, les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux;
Un inſtant de vertu vient de me rendre heureux.
Agiſſons, il eſt tems. Va raſſurer tes freres;
Qu'ils reſpirent enfin ſous des loix moins ſévéres.
Des fureurs du Muphty j'ai ſçû les affranchir:
Sous toi, ſous ton pouvoir, je veux les voir fléchir;
Ordonne; agis; guéris leurs bleſſures cruelles:
Soûmis à toi, ſans doute, il me ſeront fidelles.
Tes Prêtres ne pourront refuſer mes bienfaits;
Et je brave, des miens, les murmures ſecrets.
Oui, dûſſai-je à mes pieds voir tomber ma Couronne,
Je cours executer ce que l'honneur m'ordonne!
O! plaiſir pour un Roi rare & voluptueux!
Je régne ſur deux cœurs libres & vertueux.

## SCENE VI.

THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS.

THE'ODORE.

MA fille, que l'eſpoir n'aveugle point votre ame,
Plus d'un obſtacle encor peut traverſer ſa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accompliſſe ſur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoique Dieu vous ordonne ;
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il eſt doux de régner pour protéger ſa Loi,
Il eſt beau de mourir pour conſerver ſa foi.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

IRE'NE, ZAMIS.

ZAMIS.



OSEROIS-je blâmer la douleur imprevûë
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vûe ?
Vous soupirez ! hé quoi ? si pour quelques momens
Un Pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'Hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRE'NE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie & ma tristesse,
Mon cœur est agité : Pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ses bienfaits.

Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais, de nos Grecs, eſt devenu l'aſyle.
L'impieté, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, & déſormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainſi que de la tienne,
Déja tout eſt Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zéle & mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!
Ton Dieu s'appaiſe enfin, malheureuſe Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puiſſance?
Sur tes remparts fumans, l'eſclavage & la mort
Ont triomphé ſans peine, & regné ſans effort.
Pour porter dans ton ſein des coups trop légitimes,
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi:
La pitié ſecourable ouvre ſes yeux ſur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les allarmes;
Mes ſoins ſauront tarir la ſource de tes larmes.
Ah! ſi d'un doux Hymen mon cœur ſe ſent flatté,
C'eſt qu'il devient le ſçeau de ta félicité.

## SCENE II.

NASSI, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

NAssi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble sur le front, & la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce Billet important.
Il doit, près du Visir, se rendre en cet instant.

IRENE *après avoir lû tout bas.*

Qu'ai-je lû? Que devient mon bonheur & ma joie?
Je m'y livrois entiere, & le Ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.

Le Sultan vient.

# SCENE III.

MAHOMET, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

SEigneur, vous me voyez tremblante.
Connoiffez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET *lit.*

*En vain à votre Hymen nos Prêtres ont foufcrit.*
*Des Mufulmans jaloux la colere s'aigrit.*
*Sans lui communiquer l'avis de votre pere,*
*Ménagez le Sultan ; obtenez qu'il differe.*
*On nous menace : on dit qu'un rebele Sujet,*
*Prétexte votre Hymen pour perdre Mahomet.*

IRE'NE.

Seigneur, vous vous taifez ! Une fureur tranquille
Arrête fur ces mots votre vûe immobile !
Frémiffant du péril où j'allois vous plonger......

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, & non pas du danger.
C'eft Mahomet, c'eft moi qu'un Efclave menace ! . . .
Vous gémiffez, Iréne ! Epargnez-moi de grace ;
Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous, ou pour moi,
N'eft-ce pas m'accufer de foibleffe, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.

Méprisez comme moi des Esclaves jaloux ;
Et n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

IRE'NE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere?
Epouse de leur Roi, ne suis-je pas leur mere?
Que ne peut mon Hymen? Ce lien si flatteur,
De l'univers entier assure le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace;
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, & ne maîtrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses,
Qui loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des Peuples supplians osent trahir l'espoir;
Qui pouvant au pardon déterminer un Maître,
Aiment mieux, par ses coups, le faire reconnoître!
Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais, à punir, j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Iréne, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse.
Souffrez que quoiqu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, & non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons, que sur Byzance,
Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence.
Et quant à notre Hymen, c'est aux yeux du Soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.

Oui, je veux pour témoins d'une union si belle,
Mes Peuples, mon Armée, & les yeux du Rebele.
Tant qu'aux regards d'un Maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir.
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colere,
C'est la seule équité qui dicte cet Arrêt;
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt:
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre, il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRE'NE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité.
Je brave les clameurs du Soldat irrité.
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remede est sûr, puisqu'Iréne en dispose.
Pour appaiser enfin vos Peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur; & c'est assez.
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce Palais dans mes bras lui présente un asyle.
Il tarde trop long-temps. Je cours le rappeller.
Près de vous, près de lui, qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres,
Ma joie & mes plaisirs deviendront plus sinceres.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon Pere, & mon Epoux.

## SCENE IV.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

LE frere du Visir, l'Aga des Janissaires,
Vient à vos pieds. . . . .

MAHOMET.

Qu'il entre. Ah! tremblez, téméraires.

## SCENE V.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA *prosterné.*

TOn Esclave à genoux pénétré de douleur,
Osera-t-il parler ?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA *se releve.*

Frémis d'horreur.
Tes Soldats revoltés menacent ta puissance:
Je suis leur Chef. Je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe: mais n'étends point ta colere sur eux.
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.

Pleins de reſpect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchiſe excite ;
Punis-moi : je ne puis ſurvivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zéle & ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeuneſſe ;
Tu m'es bien cher : mais ſi tu combats ma tendreſſe,
Ton trépas eſt certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes ſoins :
Qu'un ſouple Courtiſan te trompe & te careſſe ;
Ton ami meurt content, s'il bannit ta foibleſſe.
J'oſe t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'eſt-il pas dans ta vie aſſez de jours obſcurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te ſurmonte,
Par un plus vil Hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ? . . . .
Ah ! que n'as-tu pû voir tes Soldats irrités,
S'amaſſer, s'écrier, ſe plaindre avec colere ?
» Hé quoi donc, répetoit le brave Janiſſaire,
» Quoi, nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi, ſans pleurer ſa mort, faut-il pleurer ſa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui dans Rome captive, arborant le Croiſſant,
» Devoit voir à ſes pieds l'Univers fléchiſſant,
» Ce même Mahomet, plein d'une obſcure flâme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;

» Et pour elle rompant les Loix de ses Ayeux,
» Quoiqu'Esclave & Chrétienne, il l'épouse à nos yeux!
Ah! Seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une Armée une fois livrée à la licence,
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire;
Ou plûtôt rappellant tes projets oubliés,
Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET.

Oui, je la confondrai cette Armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévere Empereur:
Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.
Et toi, sors, malheureux.

L'AGA.

Tu m'as promis la mort:
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître:
Puissai-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais-tu dans ces murs? Pourquoi laisser flétrir
Ces Palmes, ces Lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes Loix : entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiére;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empressent de Briguer l'honneur de tes liens.

Sur le trifte Occident daigne jetter la vûe ;
Vois régner fur fes Rois la difcorde abfoluë ;
Vois fes foibles Tyrans détruire avec fureur
Les Remparts, qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime!
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le Vaincu, le Vainqueur, l'un par l'autre preffé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renverfé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant fon Rival, il hâte fa ruine ;
Que chaque Combattant qu'il ofe terraffer,
Sont autant d'Ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que de quelque part que panche la victoire,
Tout eft perte pour eux ; tout confpire à ta gloire:
Du poids de ta puiffance étouffe leurs difcords ;
Enchaîne au même joug les foibles & les forts.
Tout autre bruit fe tait, lorfque la foudre gronde,
Tonne fur ces cruels, & rends la paix au monde.
Ce font-là les projets nobles & glorieux
Qui flattoient, mais envain, nos cœurs ambitieux.
Ce font-là les projets, qu'une funefte flâme
Interrompt, ou plûtôt efface de ton ame.
Ainfi donc l'amour feul arma tes Combattans!
Là, fe terminent donc tant d'exploits éclatans!
Ainfi donc à travers le fer, le fang, la flâme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme!

*(Il fe jette aux genoux de Mahomet.)*

Tu rougis! Ah! rends-moi mon Augufte Empereur,
Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;

Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle :
Tu résistes envain ; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte & les remords.
Vainement, à ses cris, ton ame se refuse :
Tu l'entends, Mahomet, & ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissai-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

MAHOMET *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.

( *à l'Aga* )

Je te laisse le jour. Cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire
Que celle que la Guerre attache à la Victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet, par l'amour, n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse,
S'épuise, en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon Camp ; fais trembler mes Soldats.
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats !
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête :
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célébre la fête :
Tout Rebelle insolent tombera sous mes coups ;
Ou les Traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront, par ma mort, l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponse.

## SCENE VI.

L'AGA *seul.*

IL menace ; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zéle est vainqueur.
Achevons, s'il se peut ; & soyons-lui fidelle.
Je n'en sçaurois douter ; quelque puissant Rebelle
Du venin de discorde infecte le Soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le Traître & l'attentat ;
Rendons l'Armée au Prince, & le Prince à l'Empire.

## SCENE VII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARrête. Où t'a conduit le zéle qui t'inspire ?
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher, pour le voir ?
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos Chefs, à ton salut, n'ont laissé que la fuite ?

Sçais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'Armée, entre mes mains, a juré ton trépas?
On dit, vil Délateur, qu'aux maux les plus sinistres,
Tes conseils ont livré de fideles Ministres:
On dit que de ses feux timide Approbateur,
Tu nourris, du Sultan, la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos Soldats crains de te présenter,
Sans sçavoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets; j'ignore quels Ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres;
J'ignore que l'Armée en tes mains m'ait proscrit:
Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeller Traître?
Je soûtiens mieux que toi la gloire de mon Maître.
Aux conseils de l'Amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa Grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu, pour vouloir, dans le cœur de ton Maître
Forcer les Passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu, pour oser, de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet, & marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je ſuis? Apprend donc, puiſqu'il faut t'en inſtruire;
Qu'un Viſir eſt l'appui, le ſalut d'un Empire,
L'Oracle de l'Etat, l'inſtrument de la Loi,
L'œil, la voix, le génie, & le bras de ſon Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous aſſocie,
N'eſt plus au Souverain, dès qu'il nous la confie;
Et ſouvent au beſoin ce ſeroit le trahir,
Que même contre lui ne nous en pas ſervir.
Elle eſt entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du reſpect, ſubjugue la Puiſſance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur, & celui des Humains.

L'AGA.

Je ne ſuis qu'un Soldat: & de mon ignorance,
Un Viſir voudra bien me pardonner l'offence.
J'avois crû qu'un Miniſtre appellé par ſon Roi,
Lui devoit plus qu'un autre & ſon zéle, & ſa foi;
Que plus il approchoit du ſacré Diadême,
Plus ſa ſoumiſſion en devoit être extrême.
Et qu'un trait réfléchi du ſuprême pouvoir,
En effrayant ſon cœur, y fixoit le devoir.
J'ai crû que tout Sujet, dont l'inſolente audace,
A côté de ſon Prince, oſoit marquer la place,
N'étoit plus qu'un Rebelle, un Perfide, un Ingrat,
La honte de ſon Maître, & l'effroi d'un Etat.
J'ai crû que ſans reſpect regarder la Couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne.

Et

Et qu'à quelque degré qu'on en puiſſe approcher,
C'étoit la profaner que d'oſer y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zéle qui m'irrite.
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop ſûr qu'à tes complots j'oppoſerois mon bras;
Tu m'as rendu ſuſpect aux yeux de nos Soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon ſoin magnanime;
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne avant de le percer,
Par les mains du Soldat, tu veux me renverſer.
Eſclave révolté, ſonge à te mieux connoître.
Loin d'attenter ſur lui, tremble aux pieds de ton Maître.
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné;
Peut être condamnable, & non pas condamné.
Si ſur toi, ſur les tiens, tombe ſon injuſtice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,
S'il immole ſa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours;
Pleure; mais obéis: c'eſt-là ton ſeul partage.

LE VISIR.

Ceſſe de me tenir ce timide langage.
Où régne l'injuſtice, il n'eſt plus de pouvoir;
Où manque la puiſſance, il n'eſt plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? L'Epoux d'une Chrétienne
Eſt digne de ta haine ainſi que de la mienne.
Je méconnois un Roi, digne de mes mépris.
Qu'il ſoit ce qu'il doit être, & nous ſerons ſoumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Uſurper ſans obſtacle une injuſte puiſſance?

Veux-tu que Mahomet, achevant ſes projets,
A leur infâme joug enchaîne ſes Sujets ?
De tous les coins du monde Iréne les appelle :
Tout ſeconde l'eſpoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de ſon nom leur culte rétabli,
Inſulte inſolemment aux decrets du Muphty.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée ;
De l'Empire Ottoman changeant la deſtinée,
Après avoir chaſſé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Aſie un feu ſéditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en eſt fait, les Chrétiens ſont les Maîtres du monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos!

L' A G A.

Non, je ne puis ſouffrir que mon Roi s'aviliſſe.
Borne-là tes deſſeins, & je ſuis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, ſi nos cris arrachent de ſes bras
L'orgueilleuſe Chrétienne à qui ſon cœur ſe livre.
A ces conditions je ſuis prêt à te ſuivre.
Si tu pouſſes plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, & je m'immole après.

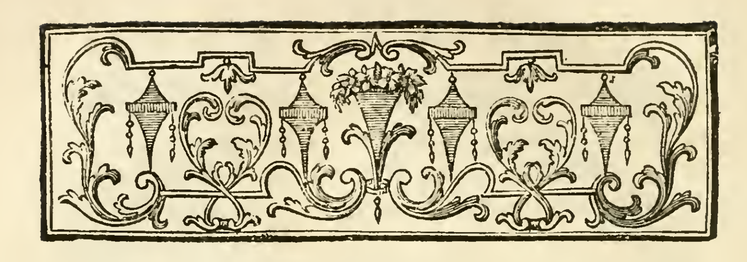
## SCENE VIII.

LE VISIR *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses;
De la révolte, en lui, j'ai jetté les semences.
Achevons. Ou s'il ose encor me traverser,
Le Soldat veut son sang; je le laisse verser.

*Fin du troisiéme Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

EIGNEUR, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soûpirs, & ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints;
Voile aimable, long-tems étendu sur ma vûe,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenuë?
Cruel Aga! Pourquoi desillois-tu mes yeux?
Pourquoi, dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'Amour triomphant arracher la Victoire!

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix,
Me frappe, me réveille, & m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhore le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuïr, content d'essayer la menace,
Je n'ai pû ni souffrir, ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour: Son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire.
Méprisez ses conseils; n'écoutez que la gloire;
Achevez; triomphez d'un dangereux objet.
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flâme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sçut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques Loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'Innocent du coupable.
Sur mon Tróne, long-temps Théâtre de forfaits;
Je plaçai la pitié, la clémence & la paix;

Déja mon cœur changé, goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer :
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser ;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes :
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes ;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toûjours ;
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du Vainqueur de Byzance est-ce là le langage ?
Faut-il, de vos exploits vous retraçant l'image ? . . . .

MAHOMET.

Non, Tadil ; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté ;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition, sur moi, n'a que trop de puissance.
Crains que portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire ;
Et j'aime, par le sang, à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur & mon esprit ;
Le dépit, destructeur, m'agite & me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme ;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens ;
Il jette dans mon cœur le desespoir, la rage ;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.

Mon ame abandonnée aux plus cruels tranſports,
Pour ſortir de ſon trouble, a ſoif de mille morts.
Ah! ſi de mes Soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable....
Juſte Ciel! Je frémis.... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.
Le Viſir m'eſt ſuſpect. Que la mort l'environne:
Sa vie eſt criminelle, & je te l'abandonne.
Mon pouvoir abſolu dépoſe le Muphty,
Qu'au même inſtant que l'autre, il ſoit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laiſſe-moi ſeul.

## SCENE II.

### MAHOMET *ſeul.*

ENfin j'évite ta préſence,
Iréne; & l'aſcendant d'un funeſte devoir,
Pour la premiere fois balance ton pouvoir.
Ah! puiſqu'il le balance, il le vaincra ſans doute.
Si le triomphe eſt beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble Laurier pourroit me couronner,
Que celui qu'en ce jour je prétends moiſſonner?
Sors de mon cœur, amour; & fais place à la gloire:
Tes murmures ſont vains; je ne te veux plus croire.

## SCENE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de joüir,
Le bonheur de ma fille a trop ſçû m'ébloüir.
Le péril qui la ſuit, le danger qui te preſſe,
Rompent l'auguſte nœud que formoit ta tendreſſe.
Libres par tes bienfaits, permets que ſur mes pas,
Iréne aille cacher de funeſtes appas.
Son repos, ton honneur, ſa ſûreté, ta vie,
Son Pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu ? Mais l'ai-je commandé ?
Par qui ſon ſort doit-il être ici décidé ?
Quel empire, quels droits te reſtent-ils ſur elle ?
Qui te les a rendus ?

THÉODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée ! Ainſi donc tu m'oſes apporter
L'ordre que mes Soldats prétendent me dicter ?
Sçais-tu que cette audace, en toi ſeul impunie,
A tout autre Mortel auroit coûté la vie ?

Tu n'es plus ſous ces Rois tremblans, ſubordonnés,
D'un Peuple impérieux Eſclaves couronnés,
Monarques dépendans, aſſervis ſur le Trône,
Que ſous le nom de Loix l'impuiſſance environne,
Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuiſſant,
Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéïſſant.
Ah! ſi le Deſpotiſme a choiſi quelque Siége,
C'eſt celui que j'occupe, & qu'en vain on aſſiége:
Et ſi dans ſon entier je ne l'avois reçû,
Par moi ſeul, à ſon comble il ſeroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire:
J'oſois défigurer dans mon cœur alarmé,
L'image d'un objet ſi tendrement aimé.
Mais n'attends plus de moi ce cruel Sacrifice,
Peuple ingrat: à tes yeux je veux qu'il s'accompliſſe
Cet Hymen, dont en vain ton orgueil eſt bleſſé.
En faveur de l'amour l'honneur intereſſé,
M'offre l'appas flatteur d'une double Victoire:
En couronnant mes feux, je conſerve ma gloire.

THE'ODORE.

Eh! pourquoi refuſer de remettre en mes bras,
L'objet de tant de trouble & de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuſe image
De ces Murs déſolés par un ſecond ravage;
Epargne à ma douleur le ſpectacle cruel,
De ma fille, à mes pieds tombant du coup mortel;
Et s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je ſens mon courage à ta voix redoubler.

THE'ODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ? ....

MAHOMET.

Je reſpire ; je l'aime ; & tu trembles pour elle !

THE'ODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré ſa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de ſon ſort.

THE'ODORE.

La trahiſon, la force, ont tonné ſur ſa tête.

MAHOMET.

La puiſſance & l'amour chaſſeront la tempeſte.

THE'ODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien donc, ſans pâlir,
Sous les éclats du Trône il faut m'enſevelir ;
Il faut, ſi l'on m'arrache à ce degré ſublime,
Que l'Autel en tombant écraſe la Victime.
Reprens auprès de moi ta noble fermeté.
Oppoſons au péril une mâle fierté ;
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offenſe.
Détruiſons. ....

## SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THE'ODORE.

TADIL.

PArdonnez à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Muphty, déployant le terrible étendart,
Soûleve à son aspect un Peuple téméraire.
Tout le suit : le Spahy, l'orgueilleux Janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même tems & sa vûë & ses pas.
Tout s'apprête au carnage; & déja dans la Ville....

MAHOMET.

*( à Théodore. )*

Traîtres, vous le voulez!.... Demeure en cet asyle;
Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais:
Je te laisse ma Garde, & je te la soumets.
*( à Tadil. )*
Tadil, qu'on obéisse aux loix de Théodore,

## SCENE V.

IRE'NE, MAHOMET, THE'ODORE, TADIL.

IRE'NE.

QUel attentat, Seigneur ? Quel crime vient d'éclore !
Quel péril ! . . . .

MAHOMET.

Ce n'eſt rien. Un peu de ſang verſé,
Un Chef anéanti, le péril eſt paſſé.

IRE'NE.

Ah ! Seigneur étouffez une funeſte flamme ;
Laiſſez, laiſſez-moi fuïr.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame !
Juſte Ciel ! . . . . demeurez ; & ne préſumez pas
Que j'aime, où je haïſſe, au gré de mes Soldats.
Raſſurez-vous ; calmez d'inutiles allarmes.
Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.

TADIL.

Ah ! Seigneur, permettez. . . .

MAHOMET.

Malheureux, laiſſe-moi.
Ton Roi, contre un Eſclave, a-t'-il beſoin de toi ?

## SCENE VI.

THE'ODORE, IRE'NE.

THE'ODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur ſenſible.
Vous pleurez Mahomet : ſa perte eſt infaillible.
Le Viſir, dès long-temps ſon ſecret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, & l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de ſouſcrire,
Que d'un complot fatal on a trop ſçû m'inſtruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet,
J'ai couru vers ces Murs : j'ai preſſé Mahomet
De rompre des liens formés pour ſa ruine :
Au mépris du danger, l'amour le détermine ;
Il ſe perd. Suivez-moi : les Mutins en courroux
Bien-tôt ſe ſeront fait un chemin juſqu'à vous.

IRE'NE.

Ah ! mon Pere, en quel temps voulez-vous que je fuie ?
Cauſe de tant de maux, pourrois-je aimer la vie ?
Je n'en ſçaurois douter, Mahomet va périr ;
Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perduë ; & mon ame tremblante,
Succombe ſous les noms & de fille & d'amante.

THEODORE.

Chere Iréne, ceſſez d'échauffer dans mon cœur
Une triſte amitié qui parle en ſa faveur.

Penſez-vous qu'inſenſible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conſeillé mon audace?
Mais.....

IRENE.

Ah! Je vous entends; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en ſauvant Mahomet.
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice,
Le ſcrupule, le doute aſſiégent la juſtice.
Oſez interroger votre cœur combattu:
Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du ſang qui l'a fait naître,
Un Roi, s'il n'eſt Chrétien, n'eſt il plus votre Maître?
Et ce Scéptre, & ce Glaive, en ſes mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, ſans être criminel?
Eſt-il quelque pouvoir au-deſſus de Dieu même
Qui puiſſe anéantir les droits du Diadéme?
Le Dogme le plus Saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver ſon Souverain, peut-il être un forfait?
Quel exemple aux Chrétiens! Ah! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu! briſe à jamais ces poignards parricides,
Que fabrique l'Enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au ſein de ſes Rois plonge une aveugle erreur.

THEODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui reſter fidelle,
Iréne, je n'ai pas beſoin de votre zéle.
Sans diſcuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ſes vertus m'ont rendu ſon Sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte;
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui ſollicite;

Et s'il m'eſt défendu de lui ſervir d'appui,
Il m'eſt permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours : Adieu, ma fille.

IRE'NE.

Arrêtez, ô mon pere !
Arrêtez, ou je meurs. Ciel, quelle eſt ma miſére !
Il faut, lorſque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut ſecourir.
Vivez, Seigneur, vivez ; dans mon ame affligée
J'entens déja gémir la nature outragée ;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le ſein paternel.
Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuſe !
Peut-on être innocente, enſemble & malheureuſe ?
Oui, ma vertu triomphe, & la faveur du Ciel
M'inſtruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le ſort veut qu'on l'entende,
Ce n'eſt point votre ſang, c'eſt le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'eſt déſeſpoir ;
Mourir pour mon Epoux, Seigneur, c'eſt mon devoir.

THEODORE.

Non, ne m'arrêtez plus. Une douleur ſi tendre
Ne peut.... Naſſi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

## SCENE VII.

NASSI, THEODORE, IRE'NE.

IRE'NE.

AH! que fait Mahomet?

NASSI.

Le Soldat en fureur
Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, & veut le sang d'Iréne:
L'autre, dont le Visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups.
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse;
Son chemin est comblé des Mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance, éclatent dans ses yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un Séditieux.
Déja jusqu'au Visir il s'est fait un passage.
Le Visir frémissant voit approcher l'orage.
» Sultan, je puis te perdre ou mourir; c'est assez;
Dit-il; & sur son Maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les Soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.

Le

Le Sultan veut envain détourner la tempête;
Il menace, il immole, & rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophéte il ſaiſit l'étendart,
Rappelle les Mutins fuyans de toute part;
Et ce ſigne, pour nous une fois ſalutaire,
Domte, & ſuſpend les coups du cruel Janiſſaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'eſt point encore calmé;
D'un ſiniſtre avenir mon cœur eſt alarmé.
Ils demandent le ſang d'une tendre victime....
Je crains, en la nommant, de partager leur crime.

IRE'NE.

Enfin, c'eſt donc ſur moi que le Ciel en courroux,
D'un orage effrayant a raſſemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeſte!
De tant de biens promis, la mort ſeule me reſte!
Seigneur, vous le voyez, il n'eſt plus temps de fuir.
L'arrêt eſt prononcé, c'eſt à moi d'obéir;
Et je vais....

THEODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu ſans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

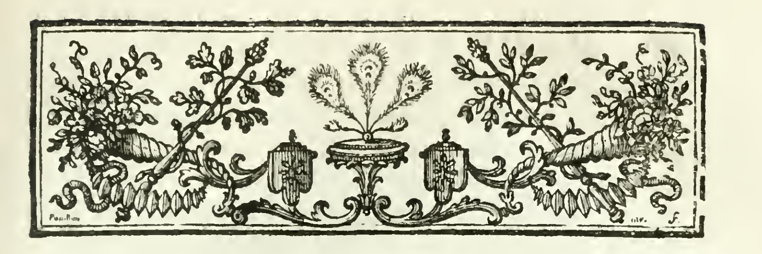
IRE'NE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le ſecours;
Mais c'eſt pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniére fois ouvrez le ſein d'un pere,
Aux larmes que m'arrache une douleur ſincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'oſe les adreſſer,
Sur quel Autel plus ſaint pourrois-je les verſer?
Que fais-je? Surmontons ces indignes alarmes:

L'Innocence expirante eſt au-deſſus des larmes.
Ne laiſſons point le Peuple arbitre de mon ſort;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

*Fin du quatriéme Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *suite.*

MAHOMET *à sa suite qui sort.*

QU'ON me laisse. Ah, grand Dieu ! par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée!
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme ?
Ma flamme! Quoi ? Parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux.
Qu'il gémisse ! Qu'il meure ! Ah ! sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste.

Rhodes, Rhodes ſubſiſte; & malgré mes ſermens
Ce Rempart des Chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Epire,
Du creux de ſes Rochers inſulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'Univers.....
Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers!
De tant de lâchetés il eſt temps de t'abſoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les Remparts de Rome enſevelis tes feux;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saiſiſſons le moment d'un dépit magnanime;
Immolons à ma gloire une grande victime;
Effrayons l'Univers; &, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le Soldat.
Il eſt digne de moi, cet exemple terrible,
Vaincre ma paſſion, c'eſt me rendre invincible.
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!
O mort! viens dévorer le cœur & le projet.

---

## SCENE II.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

BArbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne ſont pas ſatisfaites.

L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur,
Inſpire-moi ta rage, & comble mon malheur.
Que dis-je? Il eſt comblé. Frémis, connois ton Maître:
Dans toute ſa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon ſein
Un projet... Non, cruels, vous l'eſpérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes;
Et j'irai par degré juſqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous; & de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront cauſé, ne ſeront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévû les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas,
Ce que peut ton Eſclave, eſt de t'offrir ſon bras.

MAHOMET

Quels ſujets, juſte Ciel, m'a ſoumis ta colére!
Tel eſt, des Muzulmans, l'effrayant caractére.
Dans le ſang le plus pur ardens à ſe plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur Maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander, il faut leur reſſembler.
Eh bien, cruels, eh bien, il faut vous ſatisfaire;
Il faut être parjure, impie, & ſanguinaire,
Déteſter l'innocence, abjurer la vertu....
Ah! le Ciel t'a donné le Prince qui t'eſt dû,

Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juste Maître;
Il te faut un Tyran; sois content, je vais l'être.

L' A G A.

Quoi donc? A l'amour seul borner tous ses desirs!
Quoi? Dormir sur un Trône entouré de plaisirs!
Parer ses mains d'un Sceptre; & méprisable idole
D'un Peuple desarmé boire l'encens frivole!
Quoi? C'est donc là régner! Ah! qu'est-ce que j'entends?
Ce n'est point pour régner que naissent les Sultans?
Depuis que tes Ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers Enfans de la Guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné, tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé;
Par eux l'Assirien chassé de Babylone;
L'effeminé Persan renversé de son Trône;
Le Caraman vaincu; le Bulgare asservi;
Le Hongrois abaissé; le Thrace anéanti.
Ils régnoient tous ces Rois que leur valeur écrase:
De leur Trône abattu l'équité fut la base.
L'amour ainsi qu'au tien, siégant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de Majesté,
Ah! lorsque dans ces murs, Théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant foudroyant ces ramparts,
Abattit & saisit le Scéptre des Cesars:
Ah! tu régnois alors; & si j'ose le dire,
Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.
L'Univers consterné présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son Vainqueur.

Quel changement, ô Ciel! J'en appelle à toi-même,
Mahomet peut tout vaincre: Et que fait-il? Il aime.
Je me tais. Mon audace a mérité la mort:
Mais puiſqu'on me pardonne, on céde à mon tranſport.

MAHOMET.

Ceſſe, & n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel, pour le malheur du monde.
La cruauté perfide & l'aveugle fureur
Par tes barbares ſoins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, & plus rude peut-être;
Au-deſſus des Grandeurs on m'auroit vû paroître;
J'euſſe été de la terre & l'amour & l'honneur:
On m'y force, il le faut; j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de ſang, chemins de la victoire,
Je jure de pourſuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Juſques dans mes plaiſirs leurs cris retentiront.
Tu triomphes! Va, cours, éloigne de ma vûë
La Beauté qui régna ſur mon ame éperduë.
Furieux, & flottant ſur mon ſort, ſur le ſien;
Si je la vois encor, je ne répons de rien.
Sauve-moi de ſes pleurs, ſauve-la de ma rage:
Un inſtant peut la perdre, ou vaincre mon courage.
La voici. Juſte Ciel! Je ne me connois plus.

(*à l'Aga*)

Laiſſe-moi; tes conſeils ſont ici ſuperflus.

L'AGA *à part.*

Quelle entrevûë, ô Ciel! Que je crains ſa tendreſſe!
Sauvons-le, malgré lui, de ſa propre foibleſſe.

## SCENE III.

MAHOMET, IRE'NE.

IRE'NE.

MOn abord vous ſurprend. Soigneux de m'éviter,
Votre exemple, à vous fuir, auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Iréne :
Vous craignez ſes regards ; ſa préſence vous gêne.
Raſſûrez-vous. Chaſſez le trouble où je vous vois.
Elle vous parle ici pour la derniere fois.
Sultan, je ne t'ai point déguiſé que mon ame
A fait tout ſon bonheur de partager ta flâme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire,
En cédant à ſes Loix, je tremble, je ſoupire ;
Je ſens bien que mon cœur n'y réſiſtera pas.
Mais qui domte l'Amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi ; je te rends ta promeſſe ;
Je renonce à l'Hymen qui flattoit ma tendreſſe.
L'effort eſt rigoureux ; il eſt digne de moi.
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, ſuivez la Loi.
J'oſe pourtant vous faire encore une priére :
Ne la rejettez point, Seigneur, c'eſt la derniére.
Soulagez les Chrétiens ; vous me l'avez promis ;
Que votre cœur jamais ne ſe ferme à leurs cris ;

Aimez-les. Mahomet, enfin qu'il vous ſouvienne
Qu'Iréne vous fut chére, & qu'elle fut Chrétienne.
Je lis dans vos regards de ſincéres douleurs.
C'en eſt aſſez. O Ciel! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET.

Je n'avois pas prévû de ſi vives allarmes.
Iréne, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes deſirs, doux charme de mes yeux
Hélas! vous méritiez un deſtin plus heureux,
Iréne! chére Iréne, il en eſt temps encore,
Fuyez; éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut, dans ſon âpreté, conſumer ſon objet.
Ah! ſi vous connoiſſiez le cœur de Mahomet,
Ses tranſports, ſa fureur, ſa noire barbarie!....
L'amour d'un Múſulman eſt un amour impie,
Toujours prêt, dans ſa rage, à détruire l'Autel
Où ſon reſpect brûloit un encens ſolemnel.
Jamais à mes deſirs vous ne fûtes plus chére;
Et cependant jamais l'implacable colére
Ne menaça vos jours d'un ſi preſſant danger.
*(Il leve ſon Poignard ſur Iréne.)*
Ce Poignard, dans ton ſein eſt prêt à ſe plonger.
Iréne, crains la mort; ſon horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, & mon bras te la donne.

IRE'NE.

Ton bras eſt ſuſpendu! Qui t'arrête? Oſe tout.
Dans un cœur tout à toi, laiſſe tomber le coup;
Frappe: finis mes maux: Iréne te pardonne.

MAHOMET *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes Ciel ! je frémis, je frissonne.
Mon cœur sous ta constance est contraint de plier.
Le crime est imparfait ; le remords est entier.
Tu pleures ! tu gémis ! Ah, trop puissante Iréne !
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pû menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(*Il veut se percer, mais Iréne l'arrête.*)

Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour !..Que de charmes!..

(*Il laisse tomber le Poignard.*)

Hé quoi ? tant de fureur se termine à des larmes !...
Iréne, décidons. Veux-tu vivre & régner ?
Aux yeux de mes Soldats je vais te couronner.
J'en jure par le Ciel. Tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance.
Que dis-je ? Ah ! fuis plûtôt ; fuis, dangereux objet.
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime ;
Et du moins ne sois pas ma premiére victime.

IRE'NE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux.
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Iréne.
Cet instant, pour jamais, va briser notre chaîne....
Pour jamais! .... Ah, Seigneur !... Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

## SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

JE te laisse partir, Iréne, & je t'adore!
Quel horrible triomphe! Il accable mon cœur.
Tout s'y taît, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur.
Ce calme toutesfois n'est qu'un calme perfide.
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour céde, & j'y sens le crime de retour.
Quel bruit se fait entendre?

## SCENE V.

MAHOMET, THE'ODORE, GRECS.

THE'ODORE, *désarmé, & blessé; soûtenu par ses Grecs.*

AH! Seigneur, ta presence,
Peut seule, des Mutins, désarmer l'insolence.
Je combattois.... Iréne accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort;

Par le fer des Soldats ſon ſang va ſe répandre....
Je me meurs : & mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans ſon ſang mes Soldats ayent oſé !...
Ah! courrons, trop long-temps c'eſt être mépriſé.
Traîtres, vous fléchirez ; ou cette même Iréne,
J'en jure, ne mourra que votre Souveraine.
Non, la néceſſité ne peut rien ſur les Rois ;
Et mon cœur n'eſt point fait pour recevoir des Loix.

## SCENE VI.

THE'ODORE, GRECS.

THE'ODORE.

DIeu ! de tant de périls garantiſſez Iréne!

## SCENE VII.

ZAMIS, THE'ODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUel triomphe! Ah! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THE'ODORE.

Iréne!....

ZAMIS.

Tout lui céde. Aux Portes du Palais,
Les Mutins pourſuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable,
Iréne .... j'en frémis ; Iréne inébranlable,
Porte à travers le fer ſes pas précipités
Et mépriſant la mort .... » Perfides, arrêtez,
» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;
» Tournez contre moi ſeule une juſte vengeance :
» C'eſt moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;
» Frappez ; trempez vos mains dans un ſang odieux.
A peine elle a parlé, ſon aimable préſence,
Met la Diſcorde aux fers, & bannit la licence.
Eperdus, conſternés, tremblans à ſes genoux,
Ils cédent en ſilence à des charmes ſi doux.

THE'ODORE.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.
Je vois Naſſi. Grand Dieu ! que m'annonçent ſes larmes !

---

## SCENE VIII.

NASSI, THE'ODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI.

VEnez, Seigneur, venez ; ſortons de ce Palais.

THE'ODORE.

Je tremble.

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THE'ODORE.

Iréne!....

NASSI.

Hélas!

THE'ODORE.

Naſſi!....

NASSI.

Malheureuſe Victime!....

Elle n'eſt plus.

THE'ODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime.

THE'ODORE.

Et quelle main barbare, inſtrument du forfait?....

NASSI.

Frémiſſez; c'eſt la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juſte Ciel!

THE'ODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Iréne triomphante,

Contemploit à ſes pieds l'armée obéïſſante;

Mahomet a paru. Les chefs & les Soldats,
D'Iréne, par leurs cris, célébrent les appas.
Il s'arrête ; il admire ; il ſoûpire ; il s'avance,
Aux cris tumultueux ſuccede un long ſilence.
Il marche .... Dans ſes yeux ſont la rage & les pleurs.
» Le voilà, cet objet, proſcrit par vos fureurs,
» A-t'-il dit ; cet objet, à qui la vertu même,
» Auroit du Monde entier cédé le Diadême!
» Vous étiez trop heureux ſous un regne ſi doux,
» Je vous vois maintenant trembler à ſes genoux.
» Traîtres, il n'eſt plus temps. Pleurez ſur ſa mémoire:
» Vous la perdez, cruels ; je l'immole à ma gloire.
Ah! Seigneur! furieux, il ſaiſit un Poignard ;
Il jette ſur Iréne un funeſte regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le ſang coule ; déja la Victime chancelle ;
Elle tombe ; ſes yeux ſe tournent vers le Ciel ;
Et ſon cœur expirant pardonne au Criminel.

THE'ODORE.

Grand Dieu! dont le courroux éclate ſur Byzance,
Que ſa mort & la mienne appaiſent ta vengeance.

FIN.

# BAJAZET PREMIER,

## *TRAGÉDIE.*

*Par Monsieur le Chevalier de* P ***.

Représentée pour la premiere fois, le Jeudy sixiéme Août 1739. sur le Théatre de la Comédie Françoise.

*Le prix est de vingt-quatre sols.*

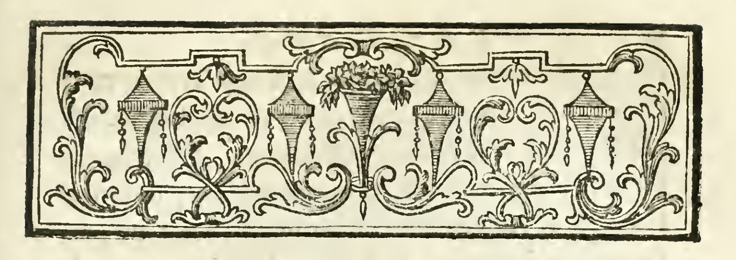


A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. CC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*



# PREFACE.

J'ETOIS fort jeune, & je ne connoissois encore les ouvrages de Théatre que par la lecture, lorsque me trouvant presque seul à la campagne, il me prit envie d'essaïer quelques Scénes pour me désennuïer. Le Roman de Madame de Villedieu, intitulé *Astérie ou Tamerlan*, m'offrit un sujet. En peu de jours le premier Acte fut fini. Cette facilité m'encouragea. Je me hâtai de passer au second : enfin cet ouvrage fut le fruit de deux mois d'oisiveté, & se trouva tel à peu près qu'il est aujourd'hui, avant que j'eusse songé sérieusement à le composer. Une Tragédie ainsi faite au hazard & sans réflexion, ne me parut pas mériter d'être présentée au Public ; mais, ayant été lûe à quelques hommes célébres par leur esprit, & par la justesse de leur goût, ils en conçûrent, & m'en inspirerent une opinion plus avantageuse : Voilà ce qui a tiré Bajazet premier de l'obscu-

rité où je le retenois depuis si long-temps. A peine cette Piéce a-t-elle été annoncée, que la cabale s'est déchaînée contr'elle avec fureur; passe encore, si l'on en eût porté ce jugement après les représentations; mais tout le monde assuroit qu'elle étoit mauvaise, avant que personne l'eût entendue. Malgré ces dispositions, que la malignité, ou, si l'on veut, une basse jalousie avoit pris soin de préparer, les gens sensés sont entrés dans le détail. On m'a fait des objections dont plusieurs m'ont paru judicieuses; d'autres ne m'ont pas persuadé. Par exemple, on demande pourquoi Astérie, qui reconnoît, au troisiéme Acte, qu'elle a eu tort de soupçonner la fidelité d'Andronic, n'a point avec ce Prince une de ces Scénes tendres, délicates, intéressantes, & filées avec cet art enchanteur que nos Tragiques modernes sçavent si bien emploïer? Voici ma réponse: La bienséance ne le permet pas. Le glaive est suspendu sur la tête de Bajazet; Astérie est déchirée par des pressentimens cruels, qui lui font regarder comme inévitable la perte d'un pere malheureux. Quelle situation pour parler d'amour! Si la passion subsiste, elle doit au moins se taire dans de pareilles circonstances. Mais, m'a-t-on dit encore, c'est à ce sentiment que toutes nos Tragédies doivent aujourd'hui leur succès; c'est l'Amour seul qui y fait verser tant de larmes.

Hé, quoi! La Nature a-t-elle perdu tous ſes droits? Non; & j'ai eu la ſatisfaction d'apercevoir (dans les ſecondes Loges) de jeunes perſonnes qui croïent encore de bonne foi que l'on peut s'attendrir ſur les malheurs de ſa famille: Cependant j'ai jugé à propos d'interrompre les repréſentations; mais ce n'eſt point, comme on l'a déja publié, par le chagrin de les voir mal executées. Tous les Acteurs s'y ſont prêtés de bonne grace. Celui qui a repreſenté Tamerlan, n'auroit rien laiſſé à deſirer, s'il étoit un peu plus dans l'habitude de faire ces ſortes de Perſonnages. A l'égard du Rolle d'Aſtérie, je ne crois pas qu'il pût être en meilleures mains.

Il me reſte un mot à dire ſur la mort de Bajazet, qui ſouleva tout le Parterre. J'avoue que je ne m'étois pas attendu à voir attaquer ce morceau, l'un de ceux dont j'étois le plus ſatisfait. Le terme de *Grace*, dont ſe ſert Tamerlan, m'avoit paru ſuffiſant pour révolter Bajazet au point de ne répondre que ces paroles: *Et moi je la refuſe.* Mais, comme on ne doit pas décider dans ſa propre cauſe, je me rendis. J'envoïai le lendemain à l'Acteur chargé du rôle de Bajazet, les quatre vers qui ont été entendus dans les dernieres repréſentations, & dont il auroit fait uſage dès la ſeconde, ſi Monſieur de Fontenelle ne lui eût fait dire qu'il ne comprenoit pas ce qui avoit excité la mauvaiſe humeur du Public; que

cet endroit l'avoit frappé ; & que s'il étoit l'Auteur de la Piéce nouvelle, il n'y changeroit rien. Le ſentiment d'un homme de cette réputation l'emporta dans mon eſprit ſur celui de la multitude ; & ſi j'ai ſouffert depuis, qu'on n'y ait pas eu tout l'égard qu'il mérite, je déclare que c'eſt à regret, comme on le connoîtra par l'impreſſion : cependant, s'il ſe rencontroit des lecteurs qui ſouhaitaſſent de voir les vers dont il s'agit, ils les trouveront à la fin de cet Ouvrage.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Tragédie qui a pour Titre *Bajazet Premier, par M. le Chevalier de P....* & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 18. Août 1739. *Signé*, CREBILLON.

# BAJAZET PREMIER.

## *TRAGÉDIE.*

# *ACTEURS.*

TAMERLAN, Empereur des Tartares. *Mr. le Grand.*

BAJAZET PREMIER, Empereur des Turcs, fait priſonnier par Tamerlan. *Mr. Sarrazin.*

ASTE'RIE, Fille de Bazajet. *Mlle. Dumeſnil.*

ANDRONIC, Fils d'Emanuël, Empereur de Grece. *Mr. Grandval.*

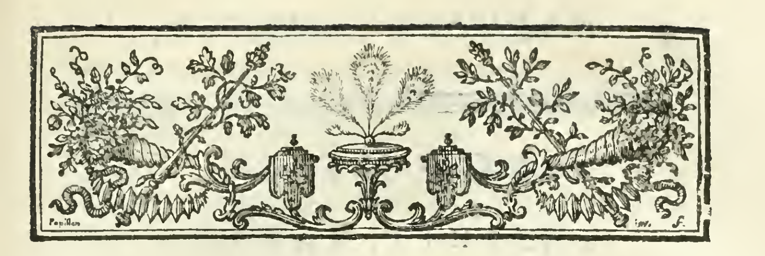
ODMAR, Officier de Tamerlan. *M. de la Torilliére.*

ZAIDE, Confidente d'Aſtérie. *Mlle. Jouvenot.*

ARCAS, Confident d'Andronic. *Mr. Fierville.*

GARDES.

*La Scene eſt à Samarcande dans le Palais de Tamerlan.*



# BAJAZET PREMIER.

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ODMAR, GARDES.



ODMAR.

C'EST ici que bien-tôt l'Empereur doit ſe rendre.
Il vous ordonne....

BAJAZET.

Allez ; il pourra me l'apprendre.

## SCENE II.

BAJAZET, GARDES.

BAJAZET.

TAmerlan veut me voir ! Quel objet odieux !
Quel ſpectacle ! Un Vainqueur va s'offrir à mes yeux.
Un Vainqueur ! Bajazet en devoit-il connoître ?
Je ſuis Eſclave enfin, & je vais voir mon Maître.
Ciel ! Ai-je mérité ton éternel courroux ?
Et veux-tu ſur moi ſeul raſſembler tous tes coups ?
Mon bras victorieux plus craint que le Tonnerre,
Chez vingt Peuples divers avoit porté la Guerre,
Et du bruit de mon Nom l'Univers étonné,
A l'aſſervir entier me croïoit deſtiné :
Je le penſois moi-même. O Tombeau de ma gloire !
O jour, où je me vis arracher la Victoire !
Abandonné, trahi par de lâches Soldats,
Il ne me reſtoit plus que mon cœur & mon bras ;
Sans le Sort qui m'accable, ils ſuffiſoient peut-être.
Qui fut toûjours Vainqueur, croit devoir toûjours l'être.
Vain eſpoir ! Vains efforts ! Par quels affreux revers,
Du faîte des Grandeurs je tombai dans les fers !
Miſérable joüet des fureurs du Tartare,
Je n'oſe prévenir les maux qu'il me prépare.

Des Enfans malheureux, dont j'ignore le ſort,
Que le Cruel peut-être a livrés à la mort,
Sont le triſte lien qui m'attache à la vie.
Je crains ſur tout, je crains pour la jeune Aſtéric:
Et peut-être déja l'audace d'un Tiran....
Mais le voici lui-même.

---

## SCENE III.

BAJAZET, TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

BAJAZET.

Approche, Tamerlan;
Quel ſujet dans ce lieu demande ma preſence?
Pourquoi m'offrir encor l'Ennemi qui m'offenſe!
Renfermé ſi long-temps dans une obſcure Tour,
Pour quel affront nouveau revois-je enfin le jour?
J'ignore ton deſſein. Parle. Mais tu dois croire
Que juſques dans les fers j'aurai ſoin de ma gloire.

TAMERLAN.

Je ne condamne point ces nobles ſentimens,
Mais de ton cœur trop fier régle les mouvemens.
Ton ſort eſt dans tes mains. Tu peux briſer ta chaîne.
Je n'apporte en ces lieux ni vengeance, ni haine.

Je ſçai que la Fortune a trahi ta valeur,
J'eſtime ton courage, & je plains ton malheur.

BAJAZET.

Je ne mérite pas que l'on daigne me plaindre.
Ta bonté me ſurprend. Ceſſe de te contraindre.
Je démêle aiſément de ſemblables détours;
Et c'eſt perdre le temps en frivoles diſcours.

TAMERLAN.

Eh bien, rends grace au Ciel qui te deviens propice:
Il veut de ton Deſtin réparer le caprice,
Te replacer au Trône; & tu peux, aujourd'hui,
Embraſſer ton Vainqueur, & t'égaler à lui.
Il eſt un sûr moyen de finir ta diſgrace,
Soïons amis.

BAJAZET.

Qu'entends-je? Et quelle eſt ton audace?
Apprends à me connoître. Une indigne priſon,
Auroit-elle à ce point égaré ma raiſon?
Moi, ton Ami?. Ce nom....

TAMERLAN.

Ce nom feroit ta gloire.
As-tu donc dans mes fers oublié ma victoire?
Trop heureux de pouvoir obtenir ma pitié,
Oſes-tu refuſer juſqu'à mon amitié?

BAJAZET.

Oſes-tu me l'offrir? Lorgueil de ma naiſſance,
Ne voit point entre nous d'odieuſe diſtance.
Les hommes ſont égaux quand ils ſont vertueux.
Mais un Trône élevé par des crimes heureux....

TAMERLAN.

Qui te retient ? Pourſuis un diſcours qui me brave.
J'ai puni l'Ennemi, je pardonne à l'Eſclave.
Tu devrois cependant avec moins de fierté,
Entendre en ta faveur ce que j'ai projetté.
Quels que ſoient mes deſſeins, je puis agir en Maître :
Je le ſuis de ton ſort ; je veux ceſſer de l'être.
Mérite les bontés d'un vainqueur généreux,
Et ne t'obſtine point à vivre malheureux.

BAJAZET.

Quittons ces vains diſcours. Que voulois-tu m'apprendre ?
Déclare tes deſſeins, ſi je puis les entendre.

TAMERLAN.

Moi, puis-je te compter au rang de mes amis ?
Répons toi-même enfin ; car ce n'eſt qu'à ce prix....

BAJAZET.

A ce prix ? C'eſt aſſez. Je n'ai rien à répondre.

TAMERLAN.

Téméraire Captif, je ſçaurai te confondre.
Par un farouche orgueil tu crois te ſignaler :
Mais je ſçai les moyens de te faire trembler.
Tu connoîtras bien-tôt....

BAJAZET.

Ordonne qu'on prépare
Ce que peut inventer la rage d'un Tartare ;
Sous l'horreur des tourmens eſſaïe à m'accabler.
Ai-je bien entendu ? Tu me feras trembler !
Un vil chef de Brigands oſe pouſſer l'outrage,
Juſques à me tenir un ſemblable langage ?

Le ſort de Bajazet ( Ciel! & tu l'as permis! )
Eſt donc entre les mains de pareils Ennemis?
Je ne t'écoute plus. S'il faut ceſſer de vivre,
Aſſemble tes Bourreaux ; je ſuis prêt à les ſuivre.

TAMERLAN.

Gardes, qu'on le remene.

---

# SCENE IV.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN.

OU me vois-je réduit?
Ah! qu'ai-je fait, Odmar, & quel en eſt le fruit?
Mais j'ai dû le prévoir. Bajazet infléxible
A l'offre du pardon ne peut être ſenſible.
C'eſt un nouvel affront à ſes yeux irrités.
On hait d'un Ennemi juſques à ſes bontés.
Tu n'as pas oublié la ſanglante journée
Qui ſoûmit à mes Loix ſa fiere deſtinée.
Je comptois le laiſſer Priſonnier ſur ſa foi.
De quel air menaçant il parut devant moi!
D'un Camp, où mille cris publioient ma Victoire,
Il voulut ſe former un théâtre à ſa gloire.
Un invincible orgueil animoit ſes diſcours:
De ſes proſperités il rappella le cours;

Et bravant ma rigueur, qu'il rendit neceſſaire,
Il contraignit enfin ma clémence à ſe taire ;
Du plus ardent courroux on me crut enflammé.
J'ordonnai qu'en ces lieux il ſeroit renfermé,
Axalle fut chargé du ſoin de l'y conduire,
Long-temps de ſon deſtin je craignis de m'inſtruire.
Hélas ! livré dèslors à de ſecrets ennuis,
Je preſſentois les maux qu'il m'a cauſé depuis.

ODMAR.

Lui, Seigneur? Eh, que peut un Captif miſérable,
Gémiſſant ſous le poids dont votre main l'accable ?
Vous offenſerez-vous d'une vaine fierté,
D'un orgueil indiſcret qu'il a trop écouté,
Lorſque maître abſolu de toute ſa famille ?...

TAMERLAN.

Pourquoi dans Samarcande ai-je arrêté ſa fille ?
C'eſt elle ſeule, ami, que je doi redouter.

ODMAR.

Quel trouble dans ces lieux pourroit-elle exciter ?
Son cœur tout occupé d'un ſouvenir funeſte,
Laiſſe à peine échapper une plainte modeſte:
Tremblante pour les jours d'un Pere malheureux,
L'ardeur de le venger n'entre point dans ſes vœux.

TAMERLAN.

Tu le crois ? Cependant ſa jeuneſſe, ſes charmes,
Sa douleur même, Odmar, tout lui prête des armes.
Quel œil, en la voïant, ne ſe plaît à la voir ?
L'Amour maître d'un cœur, en chaſſe le devoir.

On ne reconnoît plus ni respect, ni contrainte,
On brave le péril, on le cherche sans crainte.
Forcée à disparoître après de vains efforts,
La vertu veut en vain exciter les remords,
Un cœur se livre entier au penchant qui l'entraîne;
Les nœuds les plus sacrés, il les brise sans peine;
De l'amitié, du sang, il étouffe la voix;
L'Amour enfin, l'Amour ne connoît point de loix.

ODMAR.

Seigneur!

TAMERLAN.

Il faut ici te découvrir mon ame.
Je soupçonne, je crains une secrette flâme.

ODMAR.

Ah! d'un Sang malheureux, proscrit dans ce séjour,
Qui voudroit seconder la vengeance, ou l'amour?

TAMERLAN.

Que tu pénetres mal le chagrin qui me presse!
Apprens tout. Je rougis d'avouer ma foiblesse:
Mais cesse d'applaudir à ma fausse vertu.
Connois les soins honteux dont je suis combattu
Si le fier Bajazet a bravé ma colere,
S'il demeure impuni.... sa fille a sçû me plaire:
Et trop digne en effet de mon inimitié,
C'est l'Amour qui le sauve, & non pas la pitié.
Tu ne t'attendois pas à cet aveu funeste:
Mais ne va point blâmer des feux que je déteste.
De ce fatal amour plus fort que ma raison,
J'ai combattu long-temps l'invincible poison.

Pour arracher mon cœur au penchant qui l'attire,
Je me ſuis dit cent fois tout ce qu'on peut me dire.
J'ai fui mon ennemie. Hélas ! loin de ſes yeux,
L'Amour qui me pourſuit, ne triomphoit que mieux ;
Et me l'offrant ſans ceſſe avec de nouveaux charmes,
Le cruel, contre moi tournoit mes propres armes.
L'affreuſe jalouſie agiſſant à ſon tour,
Me fit précipiter, & cacher mon retour.
J'arrive ; & dans l'inſtant volant chez Aſtérie....
Quelle fut ma douleur, ou plûtôt ma furie!
Je ſurpris des diſcours qui ſembloient m'annoncer,
Qu'un Rival plus heureux l'aime ſans l'offenſer.

ODMAR.

Que dîtes-vous, Seigneur ?

TAMERLAN.

Honteux de ma foibleſſe,
Je voulus m'affranchir d'une indigne tendreſſe.
Tout ſembla ſucceder à mes nouveaux deſirs.
Mon cœur moins agité retenoit ſes ſoûpirs ;
Et preſque indifferent en voyant ma Captive,
J'eſpérois rappeller ma raiſon fugitive.
Quelle erreur réveillant mes ſentimens jaloux,
Au flambeau de la haine alluma mon courroux !
D'un charme ſéducteur croyant mieux me défendre,
Contre un objet aimé, j'oſai tout entreprendre.
Du ſuperbe Ottoman j'augmentai les malheurs :
Aſtérie en frémit, & fit parler ſes pleurs.
On m'y crut inſenſible ; & le penſant moi-même,
J'applaudis en ſecret à ma rigueur extrême.

C'est ainsi qu'essayant d'inutiles efforts,
De l'Amour déguisé je suivois les transports.
Mes yeux se sont ouverts ; & j'ai lû dans mon ame
Le triomphe certain d'une funeste flâme.
D'un chimérique espoir mon cœur désabusé,
A remplir ses destins s'est enfin disposé.
Mais toujours un rival présent à ma mémoire,
Sembloit avec mes feux intéresser ma gloire.
Pour rompre ses projets, pour assurer les miens;
J'ai voulu que l'hymen me prêtât ses liens.

ODMAR.

D'un vaincu, d'un captif, la fille infortunée!

TAMERLAN.

Oui, j'allois à son sort unir ma destinée,
Si ce même Captif, démentant sa fierté,
Eût pû donner un frein à sa témerité.
J'avois exprès mandé cet ennemi farouche;
J'allois me découvrir : il m'a fermé la bouche;
Et ses emportemens, que je devrois punir,
M'ont fait d'un soin plus doux perdre le souvenir.
Que faire cependant? Haine, Dépit, Vengeance,
Amour, pour m'accabler, tout est d'intelligence.
Bajazet! .... Astérie! .... O vœux irrésolus!
O trouble affreux d'un cœur qui ne se connoît plus!

ODMAR.

Je l'avoûrai, Seigneur, on ne peut que vous plaindre;
Mais, parmi tant de maux, il vous en reste à craindre;
Car ne vous flattez pas; je connois Bajazet;
Qu'il n'apprenne jamais ce funeste secret.

Du moins, ( & c'eſt aſſez que l'amour vous ſurmonte;)
D'un refus trop ſenſible épargnez-vous la honte.

TAMERLAN.

Ah! Si juſqu'à ce point il oſoit m'irriter!

ODMAR.

Qui mépriſe la mort, n'a rien à redouter.
D'ailleurs, que produiroit une aveugle furie?
Pourriez-vous immoler le pere d'Aſtérie?
Penſez-vous que ſon ſang, par vos mains répandu,
Vous rendroit le repos que vous avez perdu?
Il eſt, Seigneur, il eſt une plus noble voye.
L'Amour triomphe: oſez lui diſputer ſa proïe.
Pour briſer les liens que ſa main a formés,
Eloignez de vos yeux ce qui les a charmés.
Andronic va bien-tôt retourner dans la Grece;
Confiez-lui le ſoin d'y mener la Princeſſe.

TAMERLAN.

Andronic! Triſte objet d'un éternel courroux,
Qui, contre Bajazet a conduit tous mes coups;
Lui, qu'elle ne peut voir ſans répandre des larmes;
Lui, qui vint implorer le ſecours de mes armes,
Quand ſon Pére, déja vaincu par Bajazet,
Alloit, ſans mon appui, devenir ſon ſujet!
Non; ne lui faiſons point cette nouvelle offenſe.
Mais, que vois-je! Grand Dieu! C'eſt elle qui s'avance.

## SCENE V.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ODMAR, GARDES.

ASTE'RIE.

EH bien, Seigneur! mon pere a paru devant vous;
Ne peut-il inſpirer des Sentimens plus doux?
Accablé ſous le poids d'une honteuſe chaîne,
Dans le ſein du malheur eſt-il digne de haine?
Et lorſqu'après ſix mois vous voulez lui parler,
Ne voyez-vous ſes maux, que pour les redoubler?

TAMERLAN.

Non, Madame; à regret je vois couler vos larmes.
Ce jour alloit finir de trop longues allarmes,
Bajazet, de ſon ſort arbitre déſormais,
Sortoit de ſa priſon pour n'y rentrer jamais;
Il remontoit au Trône: Enfin ce jour, peut-être,
De mon propre deſtin l'auroit rendu le maître.
Pour fléchir ſon orgueil, que n'ai-je point tenté?
Il brave également ma haine, & ma bonté.
Qu'il jouiſſe à loiſir des fruits de ſon audace!
Le moment eſt paſſé pour obtenir ſa grace:
S'il porte encor des fers que j'ai voulu briſer,
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qu'il en faut accuſer.

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur, s'il eſt vrai que plaignant ma miſere,
Vous ſongiez en effet à me rendre mon Pere,
La fierté d'un Captif vous doit-elle émouvoir?
Ne pardonne-t-on rien à l'affreux déſeſpoir?
Avez-vous oublié ſa fortune premiére?
Il voïoit ſous ſes loix la Terre preſque entiére.
Vous ſeul, interrompant le cours de ſes deſtins,
Fites un malheureux du plus grand des Humains.
Quel revers! Les horreurs d'un indigne eſclavage
De Bajazet vaincu, devinrent le partage.
Il parle en maître encor, lorſqu'il faut obéir:
Mais enfin un grand cœur ne ſçait point ſe trahir.
Hélas! J'avois penſé qu'Ennemi magnanime,
Vous-même approuveriez la vertu qui l'anime;
J'ai crû que, repentant d'une injuſte rigueur,
Vous alliez nous montrer un généreux Vainqueur;
J'attendois en ce jour le terme de ma peine;
Et ce jour plus fatal ajoûte à votre haine.

TAMERLAN.

Je n'ai point mérité ces reproches honteux;
Votre pere, lui ſeul, a trompé tous nos vœux:
Mais, quand vous gémiſſez du malheur qui l'accable,
D'un pareil ſentiment le croyez-vous capable?
Privé depuis ſix mois du plaiſir de vous voir,
Devoit-il mépriſer ce favorable eſpoir?
Le ſoin de m'outrager remplit toute ſon ame;
Il veut ſe perdre: Eh bien, il périra, Madame;

L'arrêt eſt prononcé.

ASTE'RIE.

Nous périrons tous deux,
Seigneur ; vous unirez deux captifs malheureux.
Oui, puiſque ma douleur vous éprouve infléxible,
Je ſçaurai m'affranchir de ce ſpectacle horrible.
Mon Pere, en expirant, marchera ſur mes pas;
Et je vais lui fraïer les routes du trépas.

TAMERLAN *émû.*

Madame! ....

ASTE'RIE.

Eh bien, Seigneur, jouiſſez de mes larmes;
Le déſeſpoir pour vous a-t-il donc tant de charmes?
Fille de Bajazet! je tombe à vos genoux;
Et je ne puis encore! ....

TAMERLAN.

Ah! Que demandez-vous?

ASTE'RIE.

Seigneur! ....

TAMERLAN.

Vous le voulez; il faut vous ſatisfaire.
Que lui-même aujourd'hui ne nous ſoit plus contraire
Tentez ſur ſon eſprit ce que peut votre amour;
Vous ſçaurez mes deſſeins avant la fin du jour.
(*à ſes Gardes.*)
Vous, Bajazet eſt libre; allez; il peut paroître.
(*à Aſtérie.*)
Que je ſois ſon ami; je n'aſpire qu'à l'être.

SCENE VI.

## SCENE VI.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

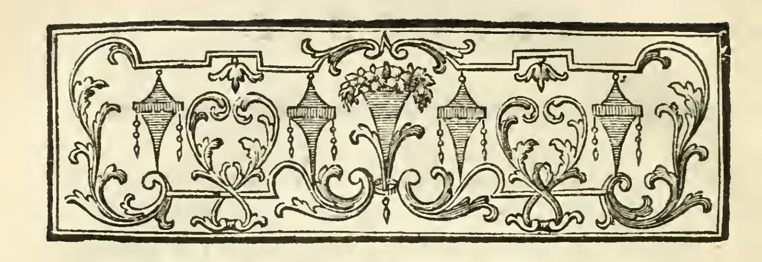
ODMAR.

QUE faites-vous, Seigneur? Dans quel abîme affreux
Bajazet! ....

TAMERLAN.

Je t'entens : mais enfin je le veux.
Dût ſa haine toujours être plus obſtinée ;
Le ſort en eſt jetté, ma parole eſt donnée.
Va le chercher : Ecoute, un ſecond entretien
Ne feroit qu'irriter ſon eſprit & le mien.
Il vaut mieux par ta voix lui déclarer ma flâme :
Tu connois mes deſſeins ; découvre lui mon ame ;
Tandis que, pour ſçavoir l'effet de tes diſcours,
Je m'en vais d'Andronic emploïer le ſecours :
Peut-être qu'avec lui Bajazet moins farouche
Daignera s'expliquer ſur tout ce qui me touche.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ZAIDE.



Madame, eſt-il donc vrai ? Le Tyran déſarmé
D'une aveugle fureur n'eſt-il plus animé ?
On dit que libre enfin Bajazet doit paroître.

ASTE'RIE.

Oui, Zaïde ; en effet, tu vas revoir ton maître.
Hélas !

ZAIDE.

Vous ſoupirez ! Vos malheurs vont finir.
Faut-il en conſerver l'éternel ſouvenir ?
Quand du Ciel appaiſé la bonté ſe déploye,
N'oſez-vous un moment vous livrer à la joye ?

N'avons-nous point aſſez éprouvé ſon courroux?
Dédaigner ſes préſens, c'eſt mériter ſes coups.

ASTE'RIE.

Tes yeux ſont éblouis par des images vaines:
Tu crois que Tamerlan veut terminer nos peines!
Quels que ſoient ſes deſſeins, qu'on ne peut preſſentir,
Crois-tu que Bajazet y veuille conſentir?
Aigri par ſon malheur, une vertu farouche
Le rend trop inſenſible à tout ce qui le touche.
Je ne me flatte point: Deux fois, ce même jour
A vû mon Pere, eſclave & libre tour-à-tour.
Ce calme d'un moment groſſira la tempête;
Les nuages déja s'aſſemblent ſur ma tête;
La foudre va tomber; & ce jour malheureux
Doit mettre enfin le comble à mes deſtins affreux.

ZAIDE.

Pourquoi vous occuper de ces vaines allarmes?
Faut-il que chaque inſtant ſoit marqué par vos larmes?
Bajazet va ſortir; & prête à le revoir,
D'un bonheur aſſuré vous refuſez l'eſpoir!

ASTE'RIE.

Eh! Que vas-tu penſer, ſi même ſa préſence ....
Chére Zaïde, hélas! approuve mon ſilence.

ZAIDE.

Quoi! Vous craignez d'ouvrir votre cœur devant moi?

ASTE'RIE.

Zaïde, mes revers ont éprouvé ta foi:
Tu n'es que trop ſenſible au malheur qui m'opprime;
Mais ne me force point à déclarer mon crime;

Epargne à ma fiérté de ſemblables aveux.

ZAIDE.

Juſte Ciel! .... Aimez-vous? Ah! parlez.

ASTE'RIE.

Tu le veux;

Je n'y réſiſte plus; tu ſeras ſatisfaite:
Mais peux-tu bien encore ignorer ma défaite?
Ai-je pû ſi long-temps déguiſer mes ennuis?
Méconnoît-t'on l'amour à l'état où je ſuis?
Eh bien; apprens enfin ce qui me déſeſpére:
L'objet de tous mes vœux eſt l'ennemi d'un Pere

ZAIDE.

Qu'entens-je? Tamerlan!

ASTE'RIE.

Ah! Qu'oſes-tu penſer?

Ce barbare Vainqueur ne ſçait que m'offenſer.
Non, non; ce n'eſt point lui qui me rendra coupable....
Plût au Ciel qu'Andronic ne fût pas plus aimable.

ZAIDE.

Vous aimez Andronic?

ASTE'RIE.

Les pleurs que j'ai verſés,

Mon trouble, ma rougeur le découvrent aſſez.
Je ſçai que tout condamne une aveugle tendreſſe,
Qu'Andronic eſt le fils de l'Empereur de Gréce,
Que ſon pere a cauſé la diſgrace du mien;
Mais l'amour m'a réduite à n'examiner rien.
Ou plûtôt, cet amour s'emparant de mon ame,
N'y fit naître d'abord qu'une innocente flâme.

Au camp de Bajazet Andronic député,
Le trouve inacceſſible aux offres d'un Traité.
Burſe déja renduë, & la Gréce en allarmes,
Offroient un champ trop vaſte au progrès de nos armes.
Andronic cependant fut conduit devant moi:
Le ſort, qui de l'Amour nous a fait une Loi,
A marqué de tout temps le moment redoutable
De notre indifférence écueil inévitable.
Malgré l'orgueil jaloux, on eſt forcé d'aimer,
Dès que l'on voit l'objet qui doit nous enflammer.
Cruelle vérité qui nous fut trop connue!
Andronic ſe troubla; je pâlis à ſa vûe.
Nous pouſſions des ſoupirs; nous n'oſions nous parler;
Nos yeux ſe rempliſſoient de pleurs prêts à couler.
Il rompit le premier ce ſilence funeſte ....
Que te dirai-je enfin? Tu pénétres le reſte.
Ma fierté s'oublia dans ce triſte entretien,
Et je payai ſon cœur de la perte du mien.
O, comble de nos maux! Tamerlan ſe déclare.
Emanuel bien-tôt eſt joint par le Tartare.
Mon pere abandonné tombe aux mains du Vainqueur;
Je crûs que ce revers m'alloit rendre mon cœur.
Andronic ne s'offroit à ma triſte penſée,
Que comme un ennemi qui m'avoit offenſée.
Je n'écoutois alors que mes reſſentimens:
L'Amour n'oſa parler dans ces premiers momens.
Mais, hélas! Andronic arrive ſur mes traces;
Je voi ſon déſeſpoir partager mes diſgraces;

Il me cherche, il me fuit; & mes vœux incertains
Me découvrent des feux que je croïois éteints.

ZAIDE.

Ah! devez-vous nourrir une funeste flâme?
L'Amour est-il donc fait pour captiver votre ame?

ASTE'RIE.

Ne crains rien; je rendrai ses efforts superflus;
Et sur moi l'honneur seul a des droits absolus:
Ce n'est point un Tyran, Zaïde; c'est un maître,
Mais qui veut pour sujets des cœurs dignes de l'être.
Oui, je serai toujours attentive à sa voix:
Tu me verras mourir ou vivre sous ses loix.
Non, mon pere; ta fille aux malheurs condamnée,
Ne trahira jamais le sang dont elle est née.
Tu ne rougiras point de mes embrassemens....
Mais qui peut retarder ces fortunés momens?
Zaïde, il ne vient point! Quel obstacle l'arrête?
Quoi, j'ai pû conserver une si chere tête!
J'ai fait tomber du moins ses indignes liens:
Je le verrai, mes bras se perdront dans les siens....
Quelqu'un vient. Je me trouble; & mon ame attendrie....
Zaïde, c'est lui-même.

(*Elle court se jetter aux pieds de Bajazet.*)

## SCENE II.

BAJAZET, ASTE'RIE, ZAIDE.

BAJAZET *relevant Aſtérie.*

O, Ma chere Aſtérie!

ASTE'RIE.

O, mon pere!

BAJAZET.

Ah! ma fille; eſt-ce vous? Dans quels lieux,
Dans quel état le ſort vous préſente à mes yeux!
Grand Dieu! Si mon malheur t'a paru légitime,
Devoit-elle ſubir la peine de mon crime?
J'ai cauſé votre perte: Ah, mortelles douleurs!
Et l'auteur de vos jours, l'eſt de tous vos malheurs.
Vous vous attendriſſez! Je voi couler vos larmes!

ASTE'RIE.

Seigneur, de ce moment ne troublez point les charmes.
Vous plaignez mes malheurs! Il n'en eſt plus pour moi.
Tous mes vœux ſont remplis, puiſque je vous revoi.
Ciel! dont j'ai ſi long-temps accuſé la colere,
Oui, tout eſt réparé; tu m'as rendu mon pere.

BAJAZET.

Il ne vit que pour vous. Ce Ciel m'en eſt témoin;
Le ſort de mes enfans fait mon unique ſoin.

Un ſi grand intérêt a prolongé ma vie.
Ah ! Si leur liberté n'eût pas été ravie,
Le trépas prévenant la honte de mes fers,
M'eût ſauvé cet affront aux yeux de l'Univers.
Ne reſte-t-il que vous de toute ma famille ?
Qu'a-t-on fait de mes fils ? Inſtruiſez-moi, ma fille.

ASTE'RIE.

Mes freres ne pourront adoucir vos ennuis.

BAJAZET.

Ils ſont morts !

ASTE'RIE.

Non, Seigneur : Dans la Gréce conduits,
On les a réſervés pour un autre eſclavage ;
D'Emanuel vainqueur, ils furent le partage.
Ce Palais, juſqu'ici, m'a ſervi de priſon.

BAJAZET.

Voilà donc le deſtin d'une illuſtre Maiſon !
Mais, ma fille, ces traits de l'aveugle fortune,
Ne peuvent ébranler qu'une vertu commune.
Un grand cœur doit toujours, dans ces extrémités,
Mépriſer des revers qu'il n'a pas mérités ;
Et quelque ſoit enfin le ſort qui nous accable,
On n'eſt point malheureux quand on n'eſt point coupable.
Je me pouvois ſans doute épargner ce diſcours :
Vous n'avez pas beſoin d'un ſemblable ſecours.
Prévenant les conſeils d'un pere qui vous aime,
Le ſang qui vous forma ſe ſuffit à lui-même.
Laiſſons à la fortune épuiſer ſon courroux ;
Vous ſçaurez bien encor parer ſes derniers coups.

ASTE'RIE.

De quel autre malheur ſuis-je donc menacée?

BAJAZET.

Tamerlan a déja déclaré ſa penſée.

ASTE'RIE.

Tamerlan? Quoi, Seigneur; pourroit-il s'oublier?....

BAJAZET.

Oui, ma fille, à ſon ſort il prétend vous lier.
Cet infâme Brigand élevé par le crime,
Oſera vous offrir un ſceptre illégitime:
C'eſt pour vous que ſon choix ſe déclare aujourd'hui.

ASTE'RIE.

Je choiſirai la mort plûtôt que d'être à lui.
Mais peut-être, Seigneur, qu'un récit infidelle,
Vous a de ce projet annoncé la nouvelle,
Il ſeroit parvenu ſans doute juſqu'à moi.

BAJAZET.

Il n'eſt que trop certain. Croïez-en mon effroi.
A peine renfermé par l'ordre de leur Maître,
J'entends du bruit; on ouvre; Odmar ſe fait connoître.
» Vous êtes libre encor, dit-il; ménagez mieux
» De votre liberté les inſtans précieux.
» N'écoutez plus enfin une aveugle furie.
» L'Empereur vous permet de revoir Aſtérie.
» Méritez ſes bontés. Il daigne l'épouſer,
» Andronic eſt chargé de vous y diſpoſer.
Pour la premiére fois, mon ame intimidée,
A frémi, je l'avouë, à cette horrible idée.
Tamerlan votre Epoux!

ASTE'RIE.

Vous ne le craignez pas,
Seigneur! je puis braver de pareils attentats.
Voilà donc les ſecrets dont on devoit m'inſtruire!
Qu'une ame généreuſe eſt facile à ſéduire!
Tantôt, de ſes diſcours perçant l'obſcurité,
J'ai dû voir, & j'ai vû l'affreuſe vérité.
Mais croïant que ſon cœur devenoit magnanime;
Ma vertu n'oſoit plus le ſoupçonner d'un crime.
Et ſur quel fondement a-t'-il pris cet eſpoir?
Tiran! mon cœur du moins eſt hors de ton pouvoir.
Que ton indigne amour cherche quelqu'autre proïe....

BAJAZET.

Ma fille, c'eſt aſſez; vous me comblez de joïe.
On vient. C'eſt Andronic qui porte ici ſes pas.

ASTE'RIE, *à part.*

Le Perfide!

---

## SCENE III.

ANDRONIC, BAJAZET, ASTE'RIE, ZAIDE, ARCAS.

ANDRONIC.

SEigneur, ne vous offenſez pas;

Si j'ose en ce moment vous rendre mon hommage,
Vous sçavez distinguer le respect de l'outrage.
Mais n'ai-je point troublé votre entretien secret?
Vous me voïez peut-être avec quelque regret?
Pardonnez. J'ignorois que déja la Princesse
Recueilloit en ce lieu les fruits de sa tendresse.
Depuis que Tamerlan la retient sous ses Loix,
Elle m'entend ici pour la premiére fois.
Indigné de la voir captive, abandonnée,
J'ai souvent accusé l'aveugle destinée;
Mais j'ai toûjours pris soin de m'éloigner des lieux,
Où mille objets cruels blessoient déja ses yeux.
Combien j'ai détesté la fatale Victoire,
Qui combla vos malheurs, en nous couvrant de gloire!
Avec quel desespoir ai-je vû dans les fers,
Un Sang qui sembloit né pour régir l'Univers!
Que n'ai-je pû, Seigneur, vous être moins contraire!

BAJAZET.

Prince, vous avez fait ce que vous deviez faire,
De la Gréce, en vos mains, l'Empire étoit remis:
Vous avez combattu contre ses Ennemis:
Ma valeur inutile a cedé sous le nombre,
De tout ce que j'étois, je ne suis plus que l'ombre.
Triomphant autrefois, aujourd'hui désarmé,
Dans une Tour obscure on me tient renfermé.
Le sort m'a fait tomber du rang le plus auguste;
Mais ce crime du sort ne me rend point injuste.
Je connois vos vertus; & je ne puis penser
Qu'un Prince que j'estime ait voulu m'offenser.

De la part du Tiran on m'avoit fait entendre....

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, il aſpire à ſe voir votre Gendre.
Je n'ai pû refuſer à ſes empreſſemens,
De venir m'informer quels ſont vos ſentimens.

BAJAZET.

Et quels ſoupçonnez-vous, Prince, qu'ils doivent être?

ANDRONIC.

Il ne m'appartient pas de vouloir les connoître.
Votre ſort en dépend : & cependant je crains,
Que vous n'approuviez pas de ſemblables deſſeins.

BAJAZET.

Les approuver? Qui, moi! que trahiſſant ma gloire,
D'un opprobre éternel je charge ma mémoire?
Non, non; je n'irai point, vil joüet des revers,
Aſſocier mon ſang à cent crimes divers.
Eh! que penſeriez-vous, ſi le ſoin de ma vie,
Avoit pû m'abaiſſer à cette ignominie?
Prince, quelques malheurs dont je ſois menacé,
Vous rougiriez pour moi, ſi j'avois balancé.

ANDRONIC.

Mais ſongez qu'un refus....

BAJAZET.

Je n'ai plus rien à dire.

Allons, ma fille.

## SCENE IV.

ANDRONIC, ARCAS.

ANDRONIC.

O Ciel! contre moi tout conſpire.
De quel indigne emploi m'étois-je donc chargé?
Quel ſurcroît de tourmens pour mon cœur affligé!
Tamerlan me choiſit pour ſeconder ſa flâme!
Le Cruel!

ARCAS.

Quel tranſport s'empare de votre ame?
D'où peut naître ſoudain?....

ANDRONIC.

A ce trouble fatal.
Arcas, de Tamerlan, reconnois le Rival.

ARCAS.

Seigneur!...

ANDRONIC.

Il n'eſt plus temps de t'en faire un miſtére,
Je brûlois pour la Fille en combattant le Pere.
Je n'ai point oublié, ni le lieu, ni le jour,
Le Camp de Bajazet vit naître mon amour.
Il fallut m'éloigner. Bajazet, Aſtérie,
Eprouvent des deſtins toute la barbarie.

On les traîne en ces lieux. J'y vole ſur leurs pas,
Témoin de mes tranſports, tu ne les connus pas.
Non, je ne cherchois point, eſclave de la haine,
Le plaiſir inhumain de jouir de leur peine :
Mon cœur ne connoît point ces mouvemens honteux,
Eh! l'on doit bien au moins plaindre les malheureux!
Un ſentiment plus vif, Arcas, je le confeſſe,
M'intereſſoit au ſort d'une jeune Princeſſe ;
Et l'amour, indigné de voir couler ſes pleurs,
M'inſpira le deſſein de finir leurs malheurs.

ARCAS.

Quoi! Voulez-vous, Seigneur, vous charger de leur fuite?

ANDRONIC.

Oui, ſi l'on daigne, Arcas, m'en laiſſer la conduite,
Je veux tout hazarder. Hélas! malgré mes ſoins,
Je n'ai pû juſqu'ici lui parler ſans témoins.
D'odieux ſurveillans ſans ceſſe environnée,
Elle ignore à quel point je plains ſa deſtinée.
Mais pourquoi m'occuper de ce vain ſouvenir!
Oublions le paſſé ; ſongeons à l'avenir.
Si je dois renoncer à l'aimable Aſtérie,
Défendons-là du moins d'un Vaïnqueur en furie ;
Qu'elle-même, à ſon gré, diſpoſe de ſon ſort;
Protégeons ſa vertu contre un coupable effort;
Que le fier Tamerlan apprenne à nous connoître,

ARCAS.

Avez-vous bien penſé qu'il eſt ici le Maître,

Que vous allez vous perdre, au lieu de la ſauver?

ANDRONIC.

Quelque ſoit ce péril, il faudra l'éprouver.

ARCAS.

Quel fruit eſpérez-vous d'une tendreſſe vaine?

ANDRONIC.

Quoi! veux-tu la livrer à l'objet de ſa haine?

ARCAS.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous vous flatter?...

ANDRONIC.

Ne pouvant l'obtenir, je veux la mériter,
Le deſſein eſt formé; rien ne m'en peut diſtraire.
Aux loix de ſon Tiran je prétends la ſouſtraire.
Dans ce preſſant danger il faut la ſecourir;
Il le faut, cher Arcas, quand je devrois périr.
Allons, de Bajazet juſtifier l'eſtime,
En ſignalant l'horreur que m'inſpire le crime.
Le Ciel n'avoura point un injuſte pouvoir:
Mais du moins Andronic aura fait ſon devoir.

ARCAS.

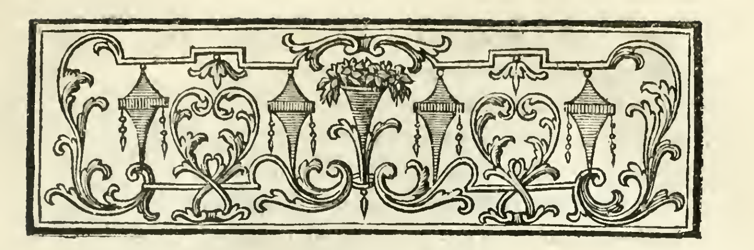
M'en croirez-vous, Seigneur? Avant que d'entreprendre,
Attendez le parti que Tamerlan va prendre.
Ne précipitez rien; & ſans vous déclarer,
Laiſſez ouvrir le champ où vous voulez entrer.
Car enfin ce Tiran contre qui l'on conſpire,
Cet odieux Rival a ſauvé votre Empire.
Emanuel, ſans lui, détruit par Bajazet,
Ou devenoit Eſclave, ou n'étoit qu'un Sujet.
Ah! n'oubliez jamais cet important ſervice,
Ne ſoïez point injuſte, en blâmant l'injuſtice.

D'ailleurs, que ſçavez-vous ſi dans le fond du cœur,
On ne s'applaudlt point de l'amour d'un Vainqueur.
Si l'on préfére au Trône un funeſte eſclavage ?

ANDRONIC.

Arcas, à la vertu c'eſt faire trop d'outrage.
Connois mieux Aſtérie ; & ne ſoupçonne pas,
Un cœur ſi généreux d'un ſentiment ſi bas.
Pleine du noble orgueil qu'inſpire la naiſſance,
Pourroit-elle approuver une indigne alliance :
Ce même Tamerlan, ſur le Trône monté,
Eſt toûjours Tamerlan né dans l'obſcurité.
Non, non, à cet hymen c'eſt envain qu'il aſpire.
Cependant, de mon Pere il a ſauvé l'Empire !
Ce qu'il a fait pour nous, je ſuis prêt aujourd'hui,
S'il a des Ennemis, à le faire pour lui.
La gloire eſt, de mon cœur, la premiére maîtreſſe.
Au ſort de Tamerlan l'amitié m'intereſſe.
Je ſçaurois immoler mes vœux à ſon bonheur ;
Mais je ne lui dois pas immoler mon honneur.
L'innocence gémit ; & mon ame allarmée,
A ſes triſtes accens n'eſt point accoûtumée :
Et ſans ſonger qui j'aime, où qui je dois aimer,
Je ſerai l'Ennemi de qui veut l'opprimer.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ZAIDE.



Malgré' tous vos chagrins, vous deviez vous contraindre,
Madame. Bajazet aura lieu de ſe plaindre.
A peine a-t-il joui de vos embraſſemens,
Et vous l'abandonnez dans ces premiers momens!
Il falloit demeurer : j'oſe encor vous le dire.

ASTE'RIE.

Zaïde, en le quittant, je fais ce qu'il deſire;
Et les ſoins differens dont il eſt agité,
Me laiſſent de mes maux gémir en liberté.
Quel temps j'avois choiſi pour te montrer mon ame?
Combien ai-je à rougir d'une honteuſe flâme!

Quel horrible tourment au mien peut être égal?
Le Perfide! à mes yeux, parler pour ſon Rival!
Mais je ne m'en plains point; mon ame en eſt ravie;
C'en eſt fait. Rien enfin ne m'attache à la vie.
Je mourrai ſans regret; heureuſe que du moins,
Ma foibleſſe n'ait eu que tes yeux pour témoins!

ZAIDE.

Quoi, Madame! quelle eſt cette douleur nouvelle?

ASTE'RIE.

Toi-même, n'as-tu pas entendu l'Infidéle?
N'étois-tu pas préſente à tout cet entretien?
Mon cœur peut-il douter des ſentimens du ſien?
Il craint que Bajazet, ferme dans ſa colére,
N'enleve à Tamerlan tout eſpoir de me plaire.
Sont-ce là les fraïeurs qui doivent le troubler?
Ciel! falloit-il encor l'Ingrat pour m'accabler?

ZAIDE.

Son diſcours, je l'avoue, a bien dû vous ſurprendre:
Je ne ſçai cependant comment on doit l'entendre.
Andronic vous aimoit. Un jour, un ſeul moment,
Auroit-il pû produire un ſi grand changement?
J'ai peine à ſoupçonner cette affreuſe inconſtance.

ASTE'RIE.

Comme il s'applaudiſſoit d'avoir fui ma preſence!
Avec quel art trompeur il vantoit ſon reſpect!
Mais, dis-moi; l'as-tu vû pâlir à mon aſpect?
L'as-tu vû ſe troubler? Ah! ce ſoupçon l'outrage,
Il ſçait ſe parjurer ſans changer de viſage.

Le perfide qu'il eſt, en entrant dans ces lieux,
N'a pas même vers moi daigné tourner les yeux.
Ah, trop frivole eſpoir dont j'étois animée!
Et peut-être l'Ingrat ne m'a jamais aimée.
Il redoute ma vûe! Il cherche à s'éloigner!
Ah! c'eſt un embarras qu'il ſe peut épargner.
Non, Traître, ne crains point qu'à m'oublier trop prompte,
Je t'aille fatiguer du récit de ma honte;
Que je m'abaiſſe encor juſqu'à te reprocher,
Un mépris, que du moins tu m'aurois dû cacher.
Va, n'appréhende rien. J'en ſuis d'accord moi-même.
Tu ne me verras plus.

ZAIDE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

ASTE'RIE.

Quoi donc?

ZAIDE.

Il vient à vous.

## SCENE II.

ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

ANDRONIC.

Ne me condamnez pas,
Madame.....

ASTE'RIE.

Quel ſujet adreſſe ici vos pas?
Eſt-ce votre Ami, Prince, ou plûtôt votre Maître,
Qui vous a devant moi commandé de paroître?
Vous me vouliez ſans doute aider de vos conſeils!
Mais le Sang dont je ſors n'en ſuit point de pareils.

ANDRONIC.

Ah! demeurez, Madame. Au nom de votre Pere;
Daignez me voir; daignez m'entendre ſans colére.
Pour la premiére fois nous pouvons nous parler;
Et je n'ai point appris l'art de diſſimuler.
Je ne viens point ici vous vanter la conſtance,
D'un malheureux amour proſcrit dès ſa naiſſance.
Ce même amour, au moins, s'il me rend criminel,
Auroit dû m'épargner un reproche cruel.
Je n'ai jamais penſé que la main d'Aſtérie,
Pût devenir le prix d'une aveugle furie.
Je connois Bajazet; je vous connois tous deux;
Mais on pouvoit auſſi me croire généreux.

Votre Pere abusé n'a pas voulu m'entendre ;
A d'injustes soupçons il s'est laissé surprendre :
Je ne m'attendois pas qu'ils iroient jusqu'à vous ;
Et pour comble d'horreurs, vous les partagez tous!
Voïez-moi tel enfin que j'ai dû vous paroître,
Vous dépendez ici d'un Ennemi, d'un Maître.
Ce Titre vous offense! Il m'échape à regret.
Songez pourtant, songez qu'il l'est trop en effet;
Qu'absolu dans ces lieux, votre Tyran vous aime.
Je ne dois point blâmer ce que je fais moi-même.
Mon cœur a trop appris, en voiant vos attraits,
Qu'il faut les adorer, ou ne les voir jamais.
Mais le fier Tamerlan, jaloux de sa puissance,
Ne suivra de l'amour que l'aveugle licence ;
Et pour venger l'affront de ses vœux mal reçûs,
Peut laver dans le sang la honte d'un refus,
Je frémis des périls dont ce jour vous menace,
Ah ! prevenons du moins la derniére disgrace.
Ordonnez le moment ; & choisissez les lieux :
Je sçaurai vous conduire, ou mourir à vos yeux.
Le Ciel peut se lasser de vous être contraire.
Je vous implore enfin pour vous, pour votre Pere.
Sa perte ou son Salut est encor dans vos mains,
Laisserez-vous périr le plus grand des humains ?

ASTE'RIE.

Le juste étonnement dont mon ame est frappée,
Seigneur, vous dit assez que je m'étois trompée.
Vous plaignez Bajazet ! vous l'aimez ! je rougis
De l'indigne soupçon qui nous avoit surpris.

Vos généreux desseins ont bien sçû le confondre,
C'est à mon Pere seul, Seigneur, à vous répondre.
Puissent vos nobles soins n'être pas superflus !
J'y Joindrai mes efforts. Et s'il faut dire plus,
L'Ami de Tamerlan excitoit ma colere ;
L'Ami de Bajazet ne sçauroit me déplaire.

---

## SCENE III.

### ANDRONIC *seul.*

QUel aveu glorieux ! mon cœur est éperdu,
Ciel ! N'est-ce point un songe? Ai-je bien entendu?
Je ne suis point haï ? je ne puis lui déplaire ?....
Mais j'en crois trop peut-être un espoir téméraire ;
Peut-être en me voïant me livrer au danger,
Ce discours seulement vouloit m'encourager ?
L'interêt de son Pere est le seul qui la touche !
Mais non, la vérité s'expliquoit par sa bouche ;
Ses regards désarmés confirmoient ses discours,
Une ame généreuse ignore les détours.
Je puis donc me flatter.... Trop aimable Princesse !...
Quoi ! vous approuveriez l'innocente tendresse ?...

## SCENE IV.

### ANDRONIC, ARCAS.

ARCAS.

On vous cherche, Seigneur. Tamerlan inquiet,
Vous attend pour régler le ſort de Bajazet.
Car c'eſt de ce qu'il faut qu'il craigne, ou qu'il eſpere,
Que dépend le deſtin de la fille & du Pere;
Et déja prévenu par vos retardemens,
Il parle d'employer les plus rudes tourmens.
Odmar s'oppoſe encore à cette violence,
Le reſte épouvanté garde un morne ſilence.
On craint tout des tranſports dont il eſt agité.

ANDRONIC.

Je puis compter, Arcas, ſur ta fidelité ?
Va, ne t'allarme point. Cette fureur extrême,
Peut devenir funeſte à Tamerlan lui-même.
Et tant que je vivrai, j'en atteſte les Cieux,
On ne répandra point un Sang ſi précieux.

ARCAS.

Seigneur, il ſeroit tard de prendre ſa défenſe.

ANDRONIC.

Arcas !

ARCAS.

J'entends, Seigneur ; ce diſcours vous offenſe.

Eh bien, vous le voulez! Je ſuis prêt à périr.
Vous pouvez commander; c'eſt à moi d'obéir.
Je n'examine plus dans ce péril extrême,
Si, voulant les ſauver, vous vous perdez vous-même:
Si ce fatal éclat ne ſera que hâter
Le coup que Bajazet ne ſçauroit éviter.
Tamerlan incertain vous attend pour réſoudre;
Venez, en l'irritant, faire partir la foudre:
Venez vous préparer le reproche éternel
D'avoir été l'auteur d'un ſpectacle cruel.
Venez vous-même enfin immoler la victime.
Eh! Que va-t'on penſer du ſoin qui vous anime?
Le croira-t'on l'effet de la ſeule pitié?
Ah! Pour ſes ennemis a-t'on tant d'amitié?
Vous prenez leur parti! Tamerlan va comprendre
La ſecrette raiſon qui vous porte à le prendre.
Vous allez les livrer à ſes ſoupçons jaloux.
Leur mort ſera le fruit d'un impuiſſant courroux.
Les croïant avec vous tous deux d'intelligence,
Sur tous les deux auſſi tombera ſa vengeance.
L'Amour tourne en fureur, quand il ſe croit trahi;
Et l'objet le plus cher devient le plus haï.

ANDRONIC.

Arcas, où la prudence a beſoin du miſtére,
Je ſçai mieux comme on doit ſe cacher & ſe taire:
Tu ſçauras mes deſſeins quand il en ſera temps;
Ecoute cependant ces ordres importans:
Le Succès en un mot dépend de ta conduite:
Raſſemble tous les Grecs qui compoſent ma ſuite;

Choisi le lieu toi-même ; & qu'armés cette nuit
A la faveur de l'ombre, ils s'y rendent sans bruit.

ARCAS.

Tamerlan vient, Seigneur.

ANDRONIC.

Ah, rencontre funeste !
Dans mon appartement je te dirai le reste :
Va, cours.

## SCENE V.

TAMERLAN, ANDRONIC, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN.

ENfin, Seigneur, je vous trouve en ces lieux:
Pourquoi différiez-vous de paroître à mes yeux ?
Je vous ai fait chercher : mais vous craignez peut-être
De m'apprendre à quel point on s'ose méconnoître !
Vous vouliez m'épargner le chagrin d'un refus ?

ANDRONIC *embarrassé.*

Seigneur...

TAMERLAN.

Je vous entens. Tous mes vœux sont déçûs!
Un trépas assuré, l'offre d'une couronne:
Le Superbe ! Il n'est rien qui le flatte, ou l'étonne.

Nous verrons ſi c'eſt lui qui donne ici la loi.
Je ne vous preſſe plus de lui parler pour moi.
De ſon farouche orgueil on ne peut le diſtraire.
Eh bien, puiſqu'il le veut, il faut le ſatisfaire.
Odmar, vous m'entendez; ſongez à m'obéir.

(*à Odmar.*) ANDRONIC.

Arrêtez. Ah! Seigneur, ce ſeroit vous trahir.
Avez-vous réſolu de perdre votre gloire?
Quand Bajazet ſurpris nous céda la victoire;
Libre de prononcer ou ſa vie ou ſa mort,
On pouvoit le livrer aux rigueurs de ſon ſort.
La Politique alors autoriſoit ſa perte;
Sans en être irrité, le Ciel l'auroit ſoufferte;
Vous l'avez conſervé: S'il périt aujourd'hui,
Le Ciel, ce même Ciel ſe déclare pour lui:
Ce n'eſt plus qu'un dépôt dont vous lui rendrez compte.
Ah! Devez-vous en croire une fureur ſi prompte?
Bajazet expirant (& fût-il criminel?)
Attache à votre nom un opprobre éternel.
Rappellez la vertu; conſultez la juſtice:
Qui peut vous inſpirer? ...

TAMERLAN.

Oui, tout veut qu'il périſſe.
Mon affront dans ſon ſang....

ANDRONIC.

Ne peut point ſe laver:
Et qui brave la mort, peut toujours vous braver;
M'en croirez-vous? Fuïez une triſte famille:
Ne voïez plus, Seigneur, le pere ni la fille:

Et par un noble effort les éloignant tous deux,
Otez-vous un objet qui vous rend malheureux.
Laiſſez-les s'applaudir d'une vertu ſauvage,
Qui voulant être libre au ſein de l'eſclavage,
Leur prépare à loiſir l'inutile regret
De n'avoir écouté qu'un orgueil indiſcret.
Mais vous ſçavez, Seigneur, qu'une juſte tendreſſe
Demande inceſſamment mon retour dans la Gréce :
Les fils de Bajazet, victimes de leur rang,
Y ſouffrent tous les maux attachés à leur ſang.
Je ſuis prêt à partir. Que leur ſœur, que lui-même
Vienne être le témoin de leur malheur extrême.
Ce ſpectacle nouveau ne peut que l'affliger ;
Et redoublant ſa peine, il ſert à vous venger.

TAMERLAN.

Ne vous figurez pas qu'aucun eſpoir me flatte ;
Mais il faut cependant que ma fureur éclatte.
Tous ces ſages conſeils ne ſont plus de ſaiſon,
Seigneur. Il eſt trop tard d'écouter la raiſon.
Mon amour déclaré rend ma honte certaine :
Cet amour ne peut plus s'immoler qu'à la haine.
Quoi donc! J'aurois formé tant d'inutiles vœux
Pour être le jouet d'un Captif dédaigneux!
Il iroit chez les Grecs publier ſa conſtance !
Non, non ; je veux ici punir ſa réſiſtance :
Et ſans doute le Ciel ſe plaindra ſeulement
D'avoir vû reculer ſon juſte châtiment.
Il demandoit plûtôt la mort de la victime.
J'ai tardé trop long-temps ; & c'eſt là tout mon crime.

Allons ; & puiſqu'enfin je puis le réparer,
Ne délibérons plus ; courons, ſans différer,
Faire, de ce moment, le dernier de ſa vie.

ANDRONIC.

Ah ! ſi le Ciel vouloit qu'elle lui fût ravie,
Pourquoi, Seigneur, pourquoi dans les premiers momens
Vous a-t'il inſpiré de plus doux ſentimens ?
Vous ne l'ignorez pas ; le Ciel eſt équitable,
Il meſure la peine au crime du coupable.
Si Bajazet trop fier attira ſon courroux,
Il a ſçû le punir par d'aſſez rudes coups.
Tout ſon ſang dans les fers, la perte d'un Empire....
Mais pourquoi ces détours ? Craignez-vous de le dire ?
Votre amour mépriſé veut terminer ſon ſort :
Seigneur, c'eſt là le Ciel qui demande ſa mort.

TAMERLAN.

Je ne ſçais à la fin ce qu'il faut que je penſe.
D'où vous vient tant d'ardeur à prendre ſa défenſe ?
Ce diſcours me ſurprend ; je l'avoûrai, Seigneur.
Quel ſi grand intérêt ?....

ANDRONIC.

Celui de mon honneur.
Je pourrois ajoûter, Seigneur, celui du vôtre.
Les hommes, tels que moi, n'en connoiſſent point d'autre.

TAMERLAN.

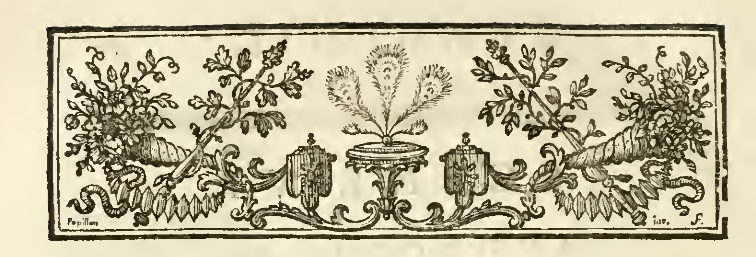
Les hommes, tels que vous, ne ſont que mes pareils ;
Et je puis me paſſer, Seigneur, de leurs conſeils.

## SCENE VI.

ANDRONIC *seul.*

AH! Je sçaurai du moins m'opposer à ta rage,
Barbare ; ne croi pas achever ton ouvrage :
Redoute les transports dont je suis animé.
Je ne balance plus. Ton dessein est formé,
Le mien est pris aussi. Prépare la tempête ;
Mais crains que les éclats n'en tombent sur ta tête.
Une égale fureur va conduire nos coups ;
Et c'est au Ciel enfin à juger entre nous.

*Fin du troisiéme Acte.*

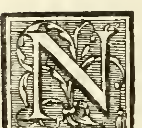


# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN.

E m'importune plus. Quoique tu puiſſes dire
Qu'elle y conſente, Odmar, ou Bajazet expire.
Nous verrons ſi ſon cœur oſera reculer ;
Mais d'un ſoin plus preſſant j'ai voulu te parler :
J'ai des ſoupçons cruels qui m'agitent ſans ceſſe.
Je te l'ai déja dit ; je crains que la Princeſſe,
Prévenue en ſecret pour quelque heureux rival,
N'oppoſe cet obſtacle à mes vœux trop fatal.

ODMAR.

S'il étoit vrai, Seigneur, qu'un autre eût ſçû lui plaire ! . . .

TAMERLAN.

Odmar, s'il étoit vrai ! Malheur au téméraire !

Mais peut-être déja je connois cet amant:
Un Rival à nos yeux échape rarement.
Le zéle d'Andronic à calmer ma vengeance,
Ce diſcours préparé pour m'ôter l'eſpérance,
Le ſoin de m'éviter, ſon trouble à mon aſpect...
Pour tout dire, en un mot, Andronic m'eſt ſuſpect.
Depuis deux mois entiers qu'à partir il s'apprête,
Pourquoi demeure-t'il, s'il n'eſt rien qui l'arrête?
Qui ſçait ſi ce ſéjour, ce départ incertain,
Ne cache point encor quelque ſecret deſſein?
Qui ſçait s'il ne veut pas faciliter leur fuite?
Si Bajazet? ... Enfin, veille ſur ſa conduite;
Obſerve tous ſes pas, ſurtout dans ce moment:
Va, ce péril ne ſouffre aucun retardement.
Et s'il faut qu'avec eux il ſoit d'intelligence,
Prens garde qu'il n'échape à ma juſte vengeance.
J'ai mandé la Princeſſe, & je l'attens ici:
Va, ne néglige rien; va, dis-je: la voici.

## SCENE II.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE, GARDES.

TAMERLAN.

VOus ſçavez mon ſecret; daignerez-vous m'apprendre,
Madame, à quel deſtin Tamerlan peut prétendre?
J'ai fait couler vos pleurs; je ſoupire à mon tour.
La guerre me fit vaincre, & je céde à l'amour.
Je dépoſe à vos pieds mon cœur, mon Diadême;
J'affranchis votre pere, il va régner lui-même.
Vos deux freres bien-tôt entre ſes mains remis,
Ne me compteront plus parmi leurs ennemis.
Vous voïez mes deſſeins, n'allez pas les confondre:
Délibérez, Madame, avant que de répondre;
Et ne me forcez point, par un refus cruel,
A me rendre envers vous encor plus criminel.

ASTE'RIE.

Je ne m'attendois pas à ce dernier outrage:
Il eſt juſte, après tout, d'accomplir votre ouvrage.
De trop foibles chagrins ont excité mes pleurs;
Ils n'étoient qu'un paſſage à de plus grands malheurs:
Etes-vous ſatisfait? N'ai-je plus rien à craindre?
Et vous puis-je, une fois, parler, ſans me contraindre?
D'où

D'où vous vient aujourd'hui cette témérité ?
Vous demandez mon cœur ! l'avez-vous mérité ?
Quel effort généreux, combattant ma colere,
A pû former en vous cet espoir de me plaire ?
Mon pere pour jamais a-t'il quitté les fers ?
Voit-il pour son départ tous les chemins ouverts ?
A-t'il repris le Scéptre après tant de disgraces ?
Ai-je la liberté de marcher sur ses traces ?
Et, sans prétendre encor à m'imposer des loix,
Laissez-vous votre sort & le mien à mon choix ?
Voilà quels sentimens peuvent toucher mon ame :
Voilà comme il falloit déclarer votre flâme.
Bajazet, excusant un téméraire amour,
Auroit pû devenir généreux à son tour.

TAMERLAN.

Eh ! dois-je le penser, lorsqu'en brisant sa chaîne,
Je n'ai fait que fournir des armes à sa haine ?
Falloit-il donc me rendre à jamais malheureux ?
Et n'est-ce qu'à ce prix qu'on paroît généreux ?
Le sort a prononcé ; c'est à lui d'y souscrire.
Mais, qu'ai-je prétendu ? Lui rendre son Empire ;
Et vous faire régner sur moi, sur mes Etats.
De semblables projets sont-ils des attentats ?
Voilà mon crime enfin : Eh bien, si c'est un crime,
Voïons qui de nous trois est le plus magnanime.
Je ne vous retiens plus : Allez ; dès aujourd'hui
Bajazet peut partir, & vous-même avec lui.
Pourvû que quelque jour vous rende à ma tendresse,
Madame, j'en croirai votre simple promesse.

ASTE'RIE.

Moi, je vous promettrois ! ... Qu'oſez-vous exiger ?
Moi, je pourrois un jour ! ... Ah ! c'eſt trop m'outrager.

TAMERLAN.

Ah ! c'en eſt trop auſſi. Ma juſte jalouſie
Par ce dernier refus eſt aſſez éclaircie.
Cruelle ! vous vouliez que mon aveuglement
Vous mît entre les bras d'un plus heureux amant !
Votre trobule, à ces mots, malgré vous, vous accuſe !

ASTE'RIE.

Tu ne mérites pas que je te déſabuſe.

TAMERLAN.

Eh bien ! ... Quittons enfin un frivole détour ;
Vous ſçavez mes projets ! Vous voyez mon amour !
Pour la derniere fois je vous offre l'Empire :
Le refuſerez-vous ?

ASTE'RIE.

Faut-il te le redire ?
Non ; ne te flatte pas qu'un indigne lien
Puiſſe jamais unir & mon cœur & le tien.
Que je ſois à l'Amour ou ſoumiſe ou rebelle,
Tu ne dois eſpérer qu'une haine éternelle.

TAMERLAN.

C'en eſt aſſez. La mort....

ASTE'RIE.

Puis-je la redouter ?
Par tes emportemens tu crois m'épouvanter.
Ton orgueil gémiſſoit, réduit à la priere :
Tu menaces enfin ! Connois mon ame entiére.

La mort me ſera douce, en m'épargnant l'horreur
De reſter plus long-temps témoin de ta fureur.
Mais non ; je ſuis enfin ta derniere victime.
Le Ciel, pour te punir, n'attend plus que ce crime.

TAMERLAN.

Va ; ce n'eſt point ſur toi que tomberont mes coups ;
Je ſçaurai mieux choiſir l'objet de mon courroux :
Je ne dis plus qu'un mot. Songe à me ſatisfaire,
Ou n'accuſe que toi de la mort de ton Pere.
C'eſt ſon arrêt enfin que tu vas prononcer....
Tu peux encor.... Adieu, je te laiſſe y penſer.

ASTE'RIE.

Ah! Barbare, arrêtez....

## SCENE III.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

O Ue devient ma conſtance?
Arme-toi, Ciel vengeur! Protége l'Innocence.
Ce monſtre vit encor! Es-tu ſourd à ma voix?
Veux-tu m'abandonner à cet horrible choix?
Ma Zaïde, que faire en ce malheur extrême?
As-tu bien entendu?

ZAIDE.

J'en tremble encor moi-même.

Mais pourquoi le forcer à cette extrémité?
Voilà ce qu'a produit une aveugle fierté.
Eh! Ne peut-on, Madame, un moment ſe contraindre?
Faut-il toujours braver, quand on a tout à craindre?
Son courroux incertain cherchoit à s'appaiſer.
Deviez-vous? ...

ASTERIE.

Oui, Zaïde, il falloit l'épouſer!
Un monſtre de carnage & de crimes avide,
Le dernier des Mortels! ....

ZAIDE.

Serez-vous parricide?

ASTE'RIE.

Ciel! Que dis-tu, cruelle? Ah! Ma funeſte main
Va donc mettre à mon pere un poignard dans le Sein!
Moi, qui voudrois pour lui donner cent fois ma vie;
C'eſt moi qui le condamne, & qui le ſacrifie!
Non, il ne mourra point; je lui dois cet effort.
Va trouver Tamerlan; Je remplirai mon ſort.
Il peut tout préparer pour cette horrible fête:
Mais qu'il ne ſoit pas ſûr encor de ſa conquête.

ZAIDE.

Quoi donc?

ASTERIE.

J'épouſerai ce Barbare vainqueur,
Pour mieux choiſir l'inſtant de lui percer le cœur.
Va. Je l'attends ici: Qu'il s'y rende, s'il l'oſe.

ZAIDE.

Ah! Quel affreux deſſein votre cœur ſe propoſe!

Ciel! Qu'ofez-vous penfer? S'il étoit votre époux,
Ses jours tant déteftés feroient facrés pour vous.
Non, l'exemple jamais n'autorife le crime.

ASTE'RIE.

O, mon pere! Il faut donc que tu fois fa victime!

---

# SCENE IV.

BAJAZET, ASTE'RIE, ZAIDE.

BAJAZET.

EH bien! Le fier Tartare a paru dans ces lieux;
Vous a-t'il déclaré fes deffeins odieux?
Vous ne répondez point? Une frivole offenfe
Auroit-elle abattu toute votre conftance?
Parlez; je vous l'ordonne; il me faut obéir.

ASTERIE.

Il veut que je l'époufe, ou vous allez périr.

BAJAZET.

Zaïde, laiffez-nous.

## SCENE V.

BAJAZET, ASTE'RIE.

BAJAZET.

Ecoutez-moi, ma fille;
Vous ſçavez à quel point j'ai chéri ma famille.
Mes fils infortunés, ſous le joug d'un Vainqueur,
Du ſort qui me pourſuit, éprouvent la rigueur.
Vous-même, je vous vois, aux fers abandonnée,
Partager en ces lieux ma triſte deſtinée.
Ces objets trop préſens ont comblé mes ennuis.
On ſouhaite la mort dans l'état où je ſuis;
Cependant je frémis du coup qui nous ſépare;
Vous demeurez en proïe aux tranſports d'un Barbare;
Il me croit un obſtacle à cet hymen honteux;
Mais mon ſang répandu, loin d'éteindre ſes feux,
Ne fera qu'ajouter la fureur à l'outrage,
Et vos refus conſtans exciteront ſa rage:
C'eſt là ce que je crains, & non point le trépas;
Je vous laiſſe expoſée à de rudes combats:
Mais enfin la Vertu vous prêtera ſes armes;
Vous ſçaurez....

ASTE'RIE.

Oui, Seigneur; diſſipez ces allarmes;

Mon cœur n'est point troublé des soins de l'avenir :
Je crains peu les malheurs que je puis prévenir.

BAJAZET.

Ma fille, il n'est pas temps de songer à me suivre ;
Mon sort est de mourir, & le vôtre est de vivre.
Vivez, pour triompher d'un criminel effort ;
Vous mourrez, si l'honneur vous condamne à la mort.
J'entens du bruit : on vient nous séparer peut-être !

## SCENE VI.

### ANDRONIC, BAJAZET, ASTE'RIE

ANDRONIC *au fond du Théatre, à part.*

C'Est lui : voici le temps de me faire connoître.

BAJAZET.

Venez, Prince, venez recevoir mes adieux.
Le Tyran va bien-tôt m'arracher de ces lieux ;
Car vous n'ignorez pas le sort qu'il me prépare ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, il est vrai ; l'orage se déclare.
Tarmerlan n'attend plus que la fin de ce jour,
Pour suivre aveuglément sa haine ou son amour.

BAJAZET.

Je redoute la vie, & non pas le supplice.
Mais, puis-je de vous-même espérer un service ?

Je ne demande point à vos ſoins généreux
De mettre en liberté mes deux fils malheureux.
Peut-être, ſi le Ciel m'eût été moins contraire.....
Qu'ils ignorent du moins le deſtin de leur pere.
Dans un âge trop foible épargnez leur douleur.
L'eſclavage eſt pour eux un aſſez grand malheur:
Empêchez que ma mort ne leur ſoit annoncée;
Et laiſſez-moi mourir avec cette penſée....

ANDRONIC.

Ah! Permettez, Seigneur, que je faſſe encor plus:
Tous ces ſoins paternels deviennent ſuperflus.
Il faut un champ plus vaſte au zéle qui m'enflâme;
Connoiſſez Andronic; voïez toute mon ame:
J'abhorre les deſſeins du cruel Tamerlan:
A mes yeux indignés il n'eſt plus qu'un Tyran;
Et loin de conſentir à ſa lâche furie,
Vos jours ſont aſſurés, ou je perdrai la vie.
Commandez: Tous mes Grecs raſſemblés par Arcas,
N'attendent que la nuit pour marcher ſur nos pas.
Daignez les recevoir. S'ils vous ont à leur tête,
Leur valeur peut encor écarter la tempête.
Les Tartares ſurpris, déſarmés & troublés,
Pourront-ils ſoûtenir nos efforts redoublés?
Tentons, quoiqu'il en ſoit, de nous faire un paſſage;
Venez, Seigneur; ſortez d'un indigne eſclavage;
Dérobez-vous aux loix d'un Vainqueur inhumain;
Ou du moins périſſons les armes à la main.

BAJAZET.

Cette noble chaleur à prendre ma défenſe;
Devroit-elle échaper à ma reconnoiſſance?
Ah, deſtins oppoſés! Où m'avez-vous réduit?
Mais, Prince, en ma faveur la pitié vous ſéduit:
Songez mieux qu'ennemi de vous, de votre pere,
J'ai trop bien de tous deux mérité la colére.
Ne regardez en moi qu'un voiſin dangereux,
Qui porta dans la Gréce & le fer & les feux.
Cet oubli magnanime augmente votre gloire;
Mais je perdrois la mienne en voulant vous en croire,
En laiſſant hazarder des jours plus précieux,
Pour défendre des jours qui me ſont odieux.
Ah! Prince, il doit ſuffire au deſtin qui m'opprime,
De voir que Bajazet ſoit toujours ſa victime.
Laiſſez, laiſſez-moi ſeul épuiſer ſa rigueur.
Eh! Pourquoi voulez-vous partager mon malheur?
Si le Ciel vous avoit placé dans ma famille;
Si vous étiez mon fils! ....

ANDRONIC.

Mais.... Elle eſt votre fille!

BAJAZET.

Quoi, Prince?

ANDRONIC.

J'ai trahi mon funeſte ſecret!
Mais il peut être enfin connu de Bajazet.

ASTERIE.

Ciel!

BAJAZET.

Qu'entends-je ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, j'adore la Princeſſe ;
Ah ! je remarque trop que ce diſcours vous bleſſe.
Pardonnez à l'état où le ſort nous réduit,
Seigneur, de cet aveu je n'attends point de fruit.
Criminel à regret, Amant ſans eſperance,
Je ne voi que la mort pour finir ma ſouffrance.
J'ai moi-même déja prononcé mon Arrêt,
La gloire a prévalu ſur tout autre interêt.
Je n'ai point à ſes vœux abandouné mon ame ;
J'ai toujours oppoſé mon devoir à ma flâme.
J'aimois, hélas ! j'aimois, quand le Ciel en courroux ;
Me força de tourner mes armes contre vous.
Quelque ſoit maintenant l'ennui qui me dévore,
J'ai fait ce que j'ai dû : je le ferois encore.
Mais je reſpire enfin ; trop heureux de pouvoir,
Accorder une fois ma flâme & mon devoir !
Oui, je veux que ce jour à Tamerlan funeſte,
Renverſe des projets que tout mon cœur déteſte.
Je veux, pour vous tirer de ſes barbares mains,
Que mon ſang, s'il le faut, vous trace des chemins ;
Et que ne craignant plus pour un Pere qu'elle aime,
La Princeſſe, à ſon gré, diſpoſe d'elle-même.
Je ne me flatte point de pouvoir l'obtenir,
C'eſt trop d'oſer l'aimer ; & je vais m'en punir.
Que j'obtienne du moins le ſeul bien que j'eſpere ;
En courant expier un crime involontaire ;

Et ne me privez point de l'immortel honneur,
D'avoir auparavant aſſuré ſon bonheur.

BAJAZET.

De ſemblables diſcours ont de quoi me confondre:
Dans des temps moins cruels je ſçaurois vous répondre;
Le ſang dont vous ſortez, votre amour généreux,
Mon eſtime .... En un mot, vous pourriez être heureux;
Je ne m'offenſe point d'un aveu qui m'étonne;
Mais, Prince, le deſtin autrement en ordonne.
L'heure avance qui doit me conduire à la mort;
Et ma fille n'eſt pas maîtreſſe de ſon ſort.
Si le Ciel daigne un jour finir ſon eſclavage,
Elle peut approuver un vertueux hommage;
Vivez dans cet eſpoir.

ANDRONIC.

Ah! Madame! Ah! Seigneur!
Vous pouvez, d'un ſeul mot, achever mon bonheur.
Approuvez mes deſſeins; Conſentez ....

ASTE'RIE.

Oui, mon Pere;
Laiſſez-nous conſerver une tête ſi chere.
Voulez-vous être ſeul inſenſible à mes maux?
Voulez-vous me creuſer des abimes nouveaux?
Quel autre ſoutiendra votre triſte famille?
( *Elle ſe jette à ſes pieds.* )
Ou donnez-moi la mort, ou vivez.

BAJAZET.

Ah, ma fille!

ANDRONIC *se jettant aussi aux pieds da Bajazet.*

Seigneur! Daignez enfin écouter nos soûpirs.

BAJAZET.

Levez-vous mes enfans. Je céde à vos desirs.
Allons. Puisse le sort nous être moins contraire!
Je le souhaite, hélas! plus que je ne l'espere.

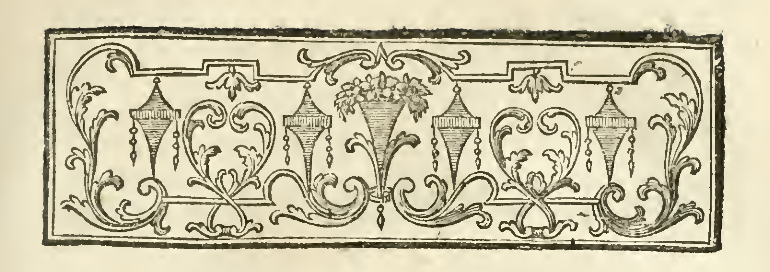
(*à Andronic.*)

Songez que j'ai voulu vous soustraire à ses coups,

(*à Astérie.*)

Ma fille, en le perdant tu perdras ton Epoux.

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE *seule.*



Quels nouveaux transports ai-je livré mon
ame ?
La voix de mon devoir n'accuse plus ma flâme ;
Destin, as-tu changé tes injustes Arrêts ?
Ou veux-tu m'exposer à de nouveaux regrets !
De quels pressentimens je me sens tourmentée!
Andronic ne vient point ! mon Pere m'a quittée !
L'un & l'autre en ce lieu je devois les revoir,
Ah ! rien ne peut calmer mon affreux désespoir.
Cher Amant, cher Epoux, souviens-toi que je t'aime ;
Songe à te conserver pour un autre toi-même.
Je sçai trop que ton cœur ne connoît point l'effroi,
Ah ! ménage des jours qui ne sont plus à toi.

Bajazet!... Andronic!... Je ne voi rien paroître,
Où les chercher? Hélas! ils expirent peut-être!
Tout semble m'annoncer que le Ciel en courroux....

# SCENE II.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.
ZAïde!... Parle donc! As-tu vû mon Epoux?
As-tu vû Bajazet? Dissipe mes allarmes:
Viennent-ils? Ah, grand Dieu! je vois couler tes larmes!
C'en est fait, & tu crains de me le déclarer!
Mais parle; achéve enfin de me désesperer.

ZAIDE.
De surprise, de joie, & d'horreur pénétrée,
Je venois vous trouver, quand ils m'ont rencontrée.
Andronic m'aperçoit; "Il est temps d'éclater,
„ Dit-il, en ce moment je ne puis m'arrêter;
„ Et se couvrant les yeux pour cacher sa tristesse,
„ Retourne, poursuit-il, retourne à ta maîtresse;
„ Va, ne la quitte plus; & puissent aujourd'hui,
„ Tes efforts plus heureux soulager son ennui!
„ La rage du Tyran ne trouve point d'obstacle,
„ J'esperois empêcher un barbare spectacle.
„ Nos desseins sont connus; & l'instant n'est pas loin....
„ Mais le triste Andronic n'en sera pas témoin.

„ Adieu. Je vais mourir, digne de sa tendresse,
„ Et mon dernier soûpir.... A ces mots, il me laisse;
Il sort; & mille cris poussés jusques au Cieux,
M'annoncent la fureur d'un combat odieux.
Ils sont aux mains, Madame.

ASTE'RIE.

Et je respire encore!
Et j'attends en ce lieu qu'un Tyran que j'abhorre,
Se presente à mes yeux de leur sang tout couvert!
Zaïde, le chemin nous est encore ouvert.
Allons, épargnons-nous cette image funeste;
Et profitons du moins d'un instant qui nous reste.
Mais j'apperçoi déja ce monstre furieux,
Ah! fuïons. Mon malheur est écrit dans ses yeux.

---

# SCENE III.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN.

EH bien! avois-je tort d'observer sa conduite?
Croi-moi, depuis long-temps il préparoit leur fuite;
A quelle extrêmité j'allois être réduit!
Bien-tôt, à la faveur des ombres de la nuit,
Le Perfide couvrant leur retraite & son crime,
A mon amour trahi déroboit sa victime.

As-tu vû ſa fureur, lorſque mille flambeaux,
Ont de ſes Grecs frappés éclairé les Tombeaux ?
Le péril plus certain irritoit ſon courage,
Ma préſence ſurtout a redoublé ſa rage.
Ma Garde l'entouroit ; mais ſoudain renverſés ;
Les uns par la fraïeur lâchement diſperſés ,
Les autres ſuccombans ſous ſa main meurtriere,
Tous enfin n'oppoſoient qu'une foible barriére.
Il vouloit juſqu'à moi ſe fraïer un chemin.
Je ne l'épargne plus en voïant ſon deſſein,
Je cours. Nous nous joignons : & la cherchant peut-être,
Il reçoit une mort trop belle pour un Traître.
Qui m'eût dit, quand mon bras voloit à ſon ſecours,
Que je verrois le ſien armé contre mes jours ?
Juſqu'où peut égarer une aveugle tendreſſe!
N'eſt-ce plus Bajazet qui déſola la Gréce ?
D'un mortel Ennemi coupable Protecteur,
Andronic attentoit ſur ſon Libérateur !
Quel prix de mes bontés ! Enfin il eſt ſans vie :
Tout ſon Sang a payé ſa noire perfidie.
Et je viens de goûter le plaiſir ſans égal,
De faire ſous mes coups expirer mon Rival.
Bajazet, par tes ſoins eſt arrêté lui-même :
Il ne peut échaper à ma fureur extrême :
Le Sang de mes Sujets immolés par ſon bras
Sera bien-tôt vengé par un affreux trépas.
Mais Aſtérie enfin....

ODMAR.

ODMAR.

Seigneur, on répond d'elle,
Axalle en est chargé : Vous connoissez son zéle.
Je l'instruisois encor de vos justes fraïeurs,
Quand des cris redoublés nous font voler ailleurs ;
Et tandis que suivi de fideles cohortes,
Du Palais à l'instant il a saisi les portes ;
Un autre Bataillon s'avançant sur mes pas,
A rencontré des Grecs commandés par Arcas.
Ils nous ont quelque temps disputé le passage :
Mais le nombre bien-tôt étonnant leur courage,
Ils cherchoient par la fuite à conserver leurs jours.
Quand Bajazet paroît, & vole à leur secours ;
Ce Héros indigné les joint & les arrête.
Sa valeur fait sur nous retomber la tempête,
Le Soldat est troublé du feu de ses regards.
La mort à ses côtés vole de toutes parts.
Se voyant presque seul il devient plus terrible.
Je m'opposois en vain à son bras invincible ;
Et sans doute il alloit pénetrer jusqu'à vous,
Au moment qu'Andronic a péri sous vos coups.
Frappé de cet aspect, sa fureur l'abandonne.
On saisit ce moment ; on court, on l'environne.
Il nous laisse approcher ; & comme indifférent,
Sans plus daigner combattre, il s'arrête, & se rend.

TAMERLAN.

Qu'on l'améne en ces lieux.

## SCENE IV.

TAMERLAN *seul.*

CEssons de nous contraindre.
Tout est pour nous enfin ; je n'ai plus rien à craindre.
D'un Rival odieux la mort m'a délivré.
Que dis-je ? mon bonheur est-il plus assuré ?
De quel front soutenir les regards d'une Amante,
Qui de ce sang trop cher verra ma main fumante ?
Je suis maitre après tout ; je puis ce que je veux.
Qu'il ne lui reste rien pour traverser mes vœux !
Plus de ménagement ; plus de pitié frivole.
Cet horrible complot dégage ma parole ;
Et peut-être mon sort dépend de ce moment.
Non, ne différons plus un juste châtiment.
Ils ont trop excité la fureur qui m'inspire.
Andronic a péri ; que Bajazet expire !
Remplissons ma vengeance ; & que sur leur tombeau
L'Hymen, en frémissant, allume son flambeau.
J'ai perdu tout espoir de gagner l'inhumaine.
Amour ! Vien triompher dans les bras de la haine.

## SCENE V.

BAJAZET, TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN *à Bajazet.*

MAlheureux ! Sçais-tu bien où l'on conduit tes pas,
Et quel ſera le fruit de tes noirs attentats ?
Tu regardes ce ſang verſé, pour te défendre :
Tremble en voïant la main qui vient de le répandre.
Un ſupplice nouveau pour toi ſeul inventé....

BAJAZET.

Crois-tu que Bajazet puiſſe être épouvanté ?
Prononce mon arrêt ; ta fureur m'eſt connue.
Mais le trépas enfin m'épargnera ta vûe.
Ce ſupplice pour moi paſſe tous les tourmens.

TAMERLAN.

Je jouirai du moins de tes derniers momens.
Gardes, approchez-vous.

BAJAZET.

Ah ! Qui vois-je paroître !

## SCENE VI.

ASTE'RIE, BAJAZET, TAMERLAN, ZAIDE, ODMAR, GARDES.

ASTE'RIE.

SEigneur, de mon destin Tamerlan n'est plus maître;
Ne craignez rien.

TAMERLAN.

Qui peut te soustraire à mes loix?

ASTE'RIE.

Arrête. Ecoute-moi pour la derniere fois.
Je ne veux point ici rappeller la mémoire
De tous les attentats qu'a produits ta victoire.
Tu m'aimas: mais mon pere, indignement traité,
Laissoit-il quelque espoir à ta témérité?
Est-ce pour son Tyran que l'on devient sensible?
Je te dis plus: Mon cœur n'étoit pas infléxible
A des vœux innocens....

TAMERLAN.

Ingrate! ....

ASTE'RIE.

Ecoute-moi.

TAMERLAN.

Andronic! ....

ASTE'RIE.

Il est vrai qu'il a reçû ma foi:

Dans la nuit du tombeau quand tu l'as fait defcendre,
L'un & l'autre liés par l'amour le plus tendre....
Cet aveu ne doit point exciter ton courroux.
Il eft mort ; & de plus, il eft mort par tes coups.
Après m'être affuré les moyens de le fuivre....

BAJAZET.

Aftérie!

ASTERIE.

Oui, Seigneur, je vais ceffer de vivre.
Un poifon dévorant....

TAMERLAN.

Grand Dieu! Qu'ai-je entendu!

BAJAZET.

O ma fille!

ASTE'RIE.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Tu pleures, Tamerlan! Si ma perte t'accable,
D'un effort généreux ton cœur eft-il capable?

TAMERLAN.

Ah! Vivez.

ASTE'RIE.

C'en eft fait. Tes foins font fuperflus;
Mais force-moi du moins à ne te haïr plus:
Au défaut de mon cœur mérite mon eftime.

TAMERLAN.

Parlez. Tous vos defirs....

ASTE'RIE.

Sont d'empêcher un crime?

Sont de ſauver mon pere en cette extrémité.
Qu'il vive, & qu'il obtienne enfin la liberté ;
J'oſe encore l'eſpérer. Dis-moi ſi je m'abuſe.

TAMERLAN.

Oui, j'accorde ſa grace.

BAJAZET *ſe frapant d'un poignard qu'il tenoit caché.*

Et moi, je la refuſe.
Adieu, ma fille.

ASTE'RIE *tombe morte dans les bras de Zaïde.*

O Ciel!

---

## SCENE VII. & derniére.

TAMERLAN, ODMAR.

TAMERLAN.

ILs expirent tous deux !
Que vois-je! Qu'ai-je fait! Où fuir? Ah monſtre affreux!
Regarde les effets de ta lâche furie.
Tout périt; Andronic, Bajazet, Aſtérie;
Le ſang de tous côtés rejaillit ſur mes pas.

ODMAR.

Ah! Seigneur, dans ce lieu ne vous arrêtez pas.
Permettez....

TAMERLAN.

Laiſſe-moi; ton amitié m'outrage :
Laiſſe-moi, malheureux! Fui, redoute ma rage.

Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
O crime! O de ma honte éternels monumens!
Inutiles remords! Trop funeste foiblesse!
Suis-je encor le vengeur & l'appui de la Gréce?
Ah! Quitte ces grands noms, malheureux Tamerlan!
Prens celui qui t'est dû; tu n'es plus qu'un Tyran.

*Fin du cinquiéme & dernier Acte.*

# VERS

*Qui ont été dits dans les derniéres repréſentations à la fin de la ſixiéme Scéne du cinquiéme Acte.*

ASTE'RIE.

Sont d'empêcher un crime;
Sont de ſauver mon pere en cette extrémité.
Qu'il vive, & qu'il obtienne enfin la liberté!

TAMERLAN.

Oui, j'accorde ſa grace.

BAJAZET.

Oſes-tu te promettre
Qu'à cette indignité je veuille me ſoumettre?
Moi, prolonger mes jours après un vain effort,
Qui n'a produit, hélas, que ma honte & ſa mort!
Tamerlan, il eſt temps que je te déſabuſe:
Tu m'accordes ma grace! Et moi, je la refuſe.
(*Il ſe frape.*)
Adieu, ma fille.

ASTE'RIE *mourante.*

O Ciel!

# LE MARIÉ SANS LE SAVOIR,

## COMÉDIE

De *Monsieur* FAGAN.

Représentée pour la premiere fois, sur le Théatre de la Comédie Françoise, au mois de Décembre 1739.

*Le prix est de vingt-quatre sols.*



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *Le Marié ſans le ſavoir ;* & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 20. Fevrier 1740.

CREBILLON.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Nouveau Théatre François*, ou Recueil de pluſieurs Pieces repréſentées à Paris ; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Ex-

emplaires contrefaits, de Trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbations y aura été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher&féalChevalier leSieur Daguesseau, Chancelier deFrance, Commandeuur de nosOrdres le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignonsde faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission,&nonobstantClameur deHaro,ChartreNormande &Lettresà ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné àVersailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Août l'an de Grace mil sept cens trente-huit ; & de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé,* SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de le Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 105, *Fol.* 93. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 26. *Septembre* 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

# LE MARIÉ SANS LE SAVOIR.

*COMÉDIE*

EN UN ACTE,

# *ACTEURS.*

LUCILE, jeune veuve.

LE BARON, pere du Marquis & du Chevalier.

LE MARQUIS.

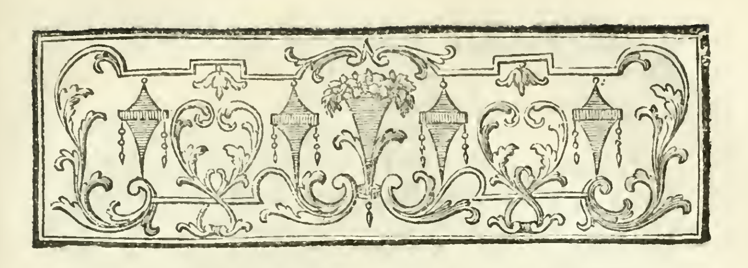
LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de Lucile.

POITEVIN.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS muets.



# LE MARIÉ SANS LE SAVOIR,

## COMÉDIE

### SCENE PREMIERE.

### LUCILE, LISETTE.

LISETTE.



On, je ne vous écoute plus, Madame: Faire un bon Mariage, éviter d'en faire un mauvais, ſont deux objets aſſez intéreſſans, pour ne les pas négliger ; & je vais, malgré vous, travailler à vous rendre heureuſe.

LUCILE.

Explique-moi donc encore. . . .

LISETTE.

Je vous en ai assez dit ; il ne s'agit à present que de savoir ce que le vieux Baron aura conclu avec le Notaire.

LUCILE.

Mais. . . .

LISETTE.

Mais je n'aurois jamais fait, Madame, si je voulois vaincre tous vos scrupules.

LUCILE.

Je ne suis point, Lisette, de ces femmes qui regardent comme un crime, la démarche la plus innocente; mais, dis-moi donc, comment veux-tu que j'approuve un projet où je ne vois qu'incertitude, que témérité ? Le dirai-je enfin ? Qu'un défaut de biénseance épouventable.

LISETTE.

Cela est étonnant! Et que diriez vous, si je vous prouvois que ce que je propose est le seul moyen de vous faire éviter ces défauts de bienseance que vous craignez, & que dans les circonstances où vous êtes, & par les dispositions de votre cœur, vous y tomberiez inévitablement ?

LUCILE.

Tu me prouverois cela ?

LISETTE.

Oui. Daignez seulement me répondre : N'est-il pas vrai que votre oncle, qui doit sa fortune au Baron, vous a déclaré que si vous vouliez vous marier. . . .

LUCILE.

Hélas ! Ne puis-je pas .....

LISETTE.

Oui, ſans doute, vous pouvez reſter veuve ; je le ſai bien : mais le temps preſſe ; tâchons de ne rien dire d'inutile : Que ſi vous vouliez vous remarier, il exigeoit abſolument que ce fût à l'un des deux fils du Baron ; & qu'ainſi, ſous peine d'être déshéritée, vous êtes forcée d'épouſer, ou le Marquis, ou le Chevalier ?

LUCILE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

N'avez-vous pas un violent ſoupçon que le Marquis, que juſqu'à préſent l'on vous a deſtiné, n'eſt pas celui qui vous aime ?

LUCILE.

J'en ai quelque ſoupçon, Liſette.

LISETTE.

N'avez-vous pas même quelque ſoupçon que ce n'eſt pas lui que vous aimez ?

LUCILE.

Tu t'écartes de ton objet.

LISETTE.

J'y reviens donc. Convenez de bonne foi, que le Marquis que l'on vous propoſe, n'eſt qu'un homme vain, préſomptueux, aimant par ſyſtême, jaloux par orgueil, ſe croyant un héros en amour, & n'en ayant que le pédantiſme.

LUCILE.

Cela peut être comme tu le dis.

LISETTE.

Que le Chevalier, au contraire, modeste & timide à l'excès, est un homme qui croit n'être point fait pour plaire, qui croit même ne point aimer; qui d'ailleurs, peu frappé des défauts de son frere, est plein de respect & de soumission pour lui, & n'ose lever les yeux sur une femme qu'il croit devoir être sa Belle-sœur?

LUCILE.

Je suppose tout cela avec toi.

LISETTE.

Fort bien! Le premier croit aimer & n'aime point; le second aime, & croit ne point aimer. Cette singularité de caracteres vous force à une conduite singuliere; car enfin, les soupçons que vous avez sur le compte du Chevalier, méritent d'être éclaircis; vous n'irez pas assurément former de tristes liens avec l'un, quand il vous est possible d'en former de charmans avec l'autre: cependant l'instant fatal approche, le Contrat doit se faire; le jour qui doit décider de votre sort est marqué: plus cet instant approchera, plus vous verrez augmenter, & la vanité du Marquis, & la retenue du Chevalier. Quel parti prendre? Vous voilà, par les circonstances, réduite à lui parler, pour ainsi dire, la premiere, à interroger son cœur, à rechercher une conversation secrette: or, je vous demande à présent si cette démarche se peut faire avec quelque sûreté, avec quelque bienséance, avec quelque précaution contre le caractére de l'un & de l'autre, autrement que par le moyen que je propose?

LUCILE.

Je ne sai que te répondre.

LISETTE.

Eh, non. Vous n'avez que des ſoupçons ſur le compte du Chevalier ; vous ſeriez peut-être fâchée de trouver de la certitude.

LUCILE *riant.*

Liſette ! ....

LISETTE.

Vous ſeriez peut-être fâchée, s'il vous aime, que l'on vînt à bout, malgré les inconveniens des caractéres, de le rendre aujourd'hui votre époux.

LUCILE.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Vous riſquez peut-être trop, de permettre un ſtratagême, qui, quand il viendroit à échouer, ne ſera jamais ſû que de ceux qui ont intérêt à le cacher.

LUCILE.

Je conviens, Liſette, de la néceſſité où je ſuis par les circonſtances, d'avoir une explication avec le Chevalier ; je ſens que par ton projet cette démarche ſe rapproche plus de la bienſéance : j'avoue encore que ce projet eſt une précaution néceſſaire contre la préſomption du Marquis, & la timidité du Chevalier ; mais, avec tout cela, ne crois point que je ſois déterminée.

LISETTE.

Vous n'êtes point déterminée !

LUCILE *héſitant.*

Mais, non, je ne le ſuis point.

LISETTE.

J'entends le Baron ; décidez. Hé bien, Madame, que voulez-vous que je faſſe ?

LUCILE *s'enfuyant.*

Vien me dire, le plûtôt que tu pourras, en quel état sont les chóses.

## SCENE II.

## LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

JE reviens, Lisette, de chez mon Notaire; je lui ai dit que, sans vouloir faire d'injustice à mon fils le Marquis, j'avois mes raisons pour ne point terminer son Mariage avec Lucile, & que je voulois que le Contrat que l'on devoit faire en son nom, fût le Contrat du Chevalier. Mais, dis moi donc encore une fois, pourquoi ne pas agir ouvertement dans tout ceci? Pourquoi cette fausse lecture? Faire signer le Contrat avant que de se déclarer?

LISETTE.

Eh! Monsieur, songez donc quels sont leurs caractéres. Je vous réponds que, sans cet artifice, Lucile qui doit épouser l'un de vos fils, n'épouseroit jamais ni l'un ni l'autre. Irions-nous, pour décider du sort du Chevalier, le mettre dans une situation où rien ne le soutiendroit contre sa propre retenue, lui donner à combattre les hauteurs & les séductions continuelles du Marquis, & par consequent, risquer de découvrir nos intentions, sans être sûres que l'on aura la liberté

de les ſuivre ? Non, il faut avoir recours à une précaution qui d'abord nous raſſure nous mêmes contre le danger de ſonder le cœur du Chevalier inutilement, & qui, lorſque nous croirons pouvoir nous déclarer en ſa faveur, lui donne la hardieſſe d'y ſouſcrire, & mettre un obſtacle inſurmontable aux entrepriſes du Marquis.

LE BARON.

Je comprens cela à merveilles.

LISETTE.

Si nous nous trompions, & que nous vinſſions à découvrir que le Chevalier n'a pour nous que de l'indifférence, cet engagement ne ſeroit rien, ce ſeroit une ſimple erreur du Notaire ; & quoique l'on paſſe pour être engagé quand on a ſigné ſon Contrat ; la vérité eſt qu'on ne reſte pas marié malgré ſoi pour une ſignature ; mais ſi au contraire il paroît qu'il nous aime, comme nous le ſoupçonnons, en lui préparant le moyen d'oſer le déclarer, nous aurons ſaiſi l'occaſion de faire ſigner le Marquis ſur le Contrat de ſon frere ; de façon que dans l'inſtant qu'ils ſigneront, l'un acquerera la liberté d'aimer, l'autre perdra la liberté d'aimer, & tous les deux ſans le ſavoir.

LE BARON.

Ma foi, je me réjouis de bon cœur, qu'une pareille imagination puiſſe s'exécuter ; ceci pourroit bien humilier Monſieur le Marquis, & je n'en ſerai pas fâché.. Effectivement avec lui, il ſemble la plûpart du temps, que l'on ne ſache ce que l'on dit. Oh ! je ſuis bien aiſe qu'il apprenne que j'ai mieux valu qu'il ne vaudra jamais, & que je ne ſuis point un homme....

LISETTE.

Daignez, Monſieur, ne point découvrir .... On vient; c'eſt le Marquis & le Chevalier.

LE BARON.

Ne crains rien; j'entens à cacher mes deſſeins tout auſſi bien qu'un autre.

---

## SCENE III.

### LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

MArchez plus doucement, mon frere; & attendez tranquillement que l'on vous faſſe entrer. (*Le Chevalier, après avoir ſalué le Baron ſon pere, ſe met à l'écart.*)

(*au Baron après l'avoir ſalué.*)

Ah! Monſieur, vous avez ſans doute la bonté de ſonger pour moi à une cérémonie qui répugne terriblement à quelqu'un qui penſe, & qui eſt violemment épris; au reſte, cérémonie inévitable. (*à Liſette*) Liſette, Madame ne vous a-t-elle pas dit qu'un homme devoit ſe rendre ici aujourd'hui?

LISETTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Le Notaire.

LISETTE.

Le Notaire ! .... Je croi .... Je ne suis pas sûre.. ?

LE MARQUIS.

Nous en sommes cependant menacés. (*au Baron*) Je vous demande en grace, Monsieur, d'ordonner que l'on abrége, de ce côté-là, le plus qu'il sera possible. Vous n'ignorez pas que je suis assez esclave d'une certaine élevation de sentimens; & que mon amour...

LE BARON.

C'est assez. Je conviens qu'occupé d'un amour tel que le vôtre, ce bas détail vous seroit importun; & puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi, ne vous inquiétez point; je vais faire en sorte que tout s'arrange pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous m'obligerez beaucoup, Monsieur.

---

# SCENE IV.

## LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

HE' bien, Chevalier, je me marie; en êtes-vous content ?

LE CHEVALIER.

Ah ! mon frere, pouvez-vous me faire cette question ? Vous sçavez quel a toujours été mon attachement pour vous; il ne s'est, je croi, jamais démenti; & s'il

faloit faire des fermens, j'en ferois tout-à-l'heure, que jamais il ne se démentira.

LE MARQUIS.

J'ai des envieux, des jaloux; & cela n'eſt point étonnant. Je conviens que je me ſingulariſe par ma façon d'aimer. On ne voit plus de paſſions aujourd'hui; on ne connoît plus ce que c'eſt que délicateſſe : n'importe, j'aurai été le ſeul de mon Siécle, qui aurai entendu quelque choſe au ſentiment. Enfin, je ſuis amoureux à un point, mon frere, que j'en ſuis moi-même quelquefois effrayé.

LE CHEVALIER.

Si vous aimez beaucoup, vous êtes, ce me ſemble, auſſi beaucoup aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne ſe peut gueres autrement. Il ſeroit aſſez difficile qu'un Amant n'obtînt pas du retour, lorſqu'attentif à ſe conduire, il augmente à tous momens par ſes actions la bonne opinion que l'on a de lui, quand il ſait briller dans la converſation, l'emporter ſur tous les autres devant l'objet aimé, être enjoué, flatteur, paſſionné dans un temps, affecter quelque froideur dans un autre; compoſer ſon maintien, étudier ſes regards, & mille autres reſſources que l'on employe. Oui, je conviens que l'Amour rend néceſſairement aimable.

LE CHEVALIER.

Il eſt certain que pour plaire, ces attentions ſont indiſpenſables.

LE MARQUIS.

Cependant il faut être né pour cela; tout le monde, en aimant, ne vient pas à bout de réduire, de captiver

un cœur : c'eſt un don que la nature accorde & refuſe, comme il lui plaît. Vous, par exemple, Chevalier, ſi jamais vous aimiez, vous ne devez guéres compter que vous y réuſſiſſiez comme moi ; je le dis : car nous ne ſommes point ici pour nous flatter.

LE CHEVALIER.

Moi, aimer !

LE MARQUIS.

Une inclination & le Mariage qui en eſt ſouvent la ſuite, ne vous conviendroient guéres ; vous êtes d'une timidité inſurmontable, aſſez mélancolique, d'une foible complexion ; vos revenus ſeront médiocres.

LE CHEVALIER.

Ah ! Je crois qu'une paſſion me conviendroit bien peu ; auſſi, n'y ſongai-je point du tout, mon frere ; & je vous aſſure qu'il ſemble que je ne ſois occupé que du bonheur qui vous arrive aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis obligé.

LE CHEVALIER.

Oui, il ſemble que vos heureux ſuccès m'intéreſſent perſonnellement. Ce lien qui va vous unir à Lucile, doit vous paroître bien doux. Je ne comprens pas comment, vous qui aimez, vous ne paroiſſez pas plus empreſſé à vous aſſûrer ce bonheur, ni pourquoi de ſigner votre engagement réciproque, vous paroît une cérémonie ennuyeuſe & déſagréable.

LE MARQUIS.

Un mot répondroit à votre objection ; mais vous parler ſentiment, c'eſt vous parler une langue inconnue.

LE CHEVALIER.

Mais prenez-y bien garde ; les choſes ne peuvent-elles pas changer de face ? Un haſard, une inconſtance; que ſai-je ? Le moindre événement peut, ſi je ne me trompe, retarder ou rompre un Mariage, & vous rendre enſuite inconſolable de la perte que vous auriez faite.

LE MARQUIS.

Je vous dis....

LE CHEVALIER.

Car vous ne retrouveriez point de femme telle que Lucile, ſi vous la perdiez.

LE MARQUIS.

Non aſſûrément.

LE CHEVALIER.

Conſidérez qu'elle eſt parfaite en tout.

LE MARQUIS.

Hé ! vraiment, vous devez bien juger que je ne me ſerois pas attaché à un mérite équivoque.

LE CHEVALIER.

Sa beauté....

LE MARQUIS.

Eſt reconnue de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Son eſprit....

LE MARQUIS.

Elle n'en manque pas.

LE CHEVALIER.

Mille gens ſe louent des qualités de ſon cœur.

LE MARQUIS.

Cela eſt juſte.

LE CHEVALIER.

Pour ſon humeur, elle paroît charmante ; on dit qu'elle a des momens d'enjouement....

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas là ce quelle a de mieux.

LE CHEVALIER.

Vous blâmeriez....

LE MARQUIS.

Oui, oui, je blâme .... & la raiſon en eſt encore fondée ſur un principe que vous ne connoiſſez pas.

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; cette exacte connoiſſance du cœur eſt pour moi un miſtére ; & j'ai tort d'eſſayer de parler devant vous d'une perſonne dont les bonnes qualités vous ſont bien plus connues qu'à moi.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier ! Je ſai évaluer tout avec diſcernement; & je vous ſurprendrois, ſi je vous révelois tous les ſecrets....

---

## SCENE V.

### LE MARQUIS, LE CHEVALIER, POITEVIN.

LE CHEVALIER.

VOici un domeſtique de Lucile, qui vient, je croi, vous parler.

LE MARQUIS *à Poitevin.*

Qu'eſt-ce ?

POITEVIN *au Marquis.*

Le Notaire eſt dans l'appartement de Madame ; on m'a dit, Monſieur, de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Un moment.

(*Poitevin éloigné.*)

Par exemple, le Contrat ſigné, l'intérêt de ma paſſion exigeroit que rien ne ſe fiſt enſuite trop précipitamment ; & j'obſerverois cette regle, ſi je n'étois bien aiſe que vous ſoyez témoin de toute cette affaire-ci ; car vous êtes obligé de partir.

LE CHEVALIER.

Oui, mon frere, je pars pour mon Régiment.

LE MARQUIS *à Poitevin qui s'approche encore.*

Un inſtant.

(*au Chevalier.*)

Mais, quand vous êtes ſurpris que la cérémonie dont il eſt queſtion à préſent me répugne, vous ne ſentez donc pas qu'un amour de la nature du mien, ne voudroit ſe ſoûtenir que par ſa propre force ; & que tout engagement étranger diminue ſa valeur, & ſouille ſa pureté : Vous ne m'écoutez pas ? ...

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Lucile vous attend.

LE MARQUIS.

Entrons, puiſque l'on m'attend. Je ne ſuis point étonné que vos lumieres ne puiſſent pas atteindre à ces connoiſſances : Vous n'aimez point, vous ne pouvez

les

les acquérir. Et comment faut-il aimer encore ? Avec une attention, une violence, une supériorité, dont la plûpart des gens ne sont pas même capables de sentir le mérite. (*au Chevalier qui reste.*) Allons, vous pouvez me suivre.

---

## SCENE VI.

### POITEVIN *seul.*

CE Monsieur le Marquis est, à ce qu'on dit, un excellent homme, un homme tout-à-fait spirituel. Pour moi, il me paroît bien original. On ne veut point que je reste là dedans, parce qu'on prétend qu'il le trouveroit mauvais : On n'accusera pas du moins ce Monsieur-là d'être prodigue ; il s'est déclaré, que s'il ne nous donnoit jamais rien, c'est qu'il y avoit de la bassesse à cela. J'avois crû, moi, que s'il y avoit de la bassesse en quelque chose, c'étoit plûtôt à recevoir qu'à donner. Ma foi, j'aimerois mieux n'être pas si amoureux, & être un peu plus humain: A quoi servent toutes ces acclamations? »Ah! trop adorable personne,je ne me lasse point » de vous voir; je pensai hier mourir de mon tourment; & avec cela jamais la moindre galanterie : & puis, ce tourment dont il parle ne le maigrit pas beaucoup. On va donc signer le Contrat. Je ne sai pas trop de quel naturel est Madame ; mais j'aurois un vrai plaisir, si cet amour de Monsieur le Marquis, qui a une forme si extraordinaire, pouvoit le mettre à l'uniforme de la plû-

part des maris. Ha, ha! pourquoi donc Madame revient-elle ici? Mettons-nous un peu à l'écart.

## SCENE VII.

### LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

QUe faites-vous? Où courez-vous, Madame? Cette démarche va vous trahir.

LUCILE.

Tu me vois tremblante, Lisette; & je suis obligée de sortir pour cacher le trouble où je suis.

LISETTE.

Souvenez-vous donc, Madame, que ce que vous allez faire, l'Amour & la Raison vous le conseillent; que les circonstances vous y forcent; qu'il s'agit ici de décider de votre bonheur, & que tout est bien concerté. On vient; tâchez de rappeller vos sens.

# SCENE VIII.

## LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, LE NOTAIRE.

LE MARQUIS *en entrant, paroît continuer sa conversation avec le Chevalier*

HE! juste Ciel! Et où courons-nous donc, s'il vous plaît?

LE BARON *au Marquis.*

Monsieur le Notaire a raison; & puisque Madame s'est transportée ici, il est juste que nous y passions, pour qu'elle signe la premiere.

LE NOTAIRE *au Marquis.*

C'est une déférence.

LE MARQUIS *au Notaire.*

Oui, Monsieur, c'est une déférence qui est dûe; nous le savons: mais tâchez d'expédier.

LE NOTAIRE.

Je vous demande mille pardons. Au moins, avant de signer, ne trouve-t-on rien à redire à la forme que j'ai donnée au Contrat? Et jugeroit-on à propos que j'en recommençasse la lecture?

LE MARQUIS.

Voyez ſi Madame trouve cette lecture amuſante, ſi quelqu'un ici en eſt curieux; pour moi....

LE BARON.

Je croi que cela eſt aſſez inutile.

LISETTE.

Madame s'en eſt rapportée à Monſieur, qui a bien voulu régler toutes choſes. Hélas! Qu'eſt ce que les femmes entendent à toutes ces affaires là? Rien....

LE BARON.

Rien, en effet.

LE MARQUIS.

En ce cas, faites-nous grace de la ſeconde lecture; je vous en ſupplie.

(*Le Notaire préſente la plume à Lucile.*)

LISETTE *à Lucile.*

Allons, Madame.

LE MARQUIS *au Notaire qui lui préſente la plume.*

A mon pere. Faites ſigner tout le monde.

LE BARON *ſignant.*

Dès que vous le voulez ainſi: Nous ſignerons donc les premiers. (*au Chevalier.*) Tenez.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce à moi?

LE BARON.

Oui, puiſque votre frere nous le permet. Qu'eſt-ce donc, Chevalier? A votre âge vous n'avez pas la main ſûre.

LE CHEVALIER.

Moi, mon pere!

LE BARON.

Ho ! ce que je vous en dis n'eſt pas pour vous fâcher.

LE MARQUIS.

Donnez, Monſieur.

LISETTE *bas à Lucile.*

Vous voilà donc la femme du Chevalier !

LUCILE *à Liſette.*

Oui, s'il eſt bien vrai qu'il m'aime.

LE MARQUIS.

L'adorable Lucile remarque ſans doute en moi un air d'indifférence qu'elle ne ſait comment interpréter, mais je la ſupplie de m'excuſer ; je perds en ce moment, malgré moi, mon enjouement ordinaire ; & je ſuis forcé de dire que Monſieur (*en montrant le Notaire.*) ajoûte à ſon miniſtére une peſanteur perſonnelle contre laquelle on ne peut tenir.

LE NOTAIRE.

Monſieur, je ſuis honteux de vous avoir été importun ; cependant ſi mon miniſtére a quelque choſe ici de déplaiſant, je vous aſſûre que ce ne devroit pas être à vous à vous en plaindre.

## SCENE IX.

### LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE BARON.

IL a raiſon, dans un ſens, & l'on voit des Amans qui ſont fort aiſes de ſigner.... Mais laiſſons dire à ce bon homme ce qu'il voudra. Enfin, (*à Lucile*) c'eſt à préſent, Madame, que pour faire éclater les ſentimens de celui qui vous eſt deſtiné pour époux, vous pouvez en toute ſûreté laiſſer entrevoir les vôtres, que vous pouvez être raſſurée contre le danger de ſonder ſon cœur inutilement, & riſquer....

LUCILE.

Il eſt vrai, Monſieur, que ce Contrat fait de votre aveu, change bien la face des choſes.

LE MARQUIS.

Pour mes ſentimens, Madame en eſt, je crois, aſſez inſtruite; & ce ſeroit de ſa part une injuſtice criante de ne pas convenir, qu'il n'eſt guéres de femmes aimées plus parfaitement qu'elle l'eſt.

LUCILE.

Vos Sentimens me ſont déja aſſez connus : mais vous conviendrez que nous pouvons à préſent mieux que jamais nous livrer à de tendres épreuves. Je ſuis bien aiſe de vous prouver que vous m'avez communi-

qué toute votre délicatesse ; & pour goûter le plaisir de vous éprouver encore, je suis la premiere à vous demander que quelques délais suivent la cérémonie dont nous venons de nous acquitter.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, à mon égard le temps ne servira. . . .

LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Mon frere. . . .

LE MARQUIS.

Je serai toujours flatté de ne devoir votre cœur qu'à mes soins, & non à ces autorités.

LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Y pensez-vous ?

LUCILE.

Que vous dit donc Monsieur le Chevalier ?

LE MARQUIS.

Rien, Madame.

LUCILE.

Pardonnez-moi ; je serois curieuse de le sçavoir.

LISETTE.

Il a dit quelques mots tout bas.

LE MARQUIS *riant.*

Excusez-le, Madame, le cérémonial de la Nôce est suivant les apparences, ce qui le charme uniquement, & il croit que tout est perdu, si l'on differe :

LUCILE.

Et en quoi un délai de huit ou quinze jours peut-il être si dangéreux ?

LISETTE.

Qu'est-ce que ce cérémonial de Nôce peut donc avoir de si flatteur ?

LE BARON.

Ces idées-là ne ſont pas fort délicates.

LISETTE *un peu plus bas.*

Mais.... Cela eſt groſſier même.

LE MARQUIS *après avoir regardé ſa montre.*

Laiſſons le pauvre Chevalier craindre ce qu'il voudra : quelques ſoins m'appellent ailleurs. Permettez-moi, adorable Lucile, de vous reconduire dans votre appartement, (*en lui donnant la main.*) Je ſuis content que vous reconnoiſſiez quelque mérite dans les hommages aſſidus que je m'étudie à vous rendre, & qu'en nous impoſant des délais, vous ſembliez craindre d'alterer, & paroiſſiez vouloir expoſer dans un beau jour la puiſſante paſſion dont vous voyez que je ſuis atteint.

---

## SCENE X.

### LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ſuis l'objet de leur raillerie ; & je le mérite bien : Pourquoi ſuis-je ſi troublé dans cette affaire-ci? Quel eſt cet empreſſement ridicule que je fais paroître ! Moi, qui juſqu'à préſent, ai à peine oſé prononcer un mot devant Lucile, il faut qu'il m'en échappe un qui l'offenſe ! Que je ſuis malheureux ! Que va-t'elle penſer ? Voilà ce que c'eſt que de ne s'être jamais fait une étude de plaire ! Voilà ce que c'eſt de ne point aimer ! Reparoîtrai-je devant elle ? Non.... Le ſeul parti qui j'aye à prendre, eſt de hâter mon départ. Mais la quitte-

rai-je sans tâcher d'effacer la mauvaise impression ? .... Quel état embarrassant ! Je n'ai de ma vie éprouvé un pareil supplice.

---

# SCENE XI.

## LISETTE, LE CHEVALIER.

LISETTE.

NOn, on ne peut rien voir de plus passionné que Monsieur le Marquis. Qu'une femme sera heureuse avec un tel époux ! ( *au Chevalier.* ) Monsieur, ma Maîtresse n'a point voulu vous témoigner, en présence de Monsieur votre Frere, combien elle est surprise de vos façons de penser à son égard ; & elle s'est reservée d'avoir ici un moment d'entretien avec vous.

LE CHEVALIER.

Avec moi ! Elle va paroître ! Je ne puis me résoudre....

LISETTE.

Eh, mais, comme il vous plaira. Vous êtes le maître après tout, d'ajoûter l'impolitesse d'un refus à tout ce qui s'est déja passé.

LE CHEVALIER.

Ah ! Lisette, ne manquez pas de l'assurer que je suis prêt de me jetter à ses genoux.

## SCENE XII.

### LE CHEVALIER *seul.*

JE désire, & je tremble en même temps : Je ne sai quelle est cette sotte agitation que je sens : mais la voilà. Ecoutons ce qu'elle veut nous dire.

## SCENE XIII.

### LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

JE viens de donner ordre, Monsieur, que personne ne vînt nous interrompre dans le moment de conversation que nous allons avoir ensemble. Quand le Marquis qui se regarde comme mon époux, viendroit à en être instruit, il ne le trouveroit, je crois, pas mauvais ; & je pense, que je puis fort bien causer avec vous, sans que cela tire à conséquence.

LE CHEVALIER.

Madame....

LUCILE, *après lui avoir fait signe de s'asseoir.*

Il est des cas, où il semble à propos de s'expliquer, & où le silence peut avoir de suites dangéreuses.

Vous conviendrez, Monſieur, que le Marquis votre frere, qui doit compter ſur ma foi, a pour moi une inclination ſi violente & ſi parfaite, que je ſerois bien ingrate ſi je n'y répondois pas ; le retour que je dois à ſa flâme, & le tort que j'aurois de découvrir la moindre choſe qui pût l'offenſer, ſans prendre le ſoin d'y veiller, ſont les motifs qui m'aménent auprès de vous ; au ſurplus, ne croyez point qu'il y ait aucune aigreur dans la démarche que je fais ; je ne veux que connoître la vérité, & prendre enſuite les meſures que l'amour & la vertu me conſeilleront : raſſurez-vous donc, & parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER *troublé.*

Et ſur quoi m'ordonnez-vous de m'expliquer ? Je vous obéirai.

LUCILE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué en vous des traits qui ſemblent caractériſer ce que je crains ; mais ſans les rappeller, quel eſt ce conſeil, que dans l'inſtant vous vous êtes efforcé de donner à votre frere ? Quelle en peut être la raiſon ? Eſt-ce mauvaiſe opinion de ma conſtance, ou de la ſienne ? Eſt-ce mépris pour les hommages reſpectueux qui lui ſervent à m'obtenir ? .... Seroit-ce quelqu'autre ſentiment ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! Madame, que vous dirai-je ? Je vois que j'ai eu le malheur de vous déplaire ; & c'eſt-là tout ce que je vois.

LUCILE.

Oh ! Parlez-moi donc, de grace. S'il y a un danger à éviter ici, le moyen de s'en ſauver, ſi vous voulez éluder ?

Croyez-moi, Monſieur, il m'en coûte pour venir prendre ces éclairciſſemens

LE CHEVALIER.

Je me trouve embarraſſé, je vous l'avouë; mais enfin puiſqu'il eſt queſtion de mon ſentiment....

LUCILE.

Bon.

LE CHEVALIER.

Je m'étois toujours imaginé, Madame....

LUCILE.

Eh bien ?....

LE CHEVALIER.

Que la poſſeſſion de ce qu'on aime étoit un bien ſi précieux, qu'on ne pouvoit trop hâter le moment qui nous l'aſſure.

LUCILE.

Voilà ce que vous vous êtes imaginé ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Cependant j'étois bien perſuadé que mon frere, dont la paſſion eſt extrême, ne pouvoit guére ſe tromper ſur ce qu'il eſt à propos de faire. Mais il faut que dans cet inſtant, frappé de vos appas....

LUCILE.

Achevez, Monſieur.

LE CHEVALIER, *après s'être approché, en tremblant.*

Il faut que dans cet inſtant, frappé de vos appas, moi qui ne connoît rien aux régles de l'amour, j'aye été emporté au-delà des délicateſſes qu'il éxige, & que me mettant à la place de mon frere, j'aye dit en moi-même, je veux prononcer au plutôt le dernier ſerment,

puisque le dernier serment doit m'unir pour jamais à une personne aussi parfaite.

LUCILE.

Ceci pourroit, à la fin, servir à nous éclaircir, si je ne me trompe. Y songez-vous, Monsieur, J'ai bien peu de charmes; mais quand il seroit vrai que j'en eusse, devriez-vous en être touché? A peine les devez-vous appercevoir.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant bien que cela me soit arrivé de la sorte.

LUCILE.

Mais, voilà qui est affreux!

LE CHEVALIER.

Comment, Madame?

LUCILE.

Quoi! Il seroit possible que vous aimassiez....

LE CHEVALIER *vivement.*

Aimer! Je ne sçais ce que c'est, Madame; & ce n'est point là de l'amour, assurément.

LUCILE.

Je n'en suis pas certaine, mais les apparences sont terriblement contre vous.

LE CHEVALIER *effrayé.*

Vous croyez....

LUCILE.

Faites-y attention. Peut-être en conviendrez-vous vous-même; & il y a grand sujet de le craindre.

LE CHEVALIER.

J'aimerois! (*Il recule son fauteuil, & Lucile recule aussi le sien.*) Je ne sçaurois le croire; quoi, je vous offenserois jusqu'à ce point?

LUCILE *se reculant aussi.*

J'en aurois presque juré ; & je me doutois bien que la chose méritoit d'être éxaminée.

LE CHEVALIER.

Je ne puis revenir de l'étonnement où je suis.

LUCILE.

Il étoit temps, comme vous voyez, d'avoir une explication....

LE CHEVALIER.

O Ciel! Je me serois toujours préservé....Je ne me connois plus. Je ne puis, sans frémir, songer au déreglement de mon cœur ; (*se levant*) je sçais du moins quel parti il me reste à prendre ; &....

LUCILE.

Quel est ce parti ? Tranquillisez-vous, Monsieur ; & à présent que nous connoissons le danger, voyons de sang froid quels expédiens nous pourrons trouver.

LE CHEVALIER.

Je differois mon départ ; dans l'instant je vous quitte ; & jamais le criminel qui vous offense, n'osera paroître devant vous.

LUCILE.

Voilà par exemple un projet....

LE CHEVALIER.

C'est un projet que je vais suivre.

LUCILE.

Et que je ne sçaurois approuver.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?

LUCILE.

Non sans doute.

LE CHEVALIER.

Ah! Je reconnois que ce danger n'est que trop pressant.

LUCILE.

Je conviens qu'il est extrême ; mais quoi ! Vous condamneriez-vous à un éternel éxil ? N'oseriez-vous plus reparoître dans votre famille ? Quel effet cela seroit-il.? Voulez-vous que l'on dise, en parlant de mon époux ; Monsieur le Marquis a un frere qui se tient toujours en Province, parce que s'il paroissoit, il seroit amoureux de sa belle sœur ? Vous voyez....

LE CHEVALIER.

Quelle situation affreuse ! Et que faut-il donc faire ?

LUCILE.

Eh, mais.... Il faut....

LE CHEVALIER.

Parlez.

LUCILE.

Il faut me voir, & essayer de vous vaincre.

LE CHEVALIER.

Vous voir, & essayer de me vaincre !

LUCILE.

Assurément...

LE CHEVALIER.

Quel expédient me donnez-vous-là, Madame ?

LUCILE.

Je ne crois pas qu'il puisse avoir de mauvaises suites.

LE CHEVALIER.

Ha ! Ce rémede est bien doux, pour être salutaire.

LUCILE.

Les rémédes les plus simples sont souvent les plus utiles.

LE CHEVALIER.

Mais voudriez-vous bien me garder ce triſte ſecret ?

LUCILE.

Oui, je ne déſirois que d'en être inſtruite.

LE CHEVALIER.

Si mon frere venoit à l'apprendre !

LUCILE.

Ce ne ſeroit qu'après bien des précautions qu'il pourroit l'apprendre ſans danger.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce un ſonge ? Et ce qui m'arrive eſt-il bien vrai ? Vous, Madame, que vos perfections éloignent ſi fort de moi, & qui êtes la femme de mon frere !

LUCILE.

On n'a jamais rien vû de pareil ! Voyez combien il faudroit qu'il y eût d'évènemens, pour que votre amour ne fût point criminel ! Il faudroit que le contrat avec votre frere ne fût point ſigné ; il faudroit que je ne fuſſe point ſenſible à ſa flamme ; il faudroit que je vous aimaſſe.

LE CHEVALIER.

Quel amas d'impoſſibilités !

LUCILE *ſe leve, s'approche de lui, & lui parle d'un air plus tendre, & plus myſtérieux.*

Encore, oublie-je un trait qui n'eſt pas moins eſſentiel ; car quand toutes ces choſes impoſſibles ſeroient arrivées, il vous ſuffiroit, ſans doute, que votre frere eût des vûës pour croire trahir ſon amitié, en voulant obtenir le même objet, & pour vous faire un grand ſcrupule d'y ſonger.

LE CHEVALIER.

Je vous avouë que je m'eſtimerois malheureux de manquer à l'amitié que je lui dois ; & que par-là, je penſerois la trahir.

LUCILE.

Eh, mais, après tout, un tel égard pourroit bien éteindre cet amour que vous ſentez.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ſi c'eſt juſtice que je lui rends, ou habitude, ou l'effet d'un empire qu'il a pris ſur moi ; mais il eſt vrai, Madame, que j'ai quelque conſidération pour lui.

LUCILE *ſouriant & ſe levant.*

Allons ; faut-il chercher d'autre expédient ? Cette conſidération ſuffira de reſte à réformer votre cœur.

LE CHEVALIER.

L'eſperez-vous, Madame, & ne me flattez vous pas ?

LUCILE.

Adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER *n'oſant s'approcher d'elle.*

Adieu, Madame.

LUCILE.

Si votre amour étoit conſtant, & plus décidé qu'il ne l'eſt, il y auroit ici des meſures à prendre ; il faudroit avec art préparer votre frere à cet incident. Mais, Chevalier, je ne ſçais encore que penſer ; & il ne me paroît pas aſſez ſûr que vous ſoyez coupable.

## SCENE XIV.

### LE CHEVALIER *seul.*

AH ! Il n'est que trop vrai que je le suis ! Quel mystere affreux viens-je de découvrir ! Hélas ! Je sentois bien que mon cœur n'étoit pas tranquille, & j'ignorois quel étoit son égarement : mais pourquoi parle-t'elle de préparer mon frere à cet incident ? Oublieroit-elle qu'elle m'a promis le secret ? Se feroit-elle un cruel badinage de ce feu que je n'ai pû lui cacher ? Ah ! Je m'en flatterois en vain : je vois bien qu'il est impossible qu'un tel secret n'éclate pas : Quelle honte ! Quelle douleur ! On vient ; comment pourrai-je dissimuler l'inquiétude mortelle où je suis ?

## SCENE XV.

### LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

OUi, Monsieur, je veux que Lucile dans le moment en soit instruite. J'ai fait quelques réfléxions; les delais ne sont plus de mon goût ; mon amour propre en est blessé.

LE BARON.

Faites-moi la grace de m'écouter ; peut-être pourrois-je par hazard vous donner un conseil salutaire.

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur, vous le pouvez, sans doute. Eh ! Qu'a donc le Chevalier ? Est-ce qu'il se trouve mal ? Quel air décontenancé ! Quelle phisionomie troublée ! .... Ne peut-on sçavoir ? ....

LE CHEVALIER.

Je puis vous paroître troublé ; mais que ce trouble ne vous soit point suspect. Si jamais vous apprenez que j'aye offensé mon devoir, & l'amitié que je vous dois, vous apprendrez en même temps que je suis dans la résolution de ne rien épargner pour m'en punir.

## SCENE XVI.

### LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *à part.*

J'Entrevois de l'embarras dans nos affaires : essayons d'en sortir, s'il est possible.

LE MARQUIS.

Comprenez-vous quelque chose, Monsieur, à ce que vient de nous débiter le Chevalier ?

LE BARON.

Non ; mais parlons un moment sans aigreur ; Marquis, vous devez m'être cher ; & quoique j'aye quelque

ſujet de me plaindre de vos façons d'agir, je ſerois fâché de vous voir former un engagement, qui, par la ſuite vous deviendroit difficile à ſupporter; convenez d'une choſe avec moi.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur?

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile.

LE MARQUIS *marque une grande ſurpriſe.*

Que?....

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile.

LE MARQUIS.

Que je n'aime point Lucile?

LE BARON.

Que vous ne l'aimez point.

LE MARQUIS *riant ſotement.*

Ah! Je vous avouë....

LE BARON.

Mais rire n'eſt pas une réponſe fort honnête, ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Ce rire ne doit point vous offenſer, Monſieur; il ne tombe que ſur une queſtion, qui franchement me paroît aſſez ſurprenante.

LE BARON.

Ce rire m'offenſe; & je veux un autre éclairciſſement.

LE MARQUIS.

Quand vous devriez m'accabler du poids de votre courroux, je ne ſçaurois vaincre l'effet que cette propoſition fait ſur moi.... *(il rit.)*

LE BARON.

Ho bien ! Puiſque vous le prenez ſur ce ton, je n'ai plus rien à vous dire, Monſieur ; & vous riez de ſi bonne grace qu'il faut que je vous imite.

## SCENE XVII.

### LE BARON, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

EH, quelle gayeté, Meſſieurs ! Je ne puis m'empêcher d'y prendre part, ſans ſçavoir de quoi il s'agit. (*Ils rient tous trois.*)

LE BARON.

L'enjouëment de Monſieur le Marquis me met en train, comme tu vois, Liſette....

LE MARQUIS.

Souvenez-vous, Monſieur, que ſi j'ai pris ce ton, vous-même me l'avez fait prendre ; & je vous conjure de ne conſerver aucun ſentiment de colére contre moi.

LE BARON.

Non, ma colére ne dure pas ordinairement, & les événemens.... Je vais faire en ſorte.... Je n'en dis pas davantage.... Au revoir, Monſieur le Marquis.

## SCENE XVIII.

### LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS *à son pere qui sort.*

LEs événemens prouveront qu'il n'est point d'amour plus constant, plus parfait que le mien.

LISETTE.

Assurément. Qui peut donc dire le contraire ? (*à part.*) Tâchons en flattant son amour propre, d'en tirer meilleur parti que le Baron.

LE MARQUIS.

La question est charmante ! Voyons un peu si.... Peut-on entrer là-dedans.

LISETTE.

Hélas ! Je ne sçais ; j'ai laissé Madame, dans une humeur assez équivoque ?

LE MARQUIS.

Il faut que j'éclaircisse....

LISETTE.

Que vous est-il donc arrivé, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'est arrivé ? La chose la plus particuliére ; mon pere veut me persuader que je n'aime point Lucile.

LISETTE.

Monsieur, votre pere est assurément bien éclairé

ſur les matiéres d'amour. Je prétens, moi.... Mais il ne me convient point de parler contre ma Maîtreſſe; & n'ayant jamais eu l'honneur de votre confiance, vous croiriez peut-être....

LE MARQUIS.

Comment?

LISETTE.

Je ſoutiens, moi, que vous êtes amoureux, & que vous l'êtes bien plus que vous ne devriez l'être.

LE MARQUIS.

Plus que je ne devrois l'être?

LISETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ce que tu me dis là eſt ſingulier.

LISETTE.

Je ſçai que je fais une faute en parlant de la ſorte: mais en conſcience, Monſieur, quelles façons Lucile a-t'elle pour vous? Se rend-elle digne d'être aimée avec un peu de méthode? Sent-elle la fineſſe d'une louange, l'élégance d'une démarche, le mérite d'une abſence ménagée à propos, & toute cette manœuvre délicate qui diſtingue un homme qui profeſſe l'art d'aimer ſuivant les regles les plus exactes?

LE MARQUIS.

Ma foi, pas trop, à te dire la vérité.

LISETTE.

Pour moi, il ne me paroît pas que vous ſoyez aſſez bien aſſortis; Lucile a quelque beauté, mais...

LE MARQUIS.

Je conviendrois volontiers de quelque choſe av

toi; & peut-être faudroit-il, pour rendre l'œconomie de cette union-là plus parfaite, que j'eusse le sentiment moins délié, & que mes affaires fussent un peu dans le désordre : mais que veux-tu ? ma destinée à été de m'enflammer pour Lucile; j'avois toujours espéré qu'elle parviendroit à me connoître.

LISETTE.

Ah! Je crains que Monsieut le Chevalier ne nous ait entendus. Que vient-il donc faire ici? Nous interrompre? Il est insupportable.

## SCENE XIX.

### LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

MOn frere, daignez m'écouter un moment; vous me voyez dans l'agitation la plus cruelle, je n'ose vous avouer la cause de mon trouble; & cependant je croirois vous trahir, si je gardois plus long-tems le silence: c'en est fait; je m'y croi obligé; je suis déterminé à vous faire l'aveu : vous me plaindrez sans doute; vous me direz quelles mesures je dois prendre dans les circonstances où je me trouve.

LE MARQUIS *riant.*

Voilà un ton bien sérieux.

LISETTE *à part.*

Sa vanité est au point où je le voulois. ( *au Marquis en riant.* ) Quel sera donc cet aveu ?

LE CHEVALIER.

Oui, si je suis criminel, vous saurez du moins que je le suis malgré moi ; vous saurez qu'il n'est point de parti si extrême, que je n'embrasse pour cesser de l'être: le croiriez-vous, mon frere, qu'une flamme funeste se seroit emparée de mon cœur ? Vous n'imaginerez jamais.... Ah! Vous frémirez sans doute, si je vous nomme celle que mon cœur coupable adore.

LE MARQUIS.

Celle que mon cœur coupable adore! Vous adorez? Vous, vous, Chevalier ?

LISETTE.

Ce discours n'est guére apparent.

LE CHEVALIER.

Représentez-vous ce qu'il y a de plus téméraire, de plus infidéle, de plus malheureux.

LE MARQUIS.

Voilà une imagination à laquelle je ne m'attendois pas, je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ah! plût au Ciel que ce fût une imagination. Non, mon frere, je sens à tout moment s'accroître le feu qui me dévore. Hélas ! je portois ce feu dans mon sein sans le connoître ; je le prenois pour des transports innocens, que m'inspiroit le plaisir de vous voir unis ensemble. Lucile enfin....

LE MARQUIS.

Comment! ce seroit de Lucile !...Vous seriez mon ri-

val ! Hé ! mais, en tout cas, Monsieur le Chevalier, cela est très-inquiétant.

LE CHEVALIER.

Que le peu que j'ai de mérite ne vous donne point une sécurité dangereuse ! Oui, mon frere, cela est inquiétant, cela l'est d'autant plus que vous ne sauriez le croire. Arrêtons les progrès d'une flamme aussi injuste ; par pitié, décidez de ce que je dois faire : pour moi, quoique Lucile soit d'un avis différent, j'ai résolu de la fuir pour toujours ; j'en mourrai de douleur : mais je vous quitte, & je me condamne à ne jamais repatoître devant vous.

LE MARQUIS.

Quoi ! Lucile s'est prêtée à vous entendre ?

LE CHEVALIER.

Elle s'appercevoit de cette passion dont mon cœur est atteint ; & les égards qu'elle a pour vous l'ont portée à s'en mieux informer.

LE MARQUIS.

C'est prendre bien aisément l'alarme ; & vous l'avez, je croi, trouvée terriblement sensible à cette passion-là.

LE CHEVALIER.

Vos mepris ne sont point un expédient, mon frere.

LE MARQUIS.

Cette découverte a dû lui causer un plaisir tout singulier.

LE CHEVALIER.

Que ces railleries sont déplacées !

LE MARQUIS.

Ah ! cela n'ira pas plus loin ; & quoique vous soyez un rival dont je doive craindre beaucoup les succès, je vous

déclare d'avance que je ne me battrai point avec vous.

LE CHEVALIER.

Vous me parlez peu équitablement. Ne continuez point sur ce ton; je sai que je dois respecter le penchant qui vous attache à Lucile; qu'elle vous accorde toute sa tendresse; que l'aveu d'un pere, qu'un engagement ont assuré votre union: Bien plus, il me suffiroit que vous eussiez jetté les yeux sur elle, pour que ma raison s'efforçât d'étouffer en moi le moindre mouvement de passion: mais, pouvez vous croire qu'une raillerie m'en impose? Si je l'eusse connue avant vous, si elle eût approuvé mes feux, rien.... rien n'auroit jamais pû m'en séparer. Ne m'iritez point, monsieur; mon cœur n'est plus le même. Déja je sens que l'amitié ne me fait plus m'intéresser à votre bonheur; déja je sens que je soupire.... que je gémis de ces liens qui vous unissent à elle. Ce cœur qui est tombé dans un premier égarement, pourroit être capable d'un second, & les droits de la Nature seroient peut-être sacrifiés à la fureur de l'Amour.

LE MARQUIS.

Je croi, pour le coup, que je devrois me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien; & ce n'est point là du tout notre intention.

LE CHEVALIER *se jettant dans un fauteuil éloigné*

Puis-je ne pas inspirer la pitié dans l'état affreux où je suis?

LISETTE *bas au Marquis.*

En vérité je serois tentée de croire qu'il aime sérieusement.

LE MARQUIS.

Pui ! Point du tout, il croit aimer.

LISETTE.

Il eſt aſſez ſurprenant que Lucile l'ait écouté. Moi, je ſuis ſi indignée des procédés qu'elle a avec vous, & vous devez en être ſi dégouté, que volontiers j'irois de ce pas lui dire que vous renoncez à elle pour jamais.

LE MARQUIS.

Elle le mériteroit; mais prens garde....

LISETTE.

Qu'en peut-il arriver, après tout ? Que vous vous brouilliez enſemble; ce ne ſeroit pas là le plus grand des malheurs : Oui, mon parti eſt pris.

LE MARQUIS.

Tu rêves : Et que veux-tu, mon pauvre enfant, que je faſſe de mon amour ?

LISETTE.

Votre amour ? Un autre le fera mieux valoir, le connoîtra mieux.

LE MARQUIS.

Mais....

LISETTE.

Je l'ai réſolu, je parlerai.

LE MARQUIS.

Arrête donc.

LISETTE.

C'eſt une choſe décidée dans ma tête.

LE MARQUIS.

Ecoute.

LISETTE.

Cela eſt inutile.

LE MARQUIS.

Tu dois bien voir....

LISETTE.

C'eſt aſſez ; laiſſez-moi faire.

---

## SCENE XX.

### LE MARQUIS, LE CHEVALIER *dans un fauteuil.*

LE MARQUIS.

CEtte fille badinne aſſez plaiſamment. Comme il paroît abbattu ! Il attrappe l'attitude d'un homme qui aime ; on s'y tromperoit ; & l'on croiroit volontiers qu'il auroit un ſoupçon d'amour. Qu'elle imagination! Mon pauvre Chevalier, s'il étoit vrai, (je vous parle bonnement.) s'il étoit vrai pourtant que vous euſſiez un commencement de paſſion, je vous conſeillerois de partir. Oui, quoique cela paroiſſe d'abord une bagatelle, je vous le conſeille, mon enfant ; vous verrez que cela ſe paſſera ; je ne vous reproche point la ſotiſe de ce caprice-là ; car vous ſemblez vous rendre juſtice.

## SCENE XXI.

### LUCILE, LISETE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

PISETTE *haut à Lucile.*

APrès tout ce que je vous dis, qu'attendez-vous, Madame, pour reveller les ſecrets de votre cœur ? Je ſai que plus on aime, moins on le déclare facilement, & que ce moment eſt critique.

LE MARQUIS.

Piſette vous aura fait quelques reproches de ma part, adorable Lucile ; puis-je ſavoir quelle impreſſion ils auront fait ſur vous ?

LUCILE.

Ils ne m'ont point ſurpriſe. Depuis long-temps je ſai que vous m'accuſez de ne pas reconnoître juſqu'à quel point vous aimez ; & vos reproches ſont aſſez bien fondés.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé que du moins vous en conveniez une fois dans la vie.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Pardonnez ſi les tranſports de joye que le moment de votre union doit faire naître, ſont interrompus par mes plaintes. Ah ! madame, je tâcherois inutilement

de me vaincre : le danger que vous connoissez augmente à chaque instant ; permettez qu'avec la résolution d'en mourir, j'évite pour jamais ....

LUCILE.

C'est à quoi je ne consentirai point.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous seriez assez cruelle ....

LUCILE.

Appellez-moi cruelle, insensible, je n'y saurois souscrire.

LE MARQUIS *ironiquement.*

Vous ne voulez pas qu'il parte ! Cela est digne d'attention, Madame. J'oublie mes droits pour un instant; vous voyez deux freres, l'un aime, l'autre croit aimer. Ne vous viendroit-il pas dans l'esprit, Madame, de préférer l'apparence à la réalité ?

LUCILE.

Je voudrois prouver le contraire.

LE MARQUIS.

Après bien de petites erreurs, celle-là n'est-elle pas à craindre ?

LE CHEVALIER *à part.*

Quel trouble ma témérité apporte ici !

LUCILE *au Marquis.*

Non : mais vous remarquerez que votre amour ne vous empêche pas de me dire quelque chose d'assez désobligeant.

LE CHEVALIER *à part.*

Ils s'aigrissent, & j'en suis la cause !

LE MARQUIS.

Désobligeant ! Je n'ai jamais rien dit de désobligeant en ma vie, Madame.

LE CHEVALIER.

Hélas ! Faut-il qu'en me séparant d'elle, je lui laisse encore un sujet de me détester ?

LUCILE.

On croit donc ce départ nécessaire ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : mais que par ma faute du moins, vous ne soyez point un instant irrités l'un contre l'autre. Accordez-moi la grace de vous reconcilier ; & je suis.

LE MARQUIS.

Ah ! j'ai peine à oublier....

LUCILE *au Chevalier en souriant.*

Pouvez-vous me conseiller une infidélité ?

LE CHEVALIER.

Une infidélité !

LE MARQUIS.

Que veut dire ? ....

LUCILE.

Non, vous ne partirez point, Chevalier. ( *lui donnant la main.* ) Je ne laisserai point partir mon Epoux.

LISETTE.

A la fin le mot est lâché !

LE MARQUIS.

Son Epoux !

LUCILE.

Vous avez lieu d'être étonné, Marquis ; mais ce que j'ai à vous dire doit diminuer votre surprise. Je croi n'avoir jamais été assez heureuse pour vous inspirer une flamme sincére ; & bien convaincuë que nous n'étions point nés l'un pour l'autre, il ne m'a pas fallu davan-

tage

tage pour consentir à tout ce qui s'est fait ici.

LE CHEVALIER *tout troublé.*

Quel discours!

## SCENE XXII.

### LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

TOut ceci vous paroît un songe : mais je veille, moi. Hé bien, Monsieur le Marquis, je ne suis point un homme de tête ; cependant j'en ai assez pour ne vous point laisser faire un mariage qui ne vous convient point, comme vous voyez. (*riant.*) Si vous êtes curieux de savoir comment on en est venu à bout, on vous l'expliquera : mais ....

LE CHEVALIER.

Je me meurs ..... Comment se peut-il ? ...

LE BARON.

Mais il suffit de vous dire pour le présent, que c'est le Contrat de votre frere que vous avez signé : oui, c'est le Contrat de votre frere.

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'eſt mon Contrat que j'ai ſigné ! Ah ! l'on n'expire pas de joye, ſi je n'en expire pas dans ce moment. Mon pere ! .... mon cher pere ! .... je ſuis l'Epoux de Lucile ; & c'eſt à vous .... Liſette.... Quelle obligation ! .... Quelle vénération ! .... Mon frere, ſi la perte cruelle que vous faites, ne peut s'effacer de votre ame, vous pouvez en venir avec moi à toutes les extrémités imaginables ; percez-moi le cœur, je mourrai toujours l'Epoux de Lucile. Madame, eſt-il bien vrai ? Puis-je vous regarder ? .... Mon frere, ne vous aviſez pas d'uſer de violence avec moi, car vous ſuccomberiez. Je ſens que je ſurmonterois un monde d'ennemis ; mais ſoyez mon ami, je vous en conjure.

LE MARQUIS.

Hé ! que Diable ! cet homme ſe deméne comme un furieux. Qui vous dit que ma raiſon n'eſt pas d'accord de tout ce qui ſe paſſe ici ?

---

## SCENE XXIII.

### LE BARON, LE CHEVALIER, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

Nous le ferons encore mieux convenir par la ſuite, que nous avons eu raiſon d'en agir de la ſorte.

LE CHEVALIER.

O jour mille fois heureux ! Lucile est mon Epouse !

LISETTE.

Il y a un peu de tricherie dans notre affaire ; mais il est juste qu'en amour, comme en toute autre chose, la vérité l'emporte sur l'erreur.

FIN.

